

LETTRES
DU PAPE
CLÉMENT XIV.

TOME SECOND.

LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV, (GANGANELLI;)

TRADUITES de l'Italien & du Latin;

NOUVELLE ÉDITION,

Exactement revue, corrigée, augmentée de la Traduction des Passages Latins, d'une Table Alphabétique des Matieres; & ornée d'une nouvelle Planche en Taille-douce.

TOME SECOND.



A PARIS, & se vend à LIEGE;
Chez JEAN-FRANÇOIS BASSOMPIERRE, Imprimeur & Libraire, *au Moriane*, vis-à-vis Ste. Catherine.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce second Volume.

Fin de la Table du second Volume.



LETTRES INTÉRESSANTES DU PAPE CLÉMENT XIV.

LETTRE LXXXII.

A M. le Prince SAN-SEVERO.

EXCELLENCE,

Les pétrifications que je vous ai fait passer, sont beaucoup au-dessous de vos remerciements. J'en connois tout le prix, ainsi que l'avantage d'entrer en relation avec un Philosophe qui se plaît à étudier l'Histoire de la nature, & qui n'en admire les phénomenes & les jeux, qu'avec connoissance de cause.

Les oiseaux que vous faites venir du nouveau monde pour l'Empereur, seront des pieces très-curieuses; mais je doute

que, malgré toutes les précautions, ils puiſſent arriver vivants juſques dans nos climats. Mille fois on a tenté de paſſer l'oiſeau-mouche & le colibri; & on a eu le déſagrément de les voir expirer à quelque diſtance de nos ports.

La Providence, en nous donnant le paon, nous a aſſez richement pourvus, ſans aller chercher ailleurs des beautés aîlées. L'Amérique en effet n'a rien de plus magnifique que nos plus ſuperbes oiſeaux; mais on préfere ordinairement ce qui eſt étranger, par la ſeule raiſon qu'il vient de loin.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entrepriſe de M. de Buffon, Académicien François, & de ſes premiers tomes qui paroiſſent. Je ne les connois encore que pour les avoir lus très-rapidement; mais cela me paroît admirablement vu. Je ſuis ſeulement fâché de ce que l'Auteur d'une Hiſtoire Naturelle ſe déclare pour un ſyſtême. C'eſt le moyen de faire douter de pluſieurs choſes qu'il avance, & d'avoir des guerres à ſoutenir contre ceux qui ne ſont pas de ſon avis. D'ailleurs tout ce qui s'écarte de la Geneſe ſur la Création du monde, n'a pour appui que des paradoxes, ou tout au moins des hypotheſes.

Il n'y avoit que Moïſe, comme Auteur inſpiré, qui pût bien nous apprendre la formation du monde & ſon développement. Ce n'eſt point un Epicure qui a recours à des atômes; un Lucrece qui croit

la matiere éternelle ; un Spinosa qui admet un Dieu matériel ; un Descartes qui balbutie sur les loix du mouvement ; mais un Législateur qui annonce à tous les hommes, sans hésiter, sans craindre de se méprendre, comment le monde a été créé. Rien de plus simple & de plus sublime que son début : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre.* Il ne parleroit pas plus affirmativement, quand il en auroit été le spectateur ; &, par ces paroles, la mythologie, les systêmes, les absurdités croulent, & ne paroissent plus que des chimeres aux yeux de la raison.

Quiconque n'entrevoit pas la vérité dans ce que rapporte Moïse, n'est pas fait pour la connoître. On s'attache tous les jours à des hypotheses qui ne sont pas même vraisemblables ; & l'on ne veut pas ajouter foi à ce qui donne la plus haute idée de la puissance & de la sagesse de Dieu.

Un monde éternel offre mille fois plus de difficultés qu'une intelligence éternelle ; & un monde coéternel est une absurdité qui ne peut exister, parce que rien ne peut être aussi ancien que Dieu.

Outre que Dieu est nécessaire, & que l'univers ne l'est pas ; de quel droit la matiere, chose tout-à-fait contingente, chose absolument inerte, prétendroit-elle aux mêmes prérogatives qu'un esprit tout-puissant, qu'un esprit entiérement immatériel ? Ce sont des extravagances qui n'ont pu naître que dans les accès d'une ima-

gination délirante, & qui prouvent l'étonnante foibleffe de l'homme, quand il ne veut plus entendre que lui-même.

L'Hiftoire de la Nature eft un livre fermé pour toutes les générations, fi elles n'entrevoient pas un Dieu Créateur & Confervateur; car rien n'eft plus fenfible que fon action. Le foleil, tout magnifique & tout impofant qu'il eft, le foleil, quoiqu'adoré par diverfes nations, n'a ni intelligence, ni difcernement; &, fi fon cours eft tellement régulier, que jamais il ne l'interrompt d'un feul inftant, c'eft qu'il reçoit l'impulfion d'un Agent fuprême, dont il exécute les ordres avec la plus grande ponctualité.

On a beau promener les yeux fur la vafte étendue de cet univers, on le voit renfermé dans l'immenfité d'un Etre devant qui le monde entier eft comme s'il n'étoit pas. Il feroit bien fingulier que le plus petit ouvrage ne pouvant exifter fans un ouvrier, le monde eût le privilege de ne devoir qu'à lui-même fon exiftence & fa beauté.

La raifon fe creufe des précipices effroyables, quand elle n'écoute plus que les paffions & les fens; & la raifon fans la Foi fait pitié. Toutes les Académies de l'univers peuvent imaginer des fyftêmes fur la Création du monde; mais, après toutes leurs recherches, toutes leurs conjectures, toutes leurs combinaifons, après des multitudes de volumes, elles m'en di-

ront beaucoup moins que Moïse n'en a dit dans une simple page; & encore elles ne me diront que des choses qui n'auront aucune vraisemblance. Et telle est la différence qui se trouve entre l'homme qui ne parle que d'après lui-même, & l'homme qui est inspiré.

L'Eternel se rit au haut des cieux de tous ces systêmes insensés qui arrangent le monde à leur gré; qui tantôt lui donnent le hazard pour pere, & tantôt le supposent éternel.

On aime à se persuader que la matiere se gouverne elle-même, & qu'il n'y a pas d'autre Divinité; parce qu'on sait bien que la matiere est absolument inerte & stupide, & qu'on n'a point à redouter ses effets; au-lieu que la justice d'un Dieu qui voit tout, qui pese tout, est accablante pour le pécheur.

Rien de plus beau que l'Histoire de la Nature, quand elle est liée à celle de la Religion. La nature n'est rien sans Dieu; & par l'opération de Dieu, elle produit tout, elle vivifie tout : sans être rien de ce qui compose l'univers, Dieu en est le mouvement, la seve & la vie. Otez son action, & il n'y a plus d'activité dans les éléments, plus de végétation dans les plantes, plus de ressort dans les causes secondes, plus de révolutions dans les astres. Des ténebres éternelles prennent la place de la lumiere, & l'univers devient à lui-même son propre tombeau.

Il arriveroit au monde, si Dieu venoit à retirer sa main, ce qui arrive à nos corps, quand il en arrête le mouvement. Ils tombent en poudre, ils s'exhalent en fumée; & l'on ne sait même pas s'ils ont existé.

Si j'avois eu assez de connoissances pour travailler sur l'Histoire de la Nature, j'aurois commencé mon ouvrage par exposer les perfections immenses de son Auteur, par traiter ensuite de l'homme qui est son chef-d'œuvre; & successivement de substances en substances, d'especes en especes, je serois descendu jusqu'à la fourmi, & j'aurois montré dans le plus petit insecte, comme dans l'Ange le plus parfait, la même sagesse qui rayonne, & la même toute-puissance qui agit.

Un tableau de cette nature auroit intéressé les amateurs de la vérité; & la Religion elle-même qui en eût tracé le dessein, l'auroit rendu infiniment précieux.

Ne parlons jamais des créatures que pour nous rapprocher du Créateur. Elles sont la réverbération de sa lumiere indéfectible; & ce sont là des idées qui nous élevent & qui nous abaissent; car l'homme n'est jamais plus petit & plus grand, que lorsqu'il se considere en Dieu. Alors il apperçoit un Etre infini dont il est l'image, & devant qui il n'est qu'un atôme: deux contrariétés apparentes qu'il faut concilier pour avoir une juste idée de soi-même, & pour ne pas donner dans l'excès

des Anges superbes, ni dans celui des incrédules qui se réduisent à la condition des bêtes.

Votre Lettre, mon Prince, m'a conduit à ces réflexions; & je vous avoue en même temps que je n'ai pas une plus grande satisfaction, que lorsque je trouve l'occasion de parler de Dieu. Il est l'élément de notre cœur; & ce n'est qu'en son amour que l'ame s'épanouit.

Je sentis heureusement dès mes premières années cette grande vérité, & je choisis le cloître en conséquence, comme une retraite où, séparé des créatures, je pourrois m'entretenir plus facilement avec le Créateur. Le commerce du monde est si tumultueux, qu'on n'y connoît presque pas le recueillement qui nous unit à Dieu.

Je croyois ne faire qu'une Lettre, & c'est un sermon; excepté qu'au-lieu de finir par *Amen*, je finirai par le respect qui vous est dû, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 *Décembre* 1754.

LETTRE LXXXIII.

A M. le Comte ALGAROTTI.

Il y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire

que de profiter des leçons d'un Savant qui a mis au jour le *Newtonianisme des Dames*.

Une philosophie d'attraction devoit être particuliérement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, qui attire tous les esprits; mais je voudrois avec tant d'avantages celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les Disciples d'Aristote, ni pour être ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées; & plus elle est sublime chez vous, plus vous devez remonter vers sa source.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un Religieux de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper d'où il vient & où il va. Nous avons tous un premier principe & une derniere fin; & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philosophie, malgré ses raisonnements, ne roule que sur des chimeres, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher. Mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi-même, si l'on vouloit y rentrer : ce qui fait que le grand Augustin, après avoir parcouru tous les êtres, voir s'ils n'étoient point son Dieu,

revient à ſon propre cœur, & déclare que c'eſt là qu'il exiſte plus que par-tout ailleurs : *Et redii ad me.* (1)

J'eſpere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura ſon tour; eh! plût à Dieu! Au reſte, ſoit que vous moraliſiez, ſoit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaiſir qu'on goûte à entendre une perſonne qu'on aime de tout ſon cœur, & dont on eſt autant par inclination que par devoir, le très-humble, &c.

A Rome, ce 7 Décembre 1754.

LETTRE LXXXIV.

A M. l'Abbé PAPI.

VOILA donc, mon cher Abbé, le ſavant Cardinal Quérini qui vient d'aller unir ſa ſcience à celle de Dieu, & ſe remplir de ce torrent de lumiere que nous n'appercevons ici-bas qu'à travers des nuages. Il eſt mort comme il a vécu, la plume à la main, finiſſant une ligne, & prêt à ſe rendre à l'Egliſe, où fut toujours ſon cœur.

Le mien lui érige un monument au dedans de moi-même, auſſi durable que ma vie. Il avoit des bontés pour moi, eh!

---

(1) Et je rentrai en moi-même.

pour qui n'en avoit-il pas? Sa Cathédrale, ſon Dioceſe, toute l'Italie, Berlin même ont ſenti ſes libéralités. Le Roi de Pruſſe l'honora d'une eſtime ſinguliere, & tous les Savants de l'Europe admirerent ſon zele & ſes talents.

Il avoit un génie conciliateur; tous les Proteſtants l'aimoient, quoiqu'il leur dît ſouvent de bonnes vérités. Il eſt fâcheux qu'il ne nous ait pas laiſſé quelque ouvrage conſidérable, au-lieu de n'écrire que des feuilles volantes. Il auroit groſſi la Bibliotheque Bénédictine déja ſi volumineuſe, comme étant un des Membres les plus diſtingués de l'Ordre de S. Benoît, & il auroit enrichi l'Egliſe de ſes productions.

M. de Voltaire le regrettera, ſi les Poëtes ſont ſuſceptibles d'amitié. Ils s'écrivoient amicalement; le génie recherche le génie. Pour moi qui n'ai que celui d'admirer les grands hommes, & de les regretter, je répands des pleurs ſur le tombeau de notre illuſtre Cardinal : *Quando inveniemus parem ?* (1)

J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 13 Janvier 1755.

---

(1) Quand trouverons-nous ſon pareil?

LETTRE LXXXV.

*A M. ***, Peintre.*

TANT qu'il y aura, mon cher Monsieur, de l'expression dans vos tableaux, vous pourrez vous applaudir de vos ouvrages. C'est là ce qui en fait l'essence, & ce qui rend excusables bien des défauts qu'on ne passeroit pas à un Peintre ordinaire.

J'ai parlé de vos talents à S. E. M. le Cardinal Porto-Carréro, & il vous recommandera en Espagne comme vous le desirez; mais rien ne vous fera mieux connoître que votre propre génie; il en faut pour être Peintre, comme pour être Poëte. Le Carrache n'eût rien fait malgré la fierté de son pinceau, s'il n'eût eu cette verve qui donne de l'enthousiasme & du feu.

On reconnoît dans ses tableaux une ame qui parle, qui échauffe, qui ravit. On croit devenir lui-même à force de l'admirer, & de se remplir de la vérité de ses images.

Que ce grand homme que vous avez choisi pour modele, respire en vous; & vous le ferez ensuite revivre sur la toile. Ne fussiez-vous que son ombre, vous mériterez d'être estimé; *l'ombre d'un grand homme a quelque réalité.*

La nature doit toujours être le point de vue de tout homme qui peint; &, pour la bien rendre, il ne faut point d'efforts.

On devient gigantesque parmi les Peintres, comme parmi les Poëtes, lorsqu'on violente l'esprit pour composer. Quand la tête est organisée pour travailler un ouvrage, on se sent entraîné par une pente irrésistible, à prendre la plume ou le pinceau, & l'on se livre à son penchant; sans cela il n'y a ni expression, ni goût.

Rome est la véritable école où l'on peut se former; mais quelque peine qu'on se donne, on sera toujours médiocre, à moins qu'on ne soit saisi d'un génie pittoresque.

Il est temps de me taire, attendu qu'un Consulteur du Saint-Office n'est pas un Peintre, & qu'on a tout à perdre, quand on parle de ce qu'on ne sait qu'imparfaitement.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE LXXXVI.

A Monsignor AYMALDI.

Vous avez sujet, Monsignor, de vous étonner de l'heureuse alliance qui va désormais unir la Maison de Bourbon à celle d'Autriche. Il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature; & Benoît XIV, en apprenant cette surprenante nouvelle, eut bien raison de s'écrier : *O admirabile commercium!* (1)

M. de Bernis s'est immortalisé par ce

---

(1) O admirable union!

phénomene politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons des guerres en Europe, que lorsqu'on sera las de la paix, & que le Roi de Prusse, toujours avide de gloire, ne cherchera plus à conquérir. Mais je vois la Pologne à sa bienséance; & par la raison qu'un héros aussi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir, il en prendra quelque jour une partie, ne fût-ce que la seule ville de Dantzick. La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à une telle révolution, en ne veillant point assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonois, pour qu'ils défendent leur pays aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national : il n'y a que chez les Anglois que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers; tantôt Gustave, tantôt Sobieski, tantôt Louis-le-Grand, tantôt Fréderic. Les armes, beaucoup plus que les talents, ont agrandi les Empires; parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'aussi énergique que la loi du plus fort : c'est l'*Ultima ratio Regum*. (1)

(1) La derniere raison des Rois.

Heureusement nous ne nous ressentons point ici de ces calamités. Tout y est dans la paix, & chacun en savoure délicieusement les fruits, comme je goûte éminemment le plaisir de vous assurer de toute mon estime & de tout mon attachement.

LETTRE LXXXVII.

A M. l'Abbé NICOLINI.

MONSIEUR,

J'ai été bien fâché de ne m'être pas trouvé au Couvent des SS. Apôtres, lorsque vous m'avez fait la grace de venir me voir avant votre départ. J'étois, hélas! sur les bords du Tibre, que les anciens Romains grossissoient comme leurs triomphes; & qui n'est qu'un fleuve ordinaire pour la longueur & pour la largeur.

C'est une promenade que j'aime singuliérement par les idées qu'elle m'inspire sur la grandeur & sur la décadence des Romains. Je me rappelle le temps où ces fiers despotes enchaînoient l'univers, & où Rome avoit alors autant de Dieux que de vices & de passions.

Je retombe ensuite dans ma cellule, où je m'occupe de Rome Chrétienne, & où, quoique le dernier de la Maison de Dieu, je travaille pour son utilité; mais c'est un

ouvrage à la tâche, & dès-lors presque toujours fastidieux; car en fait d'étude, l'homme n'aime ordinairement que ce qu'il fait librement.

Je n'ose vous parler de la mort de notre ami commun : c'est rouvrir une plaie trop sensible. J'arrivai trop tard pour recueillir ses dernieres paroles. Il est regretté comme un de ces hommes rares, qui valoit mieux que son siecle, & qui avoit toute la candeur des premiers âges. On dit qu'il laisse quelques morceaux de poésie, dignes des plus grands maîtres. Il n'en avoit jamais parlé; chose d'autant plus extraordinaire, que les Poëtes ne sont pas plus discrets sur leurs écrits que sur leur mérite.

Nous avons eu ici depuis quelque temps, un essaim de jeunes François; & vous devez croire que je les ai vus avec beaucoup de plaisir. Ma chambre n'étoit pas assez grande pour les contenir; car ils m'ont tous fait la grace de venir me voir; & cela parce qu'on leur avoit dit qu'il y avoit un Religieux au Couvent des SS. Apôtres, qui aimoit singuliérement la France & tout ce qui en vient. Ils parlerent tous à la fois; & c'étoit exactement un tremblement de terre qui me réjouit beaucoup.

Ils n'aiment pas trop l'Italie, parce qu'on n'y est pas encore tout-à-fait à la Françoise; mais je les ai consolés, en les assurant qu'ils completteroient un jour cette

métamorphose, & que j'étois déja moi-même plus qu'à demi rendu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 24 Juillet 1756.

LETTRE LXXXVIII.

A M. STUART, Gentilhomme Ecossois.

MONSIEUR,

Si vous ne vous ressentiez pas de la mobilité des flots qui vous environnent, je vous reprocherois vivement votre inconstance; car il n'est pas permis d'oublier un ancien ami qui vous est constamment attaché. Votre conduite me rappelle ce que j'ai pensé plusieurs fois, que les principales Nations de l'Europe ressemblent aux éléments.

L'Italien, d'après cette similitude, représente le feu, qui, toujours en action, s'enflamme & pétille; l'Allemand, la terre, qui, malgré sa densité, produit de bons légumes & d'excellents fruits; le François, l'air, dont la subtilité ne laisse aucune trace; & l'Anglois, l'onde mobile qui change à chaque instant.

Un Ministre habile enchaîne avec adresse ces éléments dans l'occasion, ou les fait lutter les uns contre les autres, selon les intérêts de son maître. C'est-ce que nous

avons

avons vu plus d'une fois, quand l'Europe étoit en combuſtion, & qu'on s'agitoit pour des torts réciproques.

La politique humaine brouille ou réconcilie ſelon ſes intérêts, n'ayant rien de plus à cœur, que de dominer ou de s'agrandir. La politique chrétienne au contraire, ignore l'art criminel de ſemer des diviſions, en prévît-elle les plus grands ſuccès. Je ne fais aucun cas d'une politique ſans équité; car c'eſt le Machiavéliſme mis en action; mais j'ai l'idée la plus avantageuſe d'une politique qui, tantôt tranquille, & tantôt agiſſante, ſe laiſſe gouverner par la prudence, médite, calcule, prévoit; & qui, après avoir rappellé le paſſé, réfléchit ſur le préſent, entrevoit l'avenir, rapproche ainſi tous les temps, pour reſter dans l'inaction, ou pour agir.

Il eſt abſolument néceſſaire qu'un bon politique connoiſſe parfaitement l'Hiſtoire & le ſiecle dans lequel il vit; qu'il ſache à quel degré de force & d'eſprit ſont ceux qui paroiſſent ſur la ſcene du monde; afin d'intimider, s'il y a de la foibleſſe; de réſiſter, s'il y a du courage; d'en impoſer, s'il y a de la témérité.

La connoiſſance des hommes, beaucoup mieux que celle des livres, eſt la ſcience d'un bon politique; il importe exactement dans les affaires de connoître ceux qu'on doit mettre en action. Les uns ne ſont bons que pour parler, les autres ont du

courage pour agir; & tout consiste à ne pas s'y méprendre. Bien des politiques échouent, parce qu'ils placent mal leur confiance. On ne peut plus retenir un secret quand il est échappé; & il vaudroit encore mieux commettre une faute par une trop grande réserve, que par une imprudence : *Ce qu'on ne dit pas ne s'écrit point.*

La crainte d'être trahi, rend pusillanime celui qui a fait trop légérement quelque ouverture de cœur. Il est des circonstances où il faut paroître tout dire, quoiqu'on ne dise rien, & savoir habilement faire prendre le change sans jamais trahir la vérité; car il n'est jamais permis de l'altérer.

Ce n'est pas foiblesse de plier lorsqu'on ne peut faire autrement ; c'est sagesse. Tout dépend de bien connoître les moments & les esprits, & de prévoir à coup sûr l'impression que feroit une résistance dans une telle rencontre.

L'amour-propre fait souvent tort à la politique. On veut triompher d'un ennemi, lorsqu'on est poussé par le ressentiment; & l'on s'engage dans une mauvaise affaire, sans en prévoir les suites.

On doit savoir secouer les passions, quand on veut mener les hommes, & n'opposer qu'une tête froide à ceux qui ont le plus de chaleur; ce qui nous fait dire communément que *la terre appartient aux flegmatiques.*

On déconcerte l'adversaire le plus impétueux, par une grande modération.

Nous aurions bien moins de querelles & bien moins de guerres dans l'univers, si l'on supputoit ce qu'il en coûte seulement pour se brouiller, & pour se battre. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de monde & d'argent à sa disposition; il faut encore savoir comment on les emploiera; & penser que les hazards ne sont pas toujours entre les mains des plus forts. Nous n'avons depuis long-temps à Rome qu'une politique de temporisation, parce que nous sommes foibles, & que le cours des événements est la plus heureuse ressource pour tirer d'embarras ceux qui ne peuvent résister. Mais, comme on connoît notre lenteur à nous déterminer, (& c'est aujourd'hui un secret que personne n'ignore,) il n'y a pas de mal, & il est même à propos qu'un Pape, de temps en temps, non pour des prétentions contestées, mais pour des choses justes, sache tenir ferme; sans cela, on seroit sûr d'opprimer les souverains Pontifes, toutes les fois qu'on les menaceroit.

Il y a des Nations qui ont malheureusement besoin de la guerre pour devenir opulentes; d'autres pour qui elle est une ruine assurée. Et de tout cela je conclus qu'un Ministre qui profite habilement de ces circonstances, est vraiment un trésor, & que, lorsqu'un Souverain a eu le bonheur de le trouver, il doit le conserver malgré toutes les cabales.

Je viens de bégayer sur un sujet que

vous savez beaucoup mieux que moi; mais une phrase en amene une autre, & insensiblement on ose parler de ce qu'on ignore.

C'est ainsi que se font les Lettres, on les commence sans prévoir tout ce qu'on y dira. L'ame, quand elle vient à se replier sur elle-même, s'étonne avec raison de sa fécondité. C'est une vive image de la production d'un monde sorti du néant; car enfin notre pensée qui n'existoit pas, éclot tout-à-coup, & nous fait sentir que la Création, comme le prétendent certains Philosophes modernes, n'est réellement pas une chose impossible. Je vous laisse avec vous-même; vous y êtes beaucoup mieux qu'avec moi. Adieu.

A Rome, ce 22 Août 1756.

LETTRE LXXXIX.

*Au R. P. ***, nommé Confesseur du Duc de ***.*

QUELLE charge! quel fardeau! mon très-cher ami. Est-ce pour votre perte, est-ce pour votre salut que la Providence vous a pourvu d'un si redoutable emploi? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir? Etre un Ange.

Tout est écueil, & tout est piege pour

le Confeſſeur d'un Souverain, s'il n'a de la patience pour attendre les moments de Dieu, de la douceur pour compatir aux imperfections, de la fermeté pour contenir les paſſions. Il doit être plus qu'aucun autre rempli des dons de l'Eſprit-Saint, afin de répandre tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, & toujours la lumiere. Il lui faut un zele à toute épreuve, & un eſprit de juſtice qui lui faſſe balancer les intérêts du peuple & du Souverain dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître ſi le Prince qu'il dirige, eſt inſtruit des devoirs de la Religion, & de ſes obligations envers ſes ſujets; car, hélas! il n'eſt que trop ordinaire qu'un Prince ſorte des mains de ceux qui l'ont formé, ſans avoir d'autre ſcience que des connoiſſances tout-à-fait ſuperficielles. Alors il doit obliger ſon Pénitent à s'inſtruire, & à puiſer dans les véritables ſources, non en ſe chargeant la mémoire de pluſieurs lectures, mais en étudiant par principes ce que la Religion & la Politique exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellents ſur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le Duc ſera ſolidement inſtruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuſes, vous lui recomman-

derez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer sans réserve. La vérité doit être la boussole des Souverains. C'est le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les Courtisans, eux qui ne se soutiennent dans les Cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui, mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les Princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous insisterez sans relâche sur l'indispensable nécessité de faire rendre à la Religion le respect qui lui est dû, non en inspirant un esprit de persécution, mais en recommandant un courage évangélique, qui épargne les personnes, & qui arrête les scandales. Vous répéterez souvent que la vie d'un Souverain, comme sa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plaisanteries sur le culte qu'on rend à Dieu, & s'il n'arrête pas les progrès de l'irréligion.

Vous aurez soin par votre fermeté, par vos représentations, par vos prieres, & même par vos larmes, que le Prince que vous avez à conduire, se distingue par de bonnes mœurs, & qu'il les fasse fleurir dans ses Etats, comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui sont le véritable germe de la population.

Vous lui représenterez souvent que ses Sujets sont ses enfants; qu'il se doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les consoler & pour les se-

courir; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur industrie, afin de ne pas les jetter dans l'indigence ou dans le désespoir, & qu'il leur doit une prompte justice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre ministere qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails; & il n'y a pas moyen de les connoître si l'on ne descend jusqu'à lui.

Que ce peuple, si méprisé des Grands qui ne pensent pas que dans un Etat tout est peuple, excepté le Souverain, vous soit toujours présent comme une portion sacrée dont le Prince doit sans cesse s'occuper; portion, qui fait l'appui du Trône, & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites sentir à votre illustre dirigé, que la vie d'un Souverain est une vie de travail; que les récréations ne lui sont permises comme à tous les hommes, qu'à titre de délassement; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ses lectures chrétiennes, ses prieres même, s'il s'agit de venir au secours de l'Etat.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra à Dieu de son administration, & non pas tant du jugement que l'Histoire prononce sur les mauvais Princes après leur mort. Ce n'est pas un motif assez chrétien pour fixer sur cet objet les yeux d'un Prince religieux; car l'Histoire n'est que



le cri des hommes, & elle périra avec eux; au-lieu que Dieu, toujours vivant, toujours vengeur des crimes, est ce qui doit régler la conduite d'un Souverain. Il importe peu à la plupart des personnes, si l'on parle d'elles en bien ou en mal, après leur mort; mais la vue d'un Juge inflexible, éternel, fait la plus terrible impression sur l'esprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues, qui ne consistent que dans de simples prieres; mais vous appliquerez un remede propre à guérir les plaies qu'on vous montrera; & sur-tout vous tâcherez de découvrir quel est le défaut dominant. Sans cela on confesseroit tout un siecle un pénitent qu'on ne le connoîtroit pas. C'est toujours à la source du mal qu'il faut aller, si l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand soin de vous renfermer dans les bornes de votre ministere; & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais d'aucune affaire de Cour. C'est une chose indigne de voir un Religieux qui ne doit paroître que pour représenter Jesus-Christ, déshonorer cette auguste fonction par un sordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre desir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le salut du Prince qui vous donne sa confiance. Etonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également soutenue. Si un Confesseur ne se rend pas respectable, & surtout

tout à la Cour où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas Chrétien, il autorise les vices, & il se met dans le cas d'être méprisé.

Inculquez bien dans l'esprit du Prince, qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y commet, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui sur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorants ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la Religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses Etats, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même temps de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un ton sévere, non avec importunité, mais avec cette charité qui étant l'effusion de l'Esprit-Saint, ne parle jamais qu'avec prudence, saisit à propos les moments, & en profite. Quand un Prince est convaincu de la science & de la piété d'un Confesseur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes effec-

tielles qui se commettent dans l'adminiſtration, vous en parlerez en général, & vous en viendrez inſenſiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous inſiſterez ſouvent ſur la néceſſité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte juſtice. Si vous ne vous ſentez pas diſpoſé à ſuivre ce plan, retirez-vous; car ce ſont là des préceptes qu'on ne peut tranſgreſſer, ſans ſe rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un Directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public; mais tout le monde a les yeux ouverts ſur la conduite que tient le Confeſſeur d'un Souverain. Auſſi ne peut-il être trop exact dans le Tribunal de la Pénitence, pour qu'on ne voie pas approcher des Sacrements celui qui, par des actions ſcandaleuſes, s'en rendroit indigne, au jugement du Public. Il n'y a pas deux Evangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les Souverains. Les uns & les autres ſeront également jugés ſur cette regle inaltérable, parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les Princes ne ſont pas ſeulement les images de Dieu par leur pouvoir & par leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui ſeul, ils le ſont encore, à raiſon des vertus qu'ils doivent avoir pour le repréſenter. Il faut qu'un peuple puiſſe dire de ſon Souverain : *Il nous gouverne comme la Di-*

vinité même, avec sagesse, avec clémence, avec équité; car les Souverains sont comptables de leur conduite envers leurs sujets, non pour leur dévoiler le secret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puisse les mésédifier.

Prenez garde sur-tout, ou par foiblesse, ou par respect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu; elle a la même force dans tous les temps, & l'esprit de l'Eglise est toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroise à l'égard de l'Empereur Théodose, comme elle le loua autrefois; car elle ne varie ni sur sa morale ni sur ses dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous soutienne, & qu'il vous éclaire dans une carriere aussi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleste. Alors vous vivrez en Solitaire au milieu du grand monde; en Religieux dans un séjour où il y a ordinairement peu de religion; en Saint sur un terrein qui dévoreroit les hommes de Dieu, si le Seigneur n'avoit par-tout ses élus. Je vous embrasse, & je suis, &c.

A Rome, ce 26 Avril 1755.

⚜

LETTRE XC.

Au Prélat CERATI.

MONSIGNOR,

Enfin le Chapitre des Dominicains auquel le Saint Pere a folemnellement préfidé, vient de finir, & le R. P. Boxadors, auffi diftingué par fon mérite que par fa naiffance, a été élu Supérieur Général. Il gouvernera avec beaucoup de fageffe & d'honnêteté, en homme éclairé qui connoît les hommes, & qui fait qu'ils ne font pas faits pour être impérieufement conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert la féance par le difcours le plus éloquent & le plus flatteur pour l'Ordre de S. Dominique, où il y eut toujours de grandes lumieres & de grandes vertus, defiroit pour Général le R. P. Richini, le Religieux le plus modefte & le plus favant; mais malgré fa préfence, & tous fes defirs, il n'a pu réuffir.

Le Pape a bien pris la chofe; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit que fainte Thérefe ayant demandé à notre Seigneur, pourquoi un Carme, qu'il lui avoit révélé devoir être Général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu : *Je le voulois bien; mais les Moines ne l'ont pas voulu.* Il

n'eſt donc pas étonnant, a ajouté le Saint Pére, que la volonté de ſon Vicaire n'ait pas eu ſon effet.

Tout le monde ſait qu'on ne réſiſte que trop ſouvent au Saint-Eſprit, & que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par ſa mauvaiſe volonté.

Le P. Brémond eſt peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans ſon Ordre, d'avoir eu une condeſcendance aveugle pour un Frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroiſſoit patelin. Il eſt rare que les hommes de ce caractere ne ſoient pas faux. Le langage doucereux eſt rarement celui de la ſincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond, ſans oſer le blâmer. Quel eſt l'homme en place qu'on n'ait pas trompé ?

On eſt aſſez communément injuſte à l'égard des grands, & ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas grand ſoi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excuſent en partie, quand ils ne voient pas tout par eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain, comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir!

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Juillet 1756.

LETTRE XCI.

A un Milord.

JE ne conçois pas, Milord, qu'inſtruit, comme vous l'êtes, des imperfections de l'humanité, de la variété des opinions, de la bizarrerie des goûts, de la force de la coutume, vous ſoyez auſſi étonné de la forme de notre Gouvernement. Je ne prétends pas le juſtifier, d'autant plus qu'il ne favoriſe, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la population, c'eſt-à-dire tout ce qui fait préciſément l'eſſence de la félicité publique; mais penſez-vous qu'il n'y a pas des inconvénients dans les autres pays.

Nous ſommes ſous un Gouvernement apathique, il eſt vrai, qui n'excite ni l'émulation, ni l'induſtrie; mais je vous vois, vous Monſieur l'Anglois, ſous le joug d'un Peuple qui vous entraîne comme il veut, & qui, par ſon impétuoſité qu'on ne peut contenir, eſt exactement Souverain; & je vois les autres Peuples tels que les Polonois, ſous l'anarchie, tels que les Ruſſes, ſous le deſpotiſme; ſans parler des Turcs qui n'oſent rien dire, dans la crainte d'un Sultan qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément, & je ne ſais pourquoi, que le Gouvernement Eccléſiaſtique eſt un ſceptre de fer; & quicon-

que a lu l'Hiſtoire, ne peut ignorer que la Religion chrétienne a préciſément aboli l'eſclavage; que dans les pays où il regne malheureuſement encore comme dans la Pologne, & la Hongrie, les Payſans qui ſont ſous la domination des Evêques, ne ſont point ſerfs; & qu'enfin il n'y a rien de plus doux que l'empire des Papes. Outre qu'ils n'ont preſque jamais la guerre, étant néceſſairement Princes de la paix, ils ne vexent perſonne, ni pour les impôts, ni pour la maniere de penſer.

Ce ſont certaines inquiſitions qui ont fait donner aux Prêtres le ſurnom de *perſécuteurs*. Mais outre que les Monarques qui les autoriſerent, furent auſſi coupables que ceux qui en furent les inſtigateurs, on ne vit jamais Rome ſe livrer au barbare plaiſir de faire brûler des Citoyens, parce qu'ils n'avoient pas la Foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jeſus-Chriſt expirant ſur la Croix, loin d'exterminer ceux qui blaſphémoient contre lui, ſollicite leur pardon auprès de ſon Pere : *Pater, ignoſce illis.* (1)

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ſi certains Miniſtres de Dieu ont quelquefois reſpiré le carnage & le ſang, ils ne l'ont fait que par un abus énorme de la Religion, qui, n'étant que charité, ne prêche que la douceur & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du mon-

(1) Mon Pere, pardonnez-leur.

de, je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous sommes encore ceux qui vivons le plus heureusement. Cela vient, il est vrai, de la bonté du sol & du climat qui nous fournissent abondamment les choses nécessaires à la vie.

Si notre Gouvernement avoit plus d'activité, il y auroit sûrement plus de ressort & de circulation dans l'Etat Ecclésiastique. Mais qui nous a dit que le Gouvernement pour lors ne deviendroit pas despotique? La nonchalance des Papes, ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour exécuter, fait tout-à-la-fois, & notre malheur & notre félicité.

Ils laissent les campagnes produire d'elles-mêmes, sans s'occuper ni de leur culture, ni de leur amélioration; mais ils n'écrasent personne sous le poids des impôts; & chacun est sûr de rester en paix chez soi, sans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses; & je ne sais, en vérité, lequel vaut mieux d'habiter un pays florissant, à raison de son industrie, & d'avoir à payer des droits exorbitants, qui laissent tout au plus le moyen de subsister; ou de vivre dans un lieu sans circulation, mais dans une heureuse aisance. Il me semble que chaque individu séparément, aime mieux gagner moins & ne rien payer, que de gagner beaucoup, & de donner presque tout. Je préfere de n'avoir que vingt-cinq sequins à moi, au bon-

heur d'en poſſéder cent, ſur leſquels il m'en faudra donner quatre-vingt-dix.

On eſt ſouvent entraîné par un avantage ſpécieux, dans ce qu'on débite ſur les Gouvernements. La totalité du monde entier exige ſans doute qu'on travaille, qu'on ſe remue, & qu'on ſe donne la main d'une extrêmité de la terre à l'autre, pour entretenir des correſpondances, & pour maintenir un juſte équilibre, ou du moins une heureuſe harmonie; mais cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe y avoir un petit coin de l'Univers, qui, ſans prendre part à toutes les entrepriſes & à toutes les révolutions, ne puiſſe être heureux; & nous ſommes ce petit retranchement où la diſcorde ne vient point faire ſiffler ſes ſerpents, & où la tyrannie n'exerce point ſes cruautés.

L'eſprit des hommes eſt remuant, par la raiſon qu'il s'agite ſans ceſſe; il aime à voir des pays toujours en mouvement. Auſſi des Conquérants qui ravagent des Royaumes, qui ſaccagent, qui tuent, qui envahiſſent, lui plaiſent beaucoup plus que des êtres qui, fixés au même endroit, menent une vie toujours uniforme, & ne ſe donnent point en ſpectacle par des révolutions.

Cependant la vie célébrée par les Philoſophes & par les Poëtes, n'eſt point la vie tumultueuſe. Ils banniſſent du cœur de l'homme, pour le rendre heureux, la cupidité, ainſi que l'ambition; & en cela,

ils s'accordent avec les vrais Chrétiens ; qui ne prêchent que le désintéressement & l'humilité.

Je vous assure que j'ai souvent apprécié tous les Gouvernements, & que je serois très-embarrassé pour vous dire quel est le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvénients; & cela doit d'autant moins surprendre, que l'Univers lui-même, quoique gouverné par une sagesse infinie, est sujet aux plus étranges révolutions. Tantôt on y est écrasé par des tonnerres, tantôt affligé par des calamités, & presque toujours vexé, ou par le choc des éléments, ou par l'importunité des insectes. Il n'y a que la céleste patrie, où tout sera parfait, & où l'on ne trouvera ni maux, ni écueils.

Un peu moins d'enthousiasme pour votre pays, Monsieur, vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs. Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne soit pas enthousiaste de sa patrie! Vous me direz qu'on respecte chez vous singuliérement la propriété des citoyens, & leur liberté; & je vous répondrai que ces deux prérogatives qui constituent essentiellement le bonheur, & auxquelles on ne devroit jamais toucher, sont intactes sous la domination des Papes. On y laisse chacun jouir en paix de tout son bien, aller & venir comme bon lui semble, sans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité sont inconnus dans l'Etat Ecclésiastique; & l'on peut dire que les Supérieurs y ont beaucoup plus

l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas, d'après ces obſervations l'apologiſte d'un Gouvernement qui a autant de défectuoſités que le nôtre; je les connois auſſi-bien que vous; mais penſez qu'il n'y a point d'adminiſtration dans le monde entier dont on ne puiſſe dire & du bien & du mal. Que le Républicain aime les Républiques, que le ſujet d'un Monarque aime les Monarchies; & alors tout eſt à ſa place. Pour moi, je me mets à la mienne, quand je vous aſſure du reſpect, &c.

A Rome, ce 27. Septembre 1756.

LETTRE XCII.

*A M. ***, Médecin.*

JE ſuis déſolé, mon cher ami, de ce que vos affaires domeſtiques ſont toujours en mauvais état, & de ce que votre femme, par une dépenſe exceſſive, travaille continuellement à les détériorer. Il n'y a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez ſa confiance, & vous obtiendrez enſuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais moleſter une épouſe, quelques torts qu'elle puiſſe avoir; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ſes yeux. On lui parle raiſon, on paroît même

entrer dans ses vues, pour n'avoir pas l'air de la contredire; & insensiblement, par d'honnêtes représentations, par de bons procédés, par des raisonnements sensibles, par des effusions de cœur, on fait goûter la morale qu'on prêche; mais il ne faut prendre ni l'air de pédant, ni le ton de moraliste.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfants, & encore moins devant vos domestiques. Ils prendroient habitude de ne plus la respecter, & peut-être même de la mépriser.

Les femmes méritent des égards, d'autant plus que c'est presque toujours l'humeur des maris, ou des chagrins domestiques qui les rendent acariâtres. Leur complexion foible exige des ménagements, ainsi que leur position, qui ne leur permet pas de se dissiper aussi facilement que nous, dont la vie se trouve partagée par les affaires, les études, & les emplois. Tandis que l'époux sort pour ses intérêts ou pour ses plaisirs, la femme reste concentrée dans sa maison, nécessairement occupée de détails minutieux & conséquemment fastidieux. Les femmes qui aiment à lire, ont une ressource, mais on ne peut pas toujours s'appliquer; d'ailleurs toute femme qui lit beaucoup est ordinairement vaine.

Je vous conseillerois de recommander aux créanciers de venir souvent persécuter Madame, quand elle leur doit. Elle se laf-

ſera bientôt de ces viſites; & vous en prendrez occaſion de lui expoſer que le plus grand malheur eſt de devoir, quand on ne peut payer. Vous l'intéreſſerez en lui parlant de ſes enfants qui ont beſoin que vous leur amaſſiez du bien. Elle les aime tendrement; & ce motif ſera la meilleure leçon qu'on puiſſe lui donner.

J'ai autrefois connu à Péſaro un ancien Officier qui avoit beaucoup à ſouffrir des emportements de ſon épouſe. Lorſqu'elle entroit en fureur, il reſtoit immobile, ne parloit point; & cette ſilencieuſe attitude calmoit bientôt ſa colere. On déſarme le courroux par la douceur.

Que je me ſais bon gré, mon cher Docteur, d'avoir épouſé ma cellule! C'eſt une bonne compagne qui ne me dit mot, qui ne met point ma patience à bout, & que je trouve toujours la même, à quelque heure que je rentre; toujours tranquille, toujours prête à me recevoir. Les peines des Religieux ſont des riens, comparées à celles des gens du monde; mais il faut que chacun prenne ſon mal en patience, & faſſe réflexion que cette vie n'eſt pas éternelle. S. Jérôme diſoit qu'il ne conſeilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les raſſurer, & que, comme il n'étoit pas timide, il n'avoit jamais voulu ſe marier.

Je ſuis charmé de ce que votre ainé a une ſagacité peu commune. Il faut tour-



menter l'esprit de votre cadet; puisqu'il est plus enveloppé, afin qu'il se produise. Le talent d'un pere est de savoir se multiplier, & de paroître à ses enfants sous diverses formes; à l'un comme un maître, à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu par de fréquentes guérisons, que les reproches faits aux Médecins ne sont pas toujours fondés. La mode est de s'égayer à leurs dépens; & pour moi, je suis très-convaincu qu'il y a plus de savoir parmi eux que dans presque tous les Corps; & que leur science n'est pas si conjecturale qu'on le pense communément: mais l'homme ingénieux à se faire illusion, dit que c'est toujours le Médecin qui tue, & jamais la mort. D'ailleurs quel est le savant qui ne se trompe pas? Nous ne voyons dans les livres, tant de sophismes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'est pas infaillible, quoiqu'on sache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher Docteur, est d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte santé, & que je n'ai besoin d'aucun Médecin. Je prends chaque matin mon chocolat; je mene une vie très-frugale: je fais beaucoup usage du tabac, je me promene fréquemment; & avec ce régime on vit un siecle: mais ce n'est pas une longue vie que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme celui de votre famille, & comme la personne qui desire le plus sincérement de vous savoir heureux.

Mes compliments à votre chere épouse, que je voudrois voir pour les dépenses aussi raisonnable que vous; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

A Rome, ce 30 Septembre 1756.

LETTRE XCIII.

Au même.

Vous verrez, mon ami, par les Mémoires ci-joints de vos deux Collegues, qui se déchirent à belles dents, que l'étude ne nous exempte pas des foiblesses attachées à l'humanité.

Cependant les savants devroient donner l'exemple de la modération, & laisser les querelles & les jalousies au bas peuple, comme son élément. Chaque siecle a produit des combats littéraires bien humiliants pour la raison & pour l'esprit. Le mérite de l'un n'est pas le mérite de l'autre; & je ne vois pas pourquoi l'envie s'acharne à décrier ceux qui ont de la réputation. J'aimerois mieux n'avoir lu de ma vie, que de concevoir la moindre haine contre un Ecrivain. S'il écrit bien, je l'ad-

mire; s'il écrit mal, je l'excuse, m'imaginant qu'il a fait de son mieux.

Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire, & plus ils se détestent & se déchirent. Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens. On ne répond pas aux critiques, lorsqu'on est vraiment grand : l'art de se taire est la meilleure maniere de répondre aux satyres.

La Littérature est plus sujette aux escarmouches que les Sciences, parce qu'elle n'applique pas de même. Les Savants s'absorbent dans l'étude, & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalousie, tandis que les Littérateurs comme les troupes légeres, se répandent de toutes parts, & sont toujours aux aguets pour tout savoir.

Delà vient que les François s'escriment assez souvent dans leurs Ecrits, de la maniere la plus odieuse, parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de Littérateurs que de Savants. Leur esprit agréable & léger les entraîne plutôt du côté des Lettres, que du côté des Sciences. Ils craignent d'engager leur liberté, & de contraindre trop leur gaieté, en se livrant à des recherches & à des calculs. Un Savant est presque toujours l'homme de la postérité ; & le Littérateur est celui de son siecle : & comme on se dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour-propre veut jouir sur le champ, on préfere

fere à une gloire durable, un éclat éphémere.

Je ſuis ravi de ce que votre épouſe a été ſenſible à vos remontrances : elle finira peut-être par devenir avare ; mais prenez-y garde, car elle vous feroit mourir de faim ; & un Médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le temps de lire l'ouvrage que vous m'indiquez : cependant vous me parlez ſi magnifiquement de ſa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clein d'œil ; d'autres que j'approfondis de maniere à ne rien perdre ; cela dépend des ſujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les expoſent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'avenues, me conduiſent agréablement à quelque perſpective intéreſſante. Quand je vois des routes mal alignées, un terrein embarraſſé, je me rebute dès le commencement ; & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choſes ne me faſſe oublier la maniere dont elles ſont préſentées.

Je vous quitte pour aller voir un Milord qui penſe fortement & qui s'exprime de même. Il ne peut comprendre que Rome puiſſe canoniſer des hommes qui ont ſaintement vécu ; comme ſi l'on ne jugeoit pas des perſonnes par leur vie, & comme ſi Dieu n'avoit pas promis le Royaume des Cieux à ceux qui accompliront fidélement ſa Loi.

Je crois cependant que l'excellent Ouvrage du Saint Pere, *de la Canonisation des Saints*, lui dessillera les yeux : il goûte infiniment ce Pontife, & il a une haute idée des ses Ecrits. Adieu.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 5 Novembre 1756.

LETTRE XCIV.

A M. l'Abbé LAMI.

JE souhaite, mon cher Abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'Histoire de la Toscane qu'on se dispose à nous donner, réponde parfaitement à son titre.

Quelle belle matiere à traiter, si l'Ecrivain, aussi judicieux que délicat, fait sortir les Arts de ce pays, où ils avoient été enfouis pendant plusieurs siecles ; & s'il peint vigoureusement les Médicis, à qui nous devons cet inestimable avantage !

L'Histoire rapproche tous les siecles & tous les hommes dans un point de vue, pour en faire une perspective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux pensées, de l'ame aux actions, de la vie aux morts ; & elle les fait reparoître sur la scene du monde, comme s'ils étoient encore vivants, avec cette différence que ce n'est plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'Histoire autrefois, & nos Auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore trop bien aujourd'hui. On n'entasse que des époques & des dates, sans faire connoître le génie de chaque Nation & de chaque Héros.

La plupart des hommes ne considerent l'Histoire que comme une belle tapisserie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup d'œil. Ils se contentent de voir des personnages éclatants par la vivacité des couleurs; sans penser à la tête qui en ébaucha le dessein, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de l'Histoire, quand on ne s'attache qu'à voir passer en revue des Princes, des batailles, des exploits; mais je ne connois pas un meilleur livre pour instruire, quand on considere la marche des événements, & qu'on observe comment ils furent amenés; quand on analyse les talents & les intentions de ceux qui faisoient tout mouvoir; quand on se transporte dans les siecles & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'Histoire est un sujet inépuisable de réflexions. Il faut peser sur chaque fait, non en homme minutieux qui doute de tout, mais en critique qui ne veut pas être trompé. Il est rare que les jeunes gens profitent de l'Histoire, parce qu'on ne leur en parle jamais que comme

d'une lecture uniquement faite pour la mémoire; au-lieu qu'il faudroit leur dire que c'est l'ame & non les yeux, qui doivent lire tous les ouvrages historiques.

Alors on découvre des hommes qu'on encensoit, & qui déshonoroient l'humanité; des hommes qu'on persécuta, & qui furent la gloire de leur Nation & de leur siecle. Alors on connoît les ressources de l'émulation, les dangers de l'ambition; alors on voit l'intérêt comme le mobile universel des Villes, des Cours, des Familles.

Les Historiens ne font que rarement des réflexions, pour laisser à leurs lecteurs le loisir d'analyser les personnes dont on parle, & le soin de les juger.

Il y a dans toutes les Histoires du monde, des êtres qu'on apperçoit à peine, & qui quoique sous la toile, mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les saisit & leur fait honneur de ce que la flatterie n'attribue que trop souvent à un homme en place. Presque tous les Princes, presque tous leurs Ministres ont un génie caché qui les fait agir, & qu'on ne découvre qu'en les décomposant pour les évaluer.

Aussi peut-on dire que les plus grands événements qui étonnent le monde, eurent souvent pour auteurs des hommes subalternes, & même très-obscurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes, qui ne paroissent à l'extérieur que parce qu'elles sont les épouses d'un tel Prince, ou de tel Ambassadeur, & qu'on

ne cite même pas dans les Histoires, furent souvent la cause des plus beaux exploits. Leur conseil prévalut, on les suivit ; & les maris eurent tout l'honneur d'une entreprise, qu'ils ne devoient qu'à la sagacité de leurs épouses....

La Toscane fournit mille traits éclatants qu'une main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où l'on fera voir des Princes aussi resserrés, & aussi peu puissants que les Médicis, ressusciter les Arts, les ranimer dans toute l'Europe, ne sera pas celui qui fera le moins plaisir. Quand je me représente cette époque, il me semble voir un nouveau monde sortir du néant, un nouveau soleil venir éclairer les Nations. Que cet ouvrage, mon cher Abbé, n'est-il entre vos mains! vous lui donneriez toute la vie dont il est susceptible. Adieu. On vient m'assiéger, & je ne veux pas me laisser bloquer, d'autant mieux que ce sont des visites de bienséance, & qu'il faut savoir être décent.

A Rome, ce 8 Novembre 1756.

LETTRE XCV.

*A M. le Comte ***.*

Je ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher Comte, quand je pense que

vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes assez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos sens, vos passions & votre cœur.

Oui, nous ferons ensemble le petit voyage que nous avons projetté. Votre société fait mes délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous présenterai volontiers au Saint-Pere, quand vous viendrez ici; & je vous proteste qu'il sera charmé de vous voir; sur-tout, lorsqu'il apprendra que vous aimez singuliérement les bons livres. Vous le trouverez aussi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaieté est le baume de la vie; & ce qui me fait croire que votre piété se soutiendra, c'est que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On se lasse insensiblement de la vertu, lorsqu'on se lasse de soi-même. Alors tout devient à charge; & l'on finit par donner dans la plus triste misanthropie, ou dans la plus grande dissipation. J'approuve beaucoup les exercices du corps auxquels vous vous livrez. Ils allegent l'esprit, & le rendent propre à tout: j'en fais usage, autant que l'état lugubre d'un Religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir, je vous dirai tout ce que l'irréconciliable Marquise allegue pour se justifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je pensai toujours que sa singuliere dévotion ne lui permettroit pas

de faire une ſi bonne action. Elle veut ſoutenir ſa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes, pour avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous, reſtez-en là. Vous lui avez écrit, vous lui avez parlé; & certainement c'eſt bien aſſez, d'autant plus que S. Paul nous dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde, ſi faire ſe peut, *ſi fieri poteſt.* Il ſavoit qu'il y a des perſonnes inſociables, avec qui il eſt impoſſible de vivre cordialement. Je vous embraſſe de toute mon ame, &c.

LETTRE XCVI.

Au R. P. LUCIARDI, Barnabite.

M. R. P.

Votre déciſion eſt conforme à celle des Conciles; & je ſerois bien étonné que cela fût autrement, d'autant plus que depuis long-temps je connois l'étendue de vos lumieres, & la juſteſſe de vos réponſes.

Outre les excellents livres dont vous faites réguliérement votre compagnie, vous avez toujours celle du Révérend Pere Gerdil, dont le ſavoir, autant que la modeſtie, méritent les plus grands éloges.

Ménagez votre ſanté pour le bien de la Religion, & pour nos propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous habitez, connoît sûrement tout le prix de vous posséder ; car c'est un lieu où le mérite est estimé & chéri.

Je me ferois scrupule de vous arracher plus long-temps à vos lectures & à vos exercices de piété. Ainsi je finis sans cérémonie, en vous assurant qu'on ne peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 Décembre 1755.

LETTRE XCVII.

A un Directeur de Religieuses.

JE ne vous féliciterai point sur votre emploi ; mais je vous engagerai à vous en acquitter avec toute la prudence & toute la charité possibles.

Si vous m'en croyez ; premiérement vous n'irez que très-rarement au parloir : c'est le lieu des paroles inutiles, des petites médisances, des rapports, & une occasion sûre d'exciter des jalousies : car si vous voyez plus souvent l'une que l'autre, on viendra secrettement vous écouter par un esprit de curiosité ; & vous ferez naître des cabales, des partis ; & le moindre mot que vous aurez dit, aura mille commentaires.

Secondement, vous ne guérirez les vains scrupules dont on vous entretiendra fréquemment,

quemment, qu'en ſachant les mépriſer, & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troiſiémement, vous accoutumerez les Religieuſes à ne jamais vous parler au confeſſionnal que de ce qui les regarde. Sans cela, elles vous feront la confeſſion de leurs voiſines; & en n'en confeſſant qu'une ſeule, vous apprendriez inſenſiblement toutes les fautes de la Communauté.

Quatriémement, vous travaillerez ſans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs, répétant ſans ceſſe que Jeſus-Chriſt ne ſe trouve qu'au ſein de la paix.

Vous ferez ſouvent réflexion que s'il y a une concupiſcence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de langue & d'oreilles, pour bien des Religieuſes: aurez-vous l'art de la guérir? S'il n'eſt pas à propos de preſcrire un ſilence qui étoufferoit, eſt-il au moins néceſſaire d'interdire ces entretiens malins, où l'on s'amuſe aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foibleſſe d'un ſexe qui exige de la condeſcendance dans la maniere de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluſes, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déja aſſez peſant par le poids d'une éternelle ſolitude.

Notre Saint Pere a connu leurs beſoins, en leur permettant de ſortir une fois dans l'année pour ſe viſiter mutuellement. Tout

ce qui se fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occasions où il faudra vous armer de fermeté : sans cela, vous ne serez pas Directeur, mais dirigé. C'est une friandise pour bien des Religieuses de conduire celui qui a soin de leur conscience. Elles font cela tout pieusement, sans paroître s'en occuper.

Si vous négligez ces avis, vous vous en repentirez ; & si vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au Confessionnal, en Chaire & à l'Autel. Vous en serez bien plus respecté. Il y a peu de Directeurs qui ne perdent beaucoup, en se faisant trop connoître. C'est une grande science que celle de ne se communiquer qu'à propos. Ne me demandez rien de plus ; car sur cet article, voilà tout ce que je sais. Adieu.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 19 Décembre 1756.

LETTRE XCVIII.

A M. le Comte GENORI.

M. LE COMTE,

Mes livres, mes exercices claustraux, mon emploi, tout s'oppose au plaisir que j'aurois de vous aller voir. D'ailleurs que

feriez-vous d'un Religieux dont le temps continuellement coupé par la lecture & par la priere, interromproit nos promenades & nos entretiens?

Je suis tellement accoutumé à mes heures de solitude & de travail, que je croirois ne plus exister, si cela m'étoit enlevé.

Tout le bonheur d'un Religieux consiste à savoir être seul, savoir prier, savoir étudier. Il ne me reste que ce bien-être, & je le préfere à tous les plaisirs du monde. La conversation de quelques savants ou de quelques amis m'est infiniment précieuse, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien sur la distribution de mon temps. Je n'ai jamais prétendu me rendre esclave de la minute aux heures dont je puis disposer, parce que je déteste tout ce qui est minutieux : mais j'aime l'ordre ; & je ne vois que cet amour qui puisse entretenir l'harmonie de l'ame & des sens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité est fille de la regle, & c'est par la regle que l'homme se renferme dans la sphere de ses devoirs. Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les astres font périodiquement leur cours, & les plantes ne se raniment qu'au moment qui leur est marqué. On sait l'instant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas ; on connoît le moment de la nuit, & alors les ténebres couvrent la terre.

Le vrai Philosophe ne renverse point

l'ordre des temps, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qui l'exigent.

Pour revenir à l'Histoire naturelle dont vous me parlez, Monsieur le Comte, il est certain que nous l'avons moins étudiée que l'Antiquité, quoique l'une soit beaucoup plus utile que l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curiosité des Naturalistes, & de quoi la contenter. On y remarque des phénomenes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins superstitieux que les Italiens, prendroient à coup sûr pour des miracles.

Un Abbé François qui est depuis quelque temps ici, & que j'ai connu chez M. le Cardinal Passionéi, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occasion des merveilles que la nature offroit ici à ses regards. Je me souviendrai toujours d'avoir fait un trajet avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-court, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoissances, & un tel goût pour l'Histoire naturelle, qu'il se colle sur un insecte ou sur un caillou, sans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne se pétrifiât lui-même à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une conversation aussi intéressante qu'enjouée. C'est le même qui a écrit contre les systêmes de M. de Buffon. Combien ne se feroit-il

pas arrêté davantage, s'il eût eu le bonheur de se trouver avec vous?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, avec la plus vive reconnoissance & le plus respectueux attachement, votre très-humble, &c.

LETTRE XCIX.

*A M. C***, Avocat.*

OH! des compliments. Si vous saviez comme je les aime, vous ne m'en feriez jamais.

Ce qu'on débite sur le compte du personnage en question, n'est fondé que sur l'envie & sur la malignité. Quel est l'homme en place, quel est l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis? Les libelles comme les satyres ne font impression que sur des têtes foibles, ou mal organisées; & ce que vous observerez, c'est que les personnes les plus tarées & les plus vicieuses, sont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies, & qui paroissent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention est tellement en usage, que, selon la remarque du Saint Pere, il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en faveur de quelqu'un; & qu'il ne faut qu'un seul mot pour le faire changer, & pour l'ir-

riter. C'eſt la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On feroit obligé de ne voir perſonne, ſi l'on fermoit ſa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugements téméraires ſont la choſe dont on doit plus ſe garder. Il eſt honteux de juger ſon frere, dans le temps qu'on n'a même pas de preuves pour l'accuſer.

La prévention perdra la plupart des Grands, & ſur-tout des dévots qui croient devoir pieuſement ajouter foi à tout le mal qu'on leur dit du prochain. Ils affectent d'ignorer que Dieu nous commande expreſſément de ne point juger, pour n'être pas jugés; & qu'on eſt moins criminel à ſes yeux, lorſqu'on a commis des fautes dont on s'humilie, que lorſqu'on accuſe ſes freres témérairement.

La premiere regle de la charité chrétienne, eſt qu'on ne peut croire le mal, ſi l'on n'a rien vu; & qu'on doit ſe taire, ſi l'on a vu.

D'ailleurs, ſi celui qu'on voudroit vous engager à ne point voir, recherche la ſociété des gens de bien, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas ſi libertin qu'on le préſume, ou qu'il veut changer. Peut-être ſon ſalut eſt-il attaché au bon exemple que vous lui donnerez; ainſi ne le rebutez pas.

La charité ne juge pas comme le monde; parce que le monde n'a preſque jamais manqué de mal juger. Je ſuis, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE C.

*A M. l'Abbé L***.*

PUISQUE vous me consultez, Monsieur, sur le discours que j'entendis derniérement, je vous dirai avec ma franchise ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choses, mais que je n'y aime point cette afféterie qui l'énerve. Il sembleroit que c'est un ouvrage travaillé à une toilette & qu'on l'a fardé. Laissez dorénavant parler votre ame, quand vous monterez en chaire, & vous parlerez bien. L'esprit ne devoit être que la bordure du tableau, & vous en avez fait le fonds de votre discours.

Pour qu'un Orateur soit bon, il faut qu'il tienne le milieu entre les Italiens & les François, c'est-à-dire, entre ce qui est gigantesque & ginguet.

Ne vous laissez pas gâter par l'esprit du siecle. Vous ne pourrez plus vous débarrasser de cette éloquence guindée qui met à la torture les pensées & les mots. Il est important pour un jeune homme qui a du talent, de recevoir de pareils avis, & sur-tout qu'il y défere; c'est ce dont votre modestie me répond. Je suis, Monsieur, avec tout le desir possible de vous voir un parfait Orateur, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 10 du courant.

LETTRE CI.

A M. le Prince SAN-SÉVERO.

EXCELLENCE,

Je ſuis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites ſortir un ſecond Univers du premier par tout ce que vous créez. Cela déſeſpere nos Antiquaires, qui ſe perſuadent qu'il n'y a rien d'intéreſſant & de beau, que ce qui eſt très-vieux.

Il eſt bon ſans doute d'eſtimer l'Antiquité; mais je penſe qu'il ne faut pas s'en rendre l'eſclave, de maniere à exalter outre meſure une choſe vile en ſoi-même, uniquement parce qu'elle a été tirée des jardins d'Adrien.

Les Anciens avoient pour leur uſage, ainſi que nous, des choſes extrêmement communes; &, ſi on les exalte à raiſon de leur vétuſté, la terre en cette qualité mérite nos premiers hommages; car ſûrement on ne lui conteſtera pas ſon ancienneté.

Je ne puis ſouffrir les enthouſiaſtes, non plus que les perſonnes entiérement froides. Il n'appartient qu'à ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes, de bien voir & de bien juger. L'indifférence des gens froids leur ôte le goût & la curio-

ſité ; & il faut l'un & l'autre pour examiner & pour prononcer.

L'imagination eſt encore plus dangereuſe que l'indifférence, quand elle n'eſt point réglée. Elle cauſe des éblouiſſements qui couvrent la vue, & qui obſcurciſſent la raiſon. La Philoſophie même, ſur laquelle cette folâtre ne devroit jamais avoir d'empire, ſe reſſent tous les jours de ſa trop funeſte impreſſion. Les ſophiſmes, les paradoxes, les raiſonnements captieux qui ſont à la ſuite de tous nos Philoſophes modernes, n'ont d'autre origine que l'imagination. Elle ſe monte ſelon les caprices, & elle n'a plus d'égards ni pour l'expérience ni pour la vérité.

Votre Excellence doit connoître ces Ecrits, ayant des occaſions fréquentes de lire les productions du temps. L'Angleterre qui, à raiſon de ſon flegme, ſembleroit devoir moins imaginer que les autres Nations, a ſouvent mis au jour les idées les plus extravagantes. Leurs Philoſophes ont déliré encore plus que les nôtres, parce qu'il leur aura fallu faire plus d'efforts pour ſortir de leur caractere naturellement ſombre & taciturne. Leur imagination eſt comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

On a raiſon de dire que l'imagination eſt la mere des ſonges, elle en produit plus que la nuit même ; & ils ſont d'autant plus dangereux qu'en s'y livrant, on ne croit pas rêver ; au-lieu que le matin

nous détrompe ſur les illuſions du ſommeil.

Je crains toujours que vos expériences chymiques ne nuiſent à votre ſanté. Il en réſulte quelquefois de terribles accidents. Mais lorſqu'en Phyſique on fait quelque nouvel eſſai, on s'y livre ſans en redouter les ſuites, comme un Officier entraîné par ſa valeur, ſe jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être avec autant de reſpect que d'attachement, &c.

A Rome, ce 13 Janvier. 1757.

LETTRE CII.

A un Prélat.

MONSIGNOR,

Uniſſez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque ſorte, en me ſoutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de régner. Il eſt étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, ſe ſoutient, & combien elle a gagné de terrein.

Eſt-il donc permis de juger un ſi grand homme, ſans ſe repréſenter les temps où il a vécu, & ſans faire attention que l'Italie fourmilloit alors de brigands; que Rome

étoit moins sûre qu'une forêt, & qu'on y insultoit les plus honnêtes femmes, même en plein jour?

La sévérité de Sixte-Quint, qu'on nomme improprement, *cruauté*, aura pour le moins autant plu à Dieu, que la piété de Pie V.

On a vu sous le regne de certains Papes, des milliers d'hommes assassinés, sans qu'on punît les meurtriers; & c'est alors qu'on pouvoit dire que de tels Pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands, pour sauver la vie de la plupart de ses sujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la sûreté au sein des campagnes, dans un temps où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein; c'est un acte de justice, & d'un zele autant utile au public, qu'agréable à Dieu.

Je gémis, je vous l'avoue, quand je vois de grands hommes devenir la fable de quelques Ecrivains ignorants ou prévenus. Plus d'une fois la postérité elle-même, qu'on dit être un juge impartial, a été entraînée par les réflexions d'un Historien séduisant, qui se mettoit sur les rangs sans en avoir mission, & qui prononçoit d'après ses préjugés.

On a beau crier à la calomnie, l'impression est faite, le livre a été lu; & la multitude ne juge plus que sur ce premier Ecrit. Ainsi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions

de l'univers; au-lieu de le peindre comme un Souverain forcé d'intimider ſon peuple, & de le contenir par les plus grands exemples de ſévérité.

Rien n'eſt plus terrible pour les Etats qu'un gouvernement trop mou. Les crimes font mille fois plus de victimes, que des ſupplices ordonnés à propos. L'Ancien Teſtament eſt rempli d'exemples de juſtice & de terreur; c'étoit Dieu lui-même qui les ordonnoit, & on ne l'accuſera pas ſans doute d'être cruel.

J'irai ſûrement vous voir au premier moment : vous y pouvez compter, comme ſur l'affection avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 8 Avril 1757.

LETTRE CIII.

A un jeune Religieux.

LES conſeils que vous me demandez, mon cher ami, ſur votre maniere d'étudier, doivent être analogues à vos diſpoſitions & à vos talents. Si c'eſt la vivacité d'eſprit qui vous domine, il faut la tempérer par la lecture des ouvrages où il y a peu d'imagination; ſi au contraire vous avez de la lenteur dans vos penſées, il faut les vivifier, en vous familiariſant avec des livres pleins de feu.

Ne ſurchargez pas votre mémoire de dates & de faits, avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées, & de la juſteſſe dans vos raiſonnements. Il faut vous accoutumer à penſer méthodiquement, & à diſſiper, quoique ſans effort, toutes les chimeres qui paſſent par votre eſprit. Celui qui ne penſe que vaguement, n'eſt propre à rien, en ce qu'il ne trouve rien qui puiſſe le fixer.

La baſe de vos études doit être la connoiſſance de Dieu & de vous-même. En vous approfondiſſant, vous trouverez en vous l'action de celui qui vous a créé; & en réfléchiſſant ſur les écarts de l'imagination, & ſur les égarements du cœur, vous ſentirez la néceſſité d'une Révélation qui a fait revivre la Loi d'une maniere plus efficace & plus vive.

Alors vous vous livrerez ſans reſerve à la ſcience qui, par l'uſage du raiſonnement & de l'autorité, nous introduit dans le ſanctuaire de la Religion; & c'eſt là que vous puiſerez la doctrine céleſte énoncée dans les Livres ſaints, & interprétée par les Conciles, & par les Peres de l'Egliſe.

Leur lecture vous familiariſera avec la vraie éloquence; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles, afin de réuſſir par la ſuite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui ſe trouveront entre vos exercices, pour jetter de temps en temps un coup d'œil ſur les

plus beaux fragments des Orateurs & des Poëtes, à l'exemple de ſaint Jérôme, c'eſt-à-dire, non en homme qui s'en nourrit avidement, mais comme une perſonne qui en extrait ce qu'il y a de meilleur pour en orner ſon ſtyle, & pour les faire ſervir à la gloire de la Religion.

Les Hiſtoriens vous conduiront enſuite d'âge en âge & comme par la main, pour vous montrer les événements & les révolutions qui ne ceſſerent d'agiter le monde, & de l'occuper. Ce ſera pour vous un moyen continuel de reconnoître & d'adorer une Providence qui dirige tout ſelon ſes deſſeins.

Vous verrez dans l'Hiſtoire, preſque à chaque page, comment les Empires & les Empereurs furent dans la main de Dieu des inſtruments de juſtice ou de miſéricorde; comment il les éleve, & comment il les abaiſſe; comment il les crée, & comment il les détruit, étant toujours le même, & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le ſoir, afin que vos lectures ſe caſent dans votre mémoire & avec ordre; & vous ne manquerez jamais, afin de ne pas devenir un homme de parti, de faire ſuccéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & ſolide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les penſées que les productions d'un eſprit exalté font fermenter, & raſſied le génie qui ne ſe laiſſe que

trop ſouvent emporter hors de la ſphere où il doit reſter.

Vous vous procurerez le plus qu'il ſera poſſible la converſation des hommes inſtruits. Heureuſement que la Providence y a pourvu, & que dans preſque toutes nos Maiſons, il ſe trouve des Religieux qui ont fait de bonnes études.

Ne négligez pas la ſociété des vieillards. Ils ont dans leur mémoire meublée de pluſieurs faits dont ils furent témoins, un répertoire qu'il eſt bon de feuilleter. Ils reſſemblent à ces bouquins qui contiennent d'excellentes choſes, quoique ſouvent vermoulus, poudreux & mal reliés.

Vous ne vous paſſionnerez pour aucun ouvrage, pour aucun Auteur, pour aucun ſentiment, dans la crainte de devenir homme de parti, mais vous donnerez la préférence à un Ecrivain plutôt qu'à un autre, lorſque vous le jugerez plus ſolide, & plus excellent. La prévention & les préjugés ſont les choſes dont on doit ſe garantir avec plus de précaution ; & malheureuſement, plus on étudie, & plus on s'y laiſſe prendre.

On s'identifie avec un Auteur qui aura dit de bonnes choſes ; & l'on ſe rend inſenſiblement le panégyriſte & l'adorateur de toutes ſes opinions, quoique ſouvent il en ait de bizarres. Garantiſſez-vous de ce malheur ; & ſoyez toujours plus ami de la vérité, que de Platon, ou de Scot.

Reſpectez les ſentiments de l'Ordre,

pour ne pas vous élever contre des idées reçues; mais ne vous en rendez pas l'esclave. On ne doit tenir imperturbablement qu'à ce qui est de foi, & consacré par l'Eglise universelle. J'ai vu des Professeurs qui se seroient laissé égorger, plutôt que d'abandonner des opinions d'Ecole: ma conduite à leur égard étoit de les plaindre, & de les éviter. Ne vous attachez à la Scholastique, qu'autant qu'on en a besoin pour savoir le jargon des Ecoles, & pour réfuter les Sophistes; car loin de faire l'essence de la Théologie, elle n'en est que l'écorce.

Evitez les disputes: on n'éclaircit rien en disputant; mais sachez dans l'occasion soutenir la vérité, & combattre l'erreur, avec les armes que Jesus-Christ & les Apôtres nous ont mises en main, & qui consistent dans la douceur, dans la persuasion & dans la charité. On ne prend pas les esprits d'assaut; mais on vient à bout de les gagner, quand on connoît l'art de s'insinuer.

Craignez de fatiguer les facultés de votre ame, en vous livrant à des études désordonnées: à chaque jour suffit sa peine; & à moins qu'il n'y ait nécessité, il ne faut pas, par un travail prolongé dans la nuit, anticiper sur le lendemain.

L'homme qui regle son temps, & qui ne donne réguliérement que quelques heures au travail, avance beaucoup plus que celui qui entasse moments sur moments,

&

& qui ne ſait pas s'arrêter. Quand on n'a point d'ordre, on finit ordinairement par n'être qu'un frontiſpice de livres, ou qu'une bibliotheque renverſée.

Aimez donc l'ordre, mais ſans être minutieux, afin de ſavoir renvoyer votre travail à un autre inſtant, quand vous ne vous ſentirez pas diſpoſé à étudier. L'homme d'étude ne doit pas travailler comme le bœuf, qu'on aſtreint à tracer un ſillon, ni comme le mercenaire qu'on paye à la journée.

C'eſt une mauvaiſe coutume que de ſe roidir continuellement contre le repos & contre le ſommeil : ce qu'on fait à contre-cœur, n'eſt jamais bien fait; & ce qu'on écrit avec contention, altere la ſanté.

Il y a des jours & des heures où l'on n'a nulle diſpoſition au travail; & alors c'eſt une folie de ſe faire violence, à moins qu'on ne ſoit extrêmement preſſé.

Il n'y a guere de livres qui ne ſe reſſentent d'une compoſition pénible, parce que trop ſouvent on écrit, lorſqu'on devroit ſe repoſer.

C'eſt un grand art pour réuſſir dans ſes études, que celui de prendre le travail, & de le quitter à propos : ſans cela, la tête s'échauffe, l'eſprit s'abſorbe ou s'exalte, & l'on ne fait plus rien que de languiſſant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choiſir les ouvrages qu'il faut lire, pour ne ſavoir que de bonnes choſes, & pour en bien uſer. La vie eſt trop courte

pour la perdre en des études superflues: si l'on ne se dépêche d'apprendre, on se trouve vieux sans avoir rien su.

Sur-tout priez Dieu qu'il vous éclaire: car il n'y a de science que par lui, & l'on est dans les ténebres, lorsqu'on ne suit pas sa lumiere.

Craignez d'être savant, pour vous faire une réputation : car outre que la science enfle, & que la charité édifie, on révolte une Communauté lorsqu'on affiche le savoir.

Laissez agir le cours des événements, & parler votre mérite pour vous avancer. Si les places ne viennent pas vous chercher, contentez-vous de la derniere, & croyez sur ma parole, que c'est la meilleure.

Je n'ai jamais été plus satisfait que lorsqu'après les Chapitres, je me suis trouvé sans autre dignité que l'honneur d'exister: alors je m'applaudissois d'avoir refusé tout ce qu'on avoit voulu m'offrir, & de n'avoir que moi-même à gouverner.

L'avantage d'aimer l'étude, & de converser avec les morts, vaut mille fois mieux que la gloire frivole de commander à des vivants. Le plus beau commandement est celui de tenir ses sens & ses passions en respect, & de conserver à l'ame la souveraineté qui lui est due.

Ajoutez que l'homme qui s'applique, ne connoît point l'ennui; qu'il se croit encore jeune, lorsqu'il est déja vieux : les

tracasseries du Cloître comme les embarras du monde, sont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, non-seulement pour l'avantage de la Religion, non-seulement pour le bien de notre Ordre, mais encore pour votre propre satisfaction, à vous livrer à une vie appliquée. Avec un livre, une plume, vos pensées, vous vous trouverez bien partout où vous serez : l'esprit comme le cœur offre à l'homme des asyles, quand il sait s'y retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vous me témoignez, d'autant plus que vous auriez dû vous adresser aux Peres Colombini, Marzoni, Martinelli, préférablement à moi. Ce sont là des hommes qui, par leur science & par leurs talents, sont capables de donner d'excellents conseils. Adieu; & croyez-moi votre serviteur & votre bon ami.

A Rome, ce 7 Juin 1757.

LETTRE CIV.

*Au R. P.***, Religieux de la Congrégation des Somasques.*

LA perte que l'Eglise vient de faire, mon Révérend Pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la

premiere année de ſon Pontificat; & depuis ce moment, il n'a ceſſé de m'honorer de ſes bontés. Si vous voulez faire ſon Oraiſon funebre, vous aurez la plus belle matiere à traiter : vous n'oublierez ſûrement pas qu'il fit ſes études chez vous, au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces ſublimes & vaſtes connoiſſances qui le rendent un Docteur de l'Egliſe, & qui l'aſſocieront un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez ſoin dans cette Oraiſon funebre, que votre eſprit s'éleve autant que votre Héros; & que la magnanimité qui le caractériſa ſoit dignement exprimée.

Tâchez d'être Hiſtorien autant qu'Orateur, de maniere cependant qu'il n'y ait dans vos récits, ni langueur, ni ſéchereſſe: l'attention du Public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majeſté de la Chaire & de la ſublimité de Lambertini.

En vain vous appelleriez à votre ſecours toutes les figures de Rhétorique, ſi elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'eſt belle qu'autant qu'elle coule de ſource, & qu'elle naît de la grandeur du ſujet : des éloges forcés ſont des amplifications, & non des éloges.

Faites ſortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui ſaiſiſſe vos auditeurs, & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne ſoient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de cho-

ses extraordinaires, point de phrases boursoufflées. Fondez, autant qu'il est possible, le genre sublime avec le genre tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez-vous à choisir un texte heureux, qui annonce tout le plan de votre Oraison, & qui caractérise parfaitement votre Héros. La division est la pierre de touche d'un Panégyriste : le discours ne peut être beau, si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion, de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même; & qu'on puisse dire, elle ne pouvoit être mieux que là : c'étoit là sa place.

Redoutez les lieux communs; & faites en sorte que chacun voie Lambertini, & n'apperçoive point l'Orateur. Louez avec autant de finesse que de sobriété, & donnez à vos louanges un ressort qui les fasse remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises, & par de grandes images, votre ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit; & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe, au-lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur, en le remplissant de vérités terribles, qui le détachent de la vie, & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Passez légérement sur l'enfance de votre Héros : tous les hommes se ressemblent, jusqu'au moment où leur raison com-

mence à rayonner. Que vos phrases ne soient ni trop longues, ni trop coupées: il n'y a point de nerf dans un discours quand il est morcelé.

Que votre exorde soit pompeux, sans être enflé; & que votre premiere période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une Oraison funebre au portique d'un Temple; je juge de la beauté de l'édifice, si j'y trouve de la majesté.

Faites voir, de la maniere la plus forte, la Mort renversant les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les thiares, flétrissant les couronnes; & placez sur ces débris le Génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la Mort de ternir sa gloire, & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus; analysez ses Ecrits; & par-tout faites voir une ame sublime, qui auroit étonné Rome païenne, qui édifia Rome chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement sortir la lumiere, & qui forment des contrastes frappants.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand Pape que Benoît; ce Pontife regretté des Protestants mêmes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article,

c'eſt que je ſais que vous pouvez facilement ſaiſir ce que je vous recommande. Une Oraiſon funebre n'eſt belle qu'autant qu'elle eſt pittoreſque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges deſcendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'eſt qu'une éloquence éphémere produite par le bel eſprit, & dont l'éclat n'eſt qu'un faux-brillant.

Je ſerois au déſeſpoir de voir Lambertini, célébré par un Orateur qui ne ſeroit qu'élégant : il faut ſervir chacun ſelon ſont goût; & le ſien fut toujours ſûr & toujours bon.

Travaillez, mon très-cher, je verrai volontiers ce que vous jetterez ſur le papier, convaincu que ce ſeront des traits de feu qui conſumeront tout ce qui ne ſera pas digne d'un tel éloge : j'en juge par les productions dont vous m'avez déja fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il eſt temps que notre Italie perde ſes *concetti*, & qu'elle prenne un ton mâle & ſublime analogue à la vraie éloquence.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me conſulter; & je m'efforce, autant qu'il eſt poſſible, de les dégoûter de ces diſparates, qui mettent continuellement dans nos diſcours le burleſque à côté du ſublime. Les étrangers ſe révoltent, avec raiſon, contre un alliage auſſi monſtrueux. Les François ſur-tout ne connoiſſent point cette

étrange bizarrerie : leurs discours sont souvent superficiels, ayant beaucoup moins de substance que de surface; mais du moins on y trouve ordinairement un style soutenu. Rien de plus choquant que de s'élever au-delà des nues, pour tomber ensuite lourdement.

Mes civilités à notre petit Pere, qui auroit fait merveille sans sa déplorable santé.

A Rome, ce 10 Mai 1758.

LETTRE CV.

A M. l'Abbé LAMI.

VOUS allez sans doute, mon cher Abbé, annoncer dans vos Feuilles la mort du Saint Pere. C'est un savant qui a des droits sur tous les ouvrages périodiques, & à qui tous les Ecrivains doivent des éloges.

Il a conservé sa gaieté jusqu'à la fin; de sorte que, quelques jours avant sa mort, parlant d'un Théatin, dont on instruit la cause pour le mettre au rang des Bienheureux, il disoit : *Grand Serviteur de Dieu, guérissez-moi; comme vous me ferez, je vous ferai : car si vous obtenez le recouvrement de ma santé, je vous béatifierai.*

L'analyse de ses ouvrages auroit besoin d'un rédacteur tel que vous : il sera bon qu'on

qu'on en donne des extraits, & qu'ils paſſent entre les mains de ceux qui n'ont pas le temps de beaucoup lire, ou qui ne peuvent pas ſe procurer des *in-folio*.

Son Livre ſur-tout, qui traite *de la Canoniſation des Saints*, (1) a beſoin d'être répandu. Outre qu'il y parle en Médecin, en Phyſicien, en Juriſconſulte, en Canoniſte, en Théologien, il y traite une matiere ſur laquelle on n'eſt pas communément inſtruit.

Le Public s'imagine qu'il ſuffit d'envoyer de l'argent à Rome pour obtenir une Canoniſation : tandis qu'il eſt notoire que le Pape n'en tire abſolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas ſe tromper ſur un objet auſſi important.

Cela eſt ſi vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort, étant Promoteur de la foi, pria deux Anglois, hommes très-inſtruits, qui s'égayoient ſur l'article des Canoniſations, de vouloir bien ſe dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès-verbaux qui concernoient la cauſe d'un Serviteur de Dieu, mis ſur les rangs pour être béatifié.

(1) M. l'Abbé *Baudeau*, connu par différents Ouvrages utiles, nous a donné un excellent Abrégé de ce ſavent Traité. Cette *Analyſe de l'Ouvrage du Pape* Benoît XIV, *ſur les Béatifications & Canoniſations*, *&c.*, volume in-12, ſe trouve à Paris chez *Lottin le jeune*, Libraire, rue S. Jacques.

Ils y consentirent ; & après avoir lu pendant plusieurs jours avec l'esprit le plus critique, les preuves & les témoignages qui constatoient la sainteté, & tous les moyens qu'on avoit pris pour connoître la vérité, ils dirent à Monsignor Lambertini : Si l'on use des mêmes précautions, des mêmes examens, & de la même sévérité à l'égard de ceux qu'on canonise, il n'y a pas de doute que cela ne soit poussé *jusqu'à la démonstration, jusqu'à l'évidence même.*

Monsignor Lambertini leur repliqua : *Eh bien, Messieurs, malgré ce que vous en pensez, la Congrégation rejette ces preuves, comme n'étant point encore suffisantes ; & la cause du Bienheureux en question en restera là.*

Rien ne peut exprimer quel fut leur étonnement ; & ils partirent de Rome très-convaincus qu'on ne canonise pas légérement, & qu'il n'y a point de moyens, faciles ou difficiles, qu'on n'emploie, pour connoître la vérité. La Béatification d'un Saint est une Cause qui se plaide souvent pendant plus d'un siecle entier ; & celui qu'on appelle vulgairement l'*Avocat du Diable*, ne manque jamais de ramasser tous les témoignages qui sont au désavantage du Serviteur de Dieu, & de faire valoir les preuves les plus fortes, les objections les plus puissantes pour infirmer sa sainteté & pour diminuer le prix de ses actions.

Il y a une multitude de personnages, réputés pour Saints, & qui ne seront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas assez de témoignages en leur faveur. Il ne faut pas seulement, comme vous le savez, de simples vertus, des vertus même éclatantes; mais il en faut d'héroïques, & persévéramment pratiquées jusqu'à la mort, *in gradu heroico.* (1)

On exige, outre cela, le témoignage des miracles, quoi qu'en disent les incrédules, qui nomment tout prodige l'effet d'une imagination exaltée, ou le fruit de la superstition : comme si Dieu pouvoit être enchaîné par ses propres loix, & n'avoit pas la liberté d'en suspendre l'exécution : c'est alors qu'il seroit moins puissant que le plus petit Monarque. Mais quelles vérités ne nie-t-on pas, lorsqu'on est aveuglé par la corruption de l'esprit & du cœur ?

Dieu manifeste souvent la sainteté de ses serviteurs, par des guérisons, & si ces prodiges qui s'operent après leur mort, n'ont qu'un temps & ne durent pas toujours, c'est que la Divinité ne sort de son secret que par intervalle, & seulement pour faire connoître que sa puissance est toujours la même, & qu'il sait glorifier les Saints quand il lui plaît.

Notre Conclave est dans l'enfantement; & l'on ne saura, suivant l'usage, qu'au

(1) Dans le plus haut degré.

dernier moment, quel sera le nouveau Pontife. Les conjectures, les paris, les pasquinades occupent maintenant toute la ville, c'est une vieille coutume qui ne passera pas sitôt.

Pour moi, pendant tout ce fracas, je suis à Rome comme n'y étant pas, desirant seulement, (s'il étoit possible) que Lambertini soit remplacé, & ne quittant ma cellule que pour affaire, ou pour me délasser. C'est là que je jouis de mes livres, de moi-même, & que je savoure les réflexions du cher Abbé Lami, dont je suis immuablement le très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Mai 1758.

LETTRE CVI.

Au même.

Nous avons enfin pour Chef de l'Eglise le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, qui s'est imposé le nom de Clément, & qui par sa piété édifiera les Romains. Ce n'est que malgré lui, & après avoir beaucoup pleuré, qu'il a accepté. Quelle place, quand on veut en remplir les devoirs! Il faut être à Dieu, à tout le monde, à soi-même, uniquement occupé de ses grandes obligations, & n'ayant en vue que le Ciel au milieu des choses de la terre. La dignité est d'autant plus

redoutable, qu'on ſuccede à Benoît XIV, & qu'il eſt bien difficile de paroître grand après lui.

Clément XIII conſerve le Cardinal Archinto, Secretaire d'Etat. Il n'a pas un meilleur moyen de ſe rendre cher aux Couronnes, & d'illuſtrer ſon Pontificat. Il faut, lorſqu'on regne, ſe choiſir un excellent Miniſtre, ou faire tout par ſoi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes, d'avoir donné ſa confiance au Cardinal Coſcia, & Benoît XIV le plus heureux, d'avoir eu le Cardinal Valenti pour Miniſtre.

Il eſt eſſentiel pour un Souverain, & ſur-tout pour un Pape, d'être bien environné. On abuſe des lumieres du Prince le plus clairvoyant, quand il ſe laiſſe éblouir. Alors le cuivre eſt or à ſes yeux, & il ſoutient, quoi qu'il lui en coûte, les hommes qu'il a une fois protégés.

Le diſcernement des eſprits eſt une autre qualité qui n'eſt guere moins néceſſaire à un Prince. On n'oſe pas en impoſer à un Monarque qu'on ſait être pénétrant, & l'on ſe joue de celui qui ſe laiſſe mener. Il y a des Souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foibleſſe, que par méchanceté. On ſe laſſe de faire des injuſtices criantes, mais on ne ſe laſſe pas de ne rien ſentir & de ne rien voir.

Plus un Prince ſera foible, plus il ſera deſpote, parce que l'autorité ne ſe per-

dant jamais, des Miniſtres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre qualité que je regarde comme eſſentielle pour bien gouverner, c'eſt de mettre chacun à ſa place. Le monde moral ſe gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & ſelon ſon rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confuſion.

Un Souverain n'eſt pas ſeulement l'image de Dieu par l'éminence de ſon rang; il doit l'être encore par ſon intelligence. David, tout berger qu'il étoit, avoit une lumiere ſupérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître ſitôt qu'il régna.

Un Prince qui n'eſt que bon, n'eſt exactement que ce que chacun doit être; comme un Prince qui n'eſt que ſévere, n'a point pour ſes ſujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, nous parlons très-bien des devoirs de la Royauté; &, ſi nous en étions revêtus, nous ne ſaurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & régner. Rien ne nous réſiſte, quand nous donnons l'eſſor à notre eſprit, & que nous laiſſons courir notre plume; mais lorſqu'on ſe voit accablé d'affaires, environné d'écueils, entouré de faux amis, enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations, on eſt effrayé, on n'oſe rien entreprendre; & par une pareſſe naturelle à tous les hommes, on ſe repoſe du ſoin de

gouverner ſur un ſubalterne, & l'on ne s'occupe que du plaiſir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'art de régner eſt très-difficile. Si l'on porte une couronne héréditaire, on connoît la grandeur, ſans connoître les détails d'un Royaume, & l'on eſt facilement trompé. Si au contraire on parvient à une couronne élective, on prend une Souveraineté dont on n'a point fait l'apprentiſſage; & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc ſur un trône, n'eſt plus bon que pour la repréſentation. Il n'oſe rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inſpire la nonchalance, ſur-tout s'il ignore quel ſera ſon ſucceſſeur. C'eſt la ſituation des Papes, s'ils ſont trop vieux : alors ils ne peuvent vaquer aux affaires de l'Egliſe & de l'Etat.

Mais le monde ne ſera jamais ſans abus; s'ils ne ſont ici, ils ſont là, parce qu'il eſt de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. *Il n'y a que la Cité ſainte*, dit le grand Auguſtin, *où tout ſera dans l'ordre, dans la paix, dans la charité : car ce ſera le regne de Dieu.*

J'irai ſaluer le nouveau Pontife, non comme un Religieux qui aime à ſe produire, mais en qualité de Conſulteur du Saint-Office. Il ne me connoît point, & je ne me mettrai point en frais pour en être connu, J'aime à reſter couvert de la

poussiere de mon cloître, & je ne m'en crois nullement déshonoré.

Adieu. Conservez-nous toujours le bon goût des Médicis; & l'on conservera longtemps votre souvenir, quoique vous vous en embarrassiez fort peu. Je suis, &c.

A Rome, ce 15 Juillet 1758.

LETTRE CVII.

A un Prélat.

JE m'humilie, Monsignor, comme les autres se glorifient de l'éminentissime dignité à laquelle le souverain Pontife vient de m'élever. J'ai cru que j'allois quitter Rome, par la maniere dont on m'annonça cet événement tout-à-fait extraordinaire, & je ne suis pas revenu de mon étonnement.

C'est l'ordre de S. François dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'on a voulu récompenser en ma personne, & je n'en prends rien pour moi. Je suis seulement le prête-nom; car plus je me considere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naissance, ni du côté du mérite, aucuns rapports directs ni indirects avec le Cardinalat.

Si quelque chose peut me consoler au milieu du trouble qui m'agite, c'est de me voir associé aux illustres personnages qui

composent le Sacré College, & dont je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus, j'en acquerrai, & qu'en conversant avec eux, je les imiterai : on se modele imperceptiblement sur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres, que je ne serois jamais Cardinal pour eux, & qu'ils trouveroient toujours en moi le Frere *Laurent Ganganelli*; d'autant mieux que je leur dois tout ce que je suis, & que c'est l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoissez assez pour vous convaincre que je n'en suis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur; & c'est par elle seule que nous valons quelque chose devant Dieu. Le Seigneur, en nous faisant à son image & à sa ressemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne sauroient nous conférer. Ce n'est que sous cet aspect, que je m'envisage pour me trouver grand. La pourpre, toute éblouissante qu'elle est, n'est point faite pour mes yeux, heureusement accoutumés à ne voir que l'Eternité. Ce point de vue fait étonnamment décroître les grandeurs; il n'y a ni Eminence ni Altesse qui tienne contre une vie immortelle, où l'on n'apperçoit rien de grand que Dieu seul.

Je regarde les dignités comme quelques syllabes de plus pour une épitaphe, & dont on ne peut tirer vanité, puisque celui qu'on

enterre eſt au deſſous même des inſcriptions qu'on lit ſur ſa tombe.

Ma cendre en ſera-t-elle plus ſenſible, quand on la qualifiera d'Eminente? & en ſerai-je mieux dans l'éternité, quand quelque foible voix dira ſur la terre, le *Cardinal Ganganelli*, ou qu'une plume périſſable l'écrira?

C'eſt toujours un nouveau fardeau qu'une nouvelle dignité, & ſur-tout le Cardinalat, qui impoſe une multitude d'obligations. Il y a autant de devoirs à remplir que de circonſtances où il faut parler ſans aucun reſpect humain.

Je m'arrange de maniere à m'appercevoir le moins qu'il ſera poſſible de mon étrange métamorphoſe. Je demeurerai comme à l'ordinaire, au Couvent des Saints Apôtres, au milieu de mes chers confreres que j'ai toujours tendrement aimés, & dont la ſociété m'eſt infiniment précieuſe.

Si je quitte ma chere cellule, où j'étois plus content que tous les Rois de la terre, c'eſt qu'il me faut plus d'eſpace pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me viſiter; mais je lui dirai ſouvent, *que ma langue s'attache à mon palais, ſi jamais je t'oublie:* j'irai ſouvent la revoir, & m'y rappeller tant & tant de jours qui ont diſparu comme un ſonge.

Ainſi je ne changerai rien à mon genre de vie, & le cher Frere François me tiendra lieu de toute une maiſon: il eſt fort,

il eſt vigilant, il eſt zélé; il ſuppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue, ni plus d'accroiſſement depuis mon Cardinalat; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me ſervir.

Je marchois ſi bien à pied! mais ce qui me conſole, c'eſt que j'y marcherai encore, je me laiſſerai ſeulement traîner, quand le cérémonial l'exigera, & je redeviendrai le Frere Ganganelli le plus ſouvent que je pourrai. On n'aime point à ſe quitter, ſur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec ſoi-même, & qu'on y vit ſans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir, non le Cardinal, mais le Frere Ganganelli. Le premier n'y ſera jamais pour vous; & le ſecond s'y trouvera toujours pour vous répéter que, quelque place que j'occupe, je ſerai, ſans jamais ceſſer, votre ſerviteur & votre ami.

A Rome, ce premier Octobre 1759.

LETTRE CVIII.

A un Religieux Conventuel.

JE n'ai point encore reçu, mon ancien confrere & ami, le paquet que vous m'envoyez; mais je ſais être patient, quoique naturellement très-vif. Notre vie n'eſt qu'une ſucceſſion de contradictions & de

contre-temps, qu'il faut favoir fupporter; fi l'on ne veut troubler ni fon repos, ni fa fanté.

Le P. Georgi, toujours l'honneur des Auguftins, toujours chéri de ceux qui le connoiffent, n'a point vu la perfonne dont vous me parlez : elle a paffé ici trop précipitamment pour fe procurer cette fatisfaction. Elle vit M. Tiffot, Procureur Général de la Congrégation des Prêtres de la Miffion, que j'eftime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même, parce qu'il eft membre d'un Corps qui évangélife les pauvres avec le plus grand fuccès, & enfin parce qu'il eft François.

Je vous dirai que depuis ma promotion, j'éprouve en moi-même un combat fingulier. Le Cardinal Ganganelli reproche au Frere Ganganelli fa trop grande fimplicité; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre, le Frere l'emporte fur le Cardinal. J'aime à vivre comme j'ai toujours vécu, pauvre, retiré, & beaucoup plus avec mes confreres, qu'avec les Grands. C'eft une affaire de goût; car je fuis bien éloigné d'attribuer cette maniere de penfer à la vertu.

Ce qu'il y a de certain, c'eft que je ne pourrois jamais prendre ce ton froid ou fier, comme vous voudrez l'appeller, avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui font d'une baffe extraction qui ont affaire à lui. Il fuffit qu'on m'aborde, qu'on me parle, pour

que je devienne l'égal de celui qui me visite. Est-il possible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme, & qu'un Chrétien étudie ses expressions, ses gestes, ses démarches, ses Lettres, dans la crainte de paroître trop modeste à l'égard de ses freres? Est-il possible qu'on refuse une réponse à une personne qui n'a pas des titres à produire? Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire, je lui réponds sur le champ; & je me croirois très-coupable, devant les hommes & devant Dieu, si j'omettois ce devoir. Il n'y a point d'ame méprisable aux yeux de la Religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis qu'un Grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends sur cet article, pour vous faire connoître que l'homme pour qui vous vous intéressez, peut venir au moment qu'il voudra, & que je serai tout à lui. Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini, dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction. Si c'est un défaut d'être trop affable, c'est celui des Cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi eux de la fierté : heureusement il n'y a point d'étranger qui ne nous rende cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement de dire au Signor *Antonio*, lorsque vous le verrez, que le Cardinal Dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé, en veillant

moins, en vous promenant plus ſouvent, en prenant moins de café. C'eſt la boiſſon des gens de Lettres; mais elle brûle le ſang; & alors les maux de tête, de gorge, de poitrine, ſe font ſentir avec violence. Je ne ſuis cependant point l'ennemi du café à la maniere de M. Thierry Médecin du Prétendant, qui a demeuré ici, & qui opinoit que cette liqueur eſt vraiment un poiſon.

Votre petit neveu vint me voir jeudi. Il a l'eſprit auſſi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amuſant : il faut eſpérer que par la ſuite il les reſpectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité, qu'il vouloit être Cardinal. J'aime ſinguliérement à voir chez les enfants l'ame ſe développer : c'eſt le bouton d'un fruit qui commence à s'entr'ouvrir, & qui donne d'heureuſes eſpérances. Il vouloit dire ſon Bréviaire avec moi. Hélas! ſon innocence eût été plus agréable à Dieu, que toutes mes prieres. Je le fis conduire par mon Camérier, & je ne pus abſolument le renvoyer, qu'en lui donnant un chapelet. Il me dit qu'il reviendroit dès le lendemain pour en avoir encore un autre. C'eſt joli chez un enfant qui n'a que cinq ans. Dieu veuille qu'il reſſemble quelque jour à ſon pere! Adieu. Je vous embraſſe de toute la plénitude de mon cœur.

A Rome, ce 8 de l'an 1760.

LETTRE CIX.

A un Miniſtre Proteſtant.

JE vous ſuis très-obligé, mon cher Monſieur, de l'intérêt que vous prenez à ma ſanté. Elle eſt très-bonne, graces au Ciel; & elle me paroîtroit encore bien meilleure, ſi je pouvois l'employer à quelque choſe qui vous fût agréable. Le plaiſir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pouvoir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur; qu'ils me ſont tous infiniment précieux, & que je reſpecte le mérite par-tout où il eſt. Si votre neveu vient à Rome, comme vous me le faites eſpérer, il trouvera en moi la perſonne la plus zélée & la plus empreſſée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'Egliſe Romaine, mon très-cher Monſieur, connoît ſi parfaitement le mérite de la plupart des Miniſtres des communions proteſtantes, qu'elle ſe féliciteroit à jamais de les voir dans ſon ſein. Il ne s'agiroit plus de rappeller les querelles paſſées; de reproduire ces temps orageux, où chacun, emporté par la vivacité, ſortit des regles de la modération chrétienne, mais il ſeroit queſtion de ſe réunir dans une même croyance, fondée ſur l'Ecri-

ture & ſur la Tradition, telle qu'on la trouve dans les Apôtres, les Conciles & les Peres. Perſonne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le ſiecle dernier : l'eſprit de perſécution m'eſt tout-à-fait odieux.

Combien les Peuples ne gagneroient-ils pas à une heureuſe réunion? C'eſt alors que, s'il le falloit, je dirois à mon ſang de couler juſqu'à la derniere goutte, fâché de n'avoir pas mille vies à donner, pour mourir témoin d'un ſi merveilleux événement. Ce moment arrivera, mon cher Monſieur, parce qu'il viendra néceſſairement un temps où il n'y aura plus qu'une ſeule & même foi. Les Juifs eux-mêmes entreront dans le ſein de la vraie Egliſe; & c'eſt dans cette ferme eſpérance, fondée ſur les ſaintes Ecritures, qu'on les tolere dans le cœur de Rome, avec le plein exercice de leur Religion.

Mon ame, Dieu le ſait, eſt toute entiere à vous; & il n'y a rien dans le monde que je n'entrepriſſe pour vous prouver, ainſi qu'à tous les vôtres, combien vous m'êtes chers. Nous avons le même Dieu pour pere, nous croyons au même Médiateur, nous reconnoiſſons pour inconteſtables les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, & nous voulons ſincérement les uns & les autres aller au Ciel. En fait de Doctrine, il n'y a pas deux voies pour y parvenir. Il faut ſur la terre un centre d'unité, ainſi qu'un Chef

Chef qui repréſente Jeſus-Chriſt. L'Egliſe ſeroit réellement informe, indigne de nos hommages & de notre fidélité, ſi elle n'étoit qu'un corps acéphale.

L'ouvrage du Meſſie n'eſt pas comme celui des hommes. Ce qu'il a établi doit toujours durer. Il n'a pu ceſſer un inſtant d'aſſiſter ſon Egliſe; & vous êtes trop éclairé, Monſieur, pour regarder les Albigeois comme des colonnes de la vérité, à laquelle vous devez tenir. Faites-moi le plaiſir de dire à tous vos freres, à toutes vos ouailles, à tous vos amis, que le Cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur félicité dans ce monde & dans l'autre, & qu'il voudroit tous les connoître pour les en aſſurer. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 30 de l'an 1769.

LETTRE CX.

*A M. le Comte ***.*

JE vous apprends, mon cher ami, dans la ſolitude où vous êtes pour quelques ſemaines, que ce Frere Ganganelli, qui vous aima toujours tendrement, eſt devenu Cardinal, & qu'il ne ſait lui-même ni comment, ni pourquoi.

Il y a des événements dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte; ils ſont amenés par des circonſtances, &

ordonnés par la Providence qui eſt le principe de tout.

Quoi qu'il en ſoit, pourpré ou non pourpré, je n'en ſerai pas moins tout entier à vous, & je ſerai toujours charmé de vous voir & de vous obliger.

Quelquefois je me tâte le pouls, pour ſavoir ſi c'eſt bien moi-même, vraiment étonné de ce que le ſort qui m'éleve à une des plus grandes dignités, n'eſt pas tombé de préférence ſur quelqu'un de mes confreres, il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli : Il n'eſt pas croyable, que ſans intrigue, ſans cabale, il ſoit parvenu juſques-là ; & cependant cela eſt bien vrai.

O mes livres! ô ma cellule! je ſais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas ! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps; bien des ames intéreſſées me rendront des hommages ſimulés!

Pour vous, mon cher ami, perſévérez dans la vertu. On eſt au deſſus de toutes les dignités, quand on eſt ſincérement vertueux : la perſévérance n'eſt promiſe qu'à la défiance de ſoi-même, & qu'à la fuite des occaſions; quiconque a de la préſomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je penſe que les Papiers Publics daigneront s'occuper de moi, faire paſſer

mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses Nations quand j'aurai la migraine & quand je me ferai saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des pieges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes connoissent bien les désagréments de la grandeur : on n'est plus à soi; & de quelque maniere qu'on agisse, on a des ennemis.

Je pense comme S. Grégoire de Nazianze : il s'imaginoit, lorsque le peuple se rangeoit pour le voir passer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je l'avoue, à cet usage; & si c'est là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres; & je suis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturieres, & je ne crains point ce reproche; car je n'appréhende que l'orgueil. Il est si subtil, qu'il fera son possible à dessein de me pénétrer & de me saisir; mais je verrai le néant qui est en moi, & qui m'environne : c'est le meilleur moyen de repousser l'amour-propre.

N'allez pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir; c'est une marchandise que je n'aime pas, & sur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des visites, c'est-à-dire tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques

jours insupportable à moi-même. La grandeur a exactement ses nuages, ses éclairs & ses tourbillons, comme les tempêtes: j'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome, ce 3 Octobre 1759.

LETTRE CXI.

A M. le Cardinal CAVALCHINI.

ÉMINENTISSIME,

Vos recommandations sont des ordres; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aie satisfait à ce que vous desirez. Votre Eminence ne sauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime & de mon attachement : en devenant votre confrere, je deviens encore plus que jamais votre serviteur.

Il seroit à propos que nous eussions une conférence particuliere sur ce qui concerne les affaires de l'Eglise; car vous êtes infiniment zélé pour le bien de la Religion; & c'est le seul objet dont je dois m'occuper. Nous ne sommes pas Cardinaux pour en imposer par le faste, mais pour être les colonnes du Saint Siege.

Notre rang, notre habit, nos fonctions, tout nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer selon les desseins de Dieu & les besoins de l'Eglise, pour venir au secours de la Religion.

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrêmités du monde pour y faire propager la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je me sens disposé à tout entreprendre

Le Sagré College eut toujours des hommes éminents par leur science & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveller. Ce n'est point une politique humaine qui doit régler nos démarches, mais l'esprit de Dieu, cet esprit sans lequel on ne fait que des actions stériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété, je connois vos lumieres, & je suis convaincu qu'en temps & lieu vous saurez parler sans rien craindre.

On veut faire prendre au Saint Pere des engagements dont il pourroit se repentir; car ce ne sont plus les mêmes hommes qui l'approchent, depuis la mort du Cardinal Archinto; & cela peut avoir les suites les plus fâcheuses. On ne tient plus au Saint Siege comme autrefois, & la prudence exige qu'on ait égard aux temps & aux circonstances. Jesus-Christ, en recommandant à ses Apôtres *d'être simples comme des colombes*, ajoute : *& prudents comme*

des serpents. Une démarche inconsidérée de la part de Rome en des temps aussi critiques, pourroit devenir l'occasion de bien des troubles. Benoît XIV lui-même, quoiqu'habile à concilier les esprits, eût été embarrassé; mais il se seroit bien donné de garde de blesser le droit des Couronnes.

Ce que nous avons à traiter est délicat. Il ne faut heurter ni le Saint Pere ni son Conseil, & prendre néanmoins des mesures pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne soupçonne pas qu'on peut lui en imposer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconvénients sur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réussit toujours mal, quand on n'a pas soin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux, & de laisser les autres, sans leur rien communiquer. Le Portugal ne se désistera jamais de sa maniere de penser, & je vois les autres Royaumes qui lui serviront d'appui, & qui le confirmeront dans son opinion.

Les Monarques ne vivent plus isolés les uns des autres comme par le passé; ils sont tous amis, & ils agissent réellement entre eux avec une telle fraternité, que, si l'on est assez malheureux d'en offenser un seul, on les offense tous; & au-lieu de n'avoir qu'un ennemi, on a toute l'Europe contre soi.

Le Saint Pere, par un zele indiscret,

luttera-t-il contre toutes les Puiſſances, tonnera-t-il contre le Fils ainé de l'Egliſe, & contre Sa Majeſté Très-Fidelle! Il doit penſer que ce ne ſont pas des Empereurs Païens auxquels il veut réſiſter, mais à des Princes Catholiques comme lui.

L'Angleterre doit corriger pour jamais tous les Papes d'un zele indiſcret. Que diroit Clément VII, s'il revenoit ſur la terre? S'applaudiroit-il de ſon ouvrage, en voyant ce Royaume, jadis la pépiniere des Saints, aujourd'hui l'aſſemblage de toutes les Sectes & de toutes les erreurs? il eſt des choſes qu'il faut ſavoir ſacrifier, pour conſerver la totalité.

Le Saint Siege ne ſera jamais plus brillant, jamais plus inattaquable & jamais plus en paix, que lorſqu'il aura les Souverains Catholiques pour défenſeurs & pour appui. C'eſt une harmonie abſolument néceſſaire pour la gloire & pour le bien de la Religion. Les Fideles ſeroient expoſés à tout vent de doctrine, ſi malheureuſement les Princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'ils doivent avoir; & le ſouverain Pontife lui-même verroit ſon troupeau dépérir inſenſiblement, & choiſir de mauvais pâturages, au-lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon Paſteur ne doit pas ſeulement rappeller les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il eſt en lui, pour que les autres ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont le ſouffle fatal ſe communique de toutes

parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en oppoſition avec les Rois : mais la Religion ne s'accommode pas de ces diviſions. Il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'Egliſe de répéter ce qu'ils n'ont que trop ſouvent dit, que Rome étoit intraitable, & qu'elle avoit un eſprit de domination, dangereux pour les différents Etats.

La vérité eſt que chaque Souverain eſt maître chez ſoi, & que nulle Puiſſance étrangere n'a droit de lui commander. On a penſé diverſement dans des temps de trouble & d'horreur, qu'il ſeroit dangereux de rappeller. La charité, la paix, la modération, voilà les armes des Chrétiens, & ſur-tout celle de Rome, qui doit donner à toutes les Cours des exemples de patience & d'humilité.

Il faut ſe rappeller, que lorſque Pierre coupa l'oreille de Malchus, qui étoit cependant un des ennemis de Jeſus-Chriſt, il fut repris par ce divin Sauveur qui lui ordonna de remettre l'épée dans le fourreau.

Ce ſeroit bien pire, ſi l'on oſoit employer un pareil glaive contre ceux mêmes qui défendirent toujours le Saint Siege, & qui ſe font gloire d'en être les appuis.

Il n'y a rien de plus dangereux que le zele indiſcret qui rompt le roſeau déja briſé, qui éteint la meche qui fume encore, & qui veut faire deſcendre le feu du ciel.

Je ſais qu'un Pape eſt obligé de conſerver les immunités du Saint Siege; mais il

il ne faut pas se brouiller avec tous les Princes Catholiques, pour quelques droits seigneuriaux ; c'est attiser le feu de l'incrédulité que de lui donner des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine.

On voit mal, quand on ne voit qu'une partie des choses ; il faut en considérer l'ensemble, & peser sur l'avenir les démarches présentes. *Une étincelle*, dit Saint Jacques, *embrase toute une forêt*.

Les petits esprits s'imaginent qu'on en veut à certains Religieux, parce qu'on ne veut pas les soutenir en dépit des Rois. Mais outre qu'on leur attireroit encore plus d'orages, en résistant aux Puissances, on ne se brouillera pas, par préférence pour eux, avec tous les Princes Catholiques.

Il ne me feroit pas possible de dormir, si j'en voulois à quelqu'un. J'aime sincérement tous les Ordres Religieux ; je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les conserver ; mais je réfléchis sur ce qui est le plus convenable, quand il faut prendre un parti. Je ne prétends même pas que le Saint Pere doive en détruire aucun, mais qu'il écrive du moins aux Couronnes, qu'il examinera les griefs contre cet Ordre Religieux, & que réellement il les examine.

Je suppose Rome en butte à toutes les Couronnes. Comment se soutiendra-t-elle au milieu des orages ? Nous ne sommes pas encore dans le Ciel ; & si Dieu conserve

ſon Egliſe juſqu'à la fin des ſiecles, c'eſt qu'il inſpire à ceux qui la régiſſent une prudence relative aux temps & aux lieux, ainſi que l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu fera un miracle pour ſoutenir un zele indiſcret. Il laiſſe agir les cauſes ſecondes; & quand elles prennent un mauvais parti, les choſes n'en vont pas mieux.

Il n'y a que les Illuminés qui ne veulent pas ſe plier aux circonſtances, quand il n'eſt queſtion ni de la Morale ni de la Foi. Dans les affaires importantes, il faut toujours enviſager quelle en ſera la fin, pour éviter les plus grands maux.

Comme je connois votre zele, Monſeigneur, ainſi que vos lumieres, je préſume que vous trouverez quelque moyen capable de ſauver, non le Saint Siege, qui ne peut périr, mais la Cour de Rome qui ſe voit expoſée aux plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me perſuade que vous les trouverez juſtes. J'oſe vous aſſurer que je les ai peſées devant Dieu qui ſonde les reins & les cœurs, & qui ſait qu'il n'y a dans mon ame ni antipathie, ni animoſité contre perſonne.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentiments dus à vos grandes lumieres & à vos rares vertus, votre très-humble, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, le 16 du courant.

LETTRE CXII.

*A M. le Cardinal S***.*

ÉMINENCE,

Je n'eus pas le temps de vous parler
er à mon aiſe ſur les grandes affaires
ii agitent maintenant l'Europe, & dont
ome recevra le contre-coup, ſi elle ne
comporte avec la modération qu'exi-
ent les Souverains. Les Papes ſont des
ilotes voguants preſque toujours ſur des
iers orageuſes, & conſéquemment obligés
'aller tantôt à pleines voiles, & tantôt
e ſe replier à propos.

Voici le moment où il faut faire uſage
e cette prudence du ſerpent, que Jéſus-
hriſt recommande à ſes Apôtres. Il eſt
ns doute fâcheux que des Religieux deſ-
nés aux Colleges, aux Séminaires, aux
Miſſions, & qui ont beaucoup écrit en
out genre ſur les vérités de la Religion,
oient abandonnés dans un temps où l'in-
rédulité ſe déchaîne avec fureur contre
es Ordres Religieux; mais il s'agit d'exa-
niner ſous les yeux de Dieu, s'il vaut
nieux heurter les Souverains, que de ne
as ſoutenir une Compagnie Religieuſe.

Pour moi, je penſe, à la vue de l'o-
age qui gronde de toutes parts, & qu'on
pperçoit déja ſur nos têtes, qu'il eſt à

propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que d'encourir l'indignation des Souverains, qu'on ne peut trop redouter.

Que notre Saint Pere & son Secretaire d'Etat aiment sincérement les Jésuites, je souscris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux, n'ayant jamais eu ni la moindre animosité ni la moindre antipathie contre aucun Ordre Religieux; mais je dirai toujours, malgré la vénération que j'ai pour S. Ignace, & l'estime qu'on a pour les siens, qu'il est très-dangereux, & même très-téméraire, de soutenir les Jésuites dans les circonstances présentes.

Il convient sans doute que Rome sollicite en leur faveur, & qu'en qualité de Mere & de Protectrice de tous les Ordres qui sont dans l'Eglise, elle emploie tous les moyens de conserver la Société; pourvu toutefois qu'elle subisse une réforme, selon le Décret de Benoît XIV, & selon les desirs de tous ceux qui veulent sincérement le bien de la Religion : mais mon avis est, lorsqu'elle aura tout épuisé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des Souverains.

Rome aura toujours besoin de la protection & du secours des Puissances Catholiques. Ce sont des forteresses qui la mettent à l'abri des incursions & des hostilités; de sorte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorsqu'elle paroît

céder aux Souverains. C'eſt alors qu'ils la ſoutiennent avec éclat, & qu'ils ſe font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver par des actes de déférence & de ſoumiſſion, qu'ils ſont réellement les fils dociles du Pere commun des Fideles, & qu'ils le reſpectent comme le premier homme du monde aux yeux de la foi.

Plus je me rappelle ces temps malheureux, où les Papes errants, ſans ſecours, ſans aſyle, avoient pour ennemis les Rois & les Empereurs, & plus je ſens la néceſſité de vivre en paix avec tous les Monarques. L'Egliſe ne connoît que deux Ordres indiſpenſablement néceſſaires, & fondés par Jeſus-Chriſt même, pour perpétuer ſa doctrine & pour engendrer des Chrétiens, les Evêques & les Prêtres.

Les premiers âges du Monde Chrétien, que nous nommons les beaux ſiecles de l'Egliſe, n'eurent ni Moines, ni Religieux; ce qui nous fait évidemment ſentir que ſi la Religion n'a beſoin que de ſes Miniſtres ordinaires pour ſe conſerver, les Réguliers, ſes troupes auxiliaires, quoique extrêmement utiles, ne ſont cependant pas d'une néceſſité abſolue.

Si les Jéſuites ont l'eſprit de leur état, comme je le préſume, ils diront les premiers: Nous nous ſacrifierons plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'eſt point ſur des richeſſes périſſables, ſur des honneurs temporels, qu'un Corps Religieux doit s'appuyer, mais

ſur un amour ſolide envers Jeſus-Chriſt & ſon épouſe ; il doit ſe retirer avec la même joie qu'il a été appellé, ſi ſon Vicaire, le Miniſtre & l'Interprete de ſes volontés ſur terre, ne veut plus de ſes ſervices. Les Corps Religieux ne ſont reſpectables & ne doivent être conſervés, qu'autant qu'ils ont l'eſprit de l'Egliſe; & comme cet eſprit eſt toujours le même, indépendamment de toutes les Inſtitutions régulieres, chaque Ordre doit ſe conſoler ſi l'on vient à le ſupprimer; mais ſouvent l'amour-propre nous perſuade que nous ſommes néceſſaires, dans le temps même que les Puiſſances en jugent autrement.

Si l'on avoit moins d'enthouſiaſme & plus de principes, chacun conviendroit de ces vérités; & loin de ſoutenir témérairement un Corps dont les Souverains ſe plaignent, on engageroit ce même Corps à ſe retirer de lui-même, ſans murmure & ſans bruit : malheureuſement on ſe fait illuſion, & on s'imagine qu'on ne peut toucher à un Inſtitut, ſans attaquer l'eſſence même de la Religion.

Si en abandonnant un Ordre Religieux, il falloit altérer un dogme, corrompre un point de morale, ah! ſans doute, c'eſt alors qu'il faudroit plutôt périr. Mais après les Jéſuites, comme avant, l'Egliſe enſeignera les mêmes vérités, l'Egliſe ſubſiſtera; & Jeſus-Chriſt feroit plutôt naître des pierres mêmes des enfants d'Abraham, pour ſoutenir ſon ouvrage,

que de laiſſer ſon Corps myſtique ſans ſecours & ſans appui.

Le Chef de l'Egliſe eſt comme le maître d'un magnifique jardin, qui retranche à ſa volonté les arbres qui s'étendent trop au loin, & qui pourroient offuſquer la vue.

Parlez au Saint-Pere, vous, Monſeigneur, qui avez de la ſcience & du zele. Cela conviendra beaucoup mieux de votre part que de la mienne, me regardant avec raiſon, à tous égards, comme le dernier du Sacré College. Faites voir à Sa Sainteté l'abyme qu'on ſe creuſe, en réſiſtant opiniâtrément aux Souverains. La droiture de ſon cœur fera qu'il vous écoutera; car on peut dire qu'il n'a pris le parti de réſiſter aux Puiſſances, que parce qu'il le croit le meilleur. J'attends de votre amour pour l'Egliſe cette généreuſe démarche, & je ſuis de votre Eminence, &c.

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 9 Octobre 1768.

LETTRE CXIII.

A un Frere Convers.

EH! pourquoi, mon cher Frere, héſitiez-vous de vous adreſſer à moi? Suis-je donc un autre homme, parce que j'ai l'hon-

neur d'être Cardinal? Toujours mon cœur & mes bras seront ouverts pour recevoir mes chers confreres. Je leur dois trop pour jamais les oublier, puisque je leur dois tout.

L'aveu que vous me faites de votre faute, me persuade que réellement vous vous en repentez. Pour peu qu'on décline dans le Cloître, on donne insensiblement dans des excès. Vous n'avez pas péché par ignorance, & vous en êtes plus coupable; & ce qu'il y a de pire encore, c'est que votre faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les hommes, & gémissez devant Dieu, pour obtenir votre pardon. Je vais écrire à votre Gardien pour qu'il vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé, mon cher Frere, qu'en quittant votre retraite, vous trouveriez dans le monde des satisfactions infinies. Hélas! le monde n'est qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais: il paroît un faisceau de fleurs, lorsqu'on ne le voit que dans le lointain; & sitôt qu'on l'apperçoit de près, ce n'est plus qu'on buisson d'épines.

Je prie le Seigneur qu'il vous touche vivement; car tous les bons mouvements viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur, & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts, à vous admirer. Soyez persuadé que vous me serez toujours cher, & que je pleure sincérement avec vous

ſur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné *le Card. Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 *Novembre* 1764.

LETTRE CXIV.

Au R. P. Gardien de ***.

Si vous avez quelque attachement pour moi, mon Révérend Pere, je vous prie de recevoir avec effuſion de cœur le Frere ***, qui s'eſt ſcandaleuſement écarté de ſon devoir; mais il revient, mais il pleure, mais il promet; & ce qui eſt encore plus touchant que tout cela, Jeſus-Chriſt notre modele nous apprend comment on doit pardonner. Je vous prie de l'enviſager ſur la croix pour le ſalut même de ceux qui le crucifient; & je ne doute plus d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine eſt ſi dépravée, que je ſuis bien moins étonné qu'alarmé des excès auxquels l'homme ſe porte. Il ne faut qu'un mouvement d'orgueil, qu'un retour complaiſant ſur nous-mêmes, pour nous faire perdre la grace; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préſervés des excès qui font gémir, & plus nous devons être compatiſſants à l'égard de ceux qui s'y livrent; car c'eſt un pur effet de

ſa miſéricorde, dont nous ne pouvons rien nous attribuer.

Vos Religieux béniront leur Gardien, en voyant la tendreſſe avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le diſpenſiez de la pénitence preſcrite par les Conſtitutions, mais pour que vous l'allégiez autant qu'il eſt poſſible, en vous abſtenant de faire des reproches amers, plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos réprimandes ſoient amicales; que votre correction ſoit paternelle; que votre abord, au-lieu d'être auſtere, n'ait rien que de gracieux, afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'eſt toujours la charité qui doit agir, & que c'eſt elle qui doit punir, comme c'eſt elle qui doit pardonner.

Je vous embraſſe ſincérement comme mon ancien confrere; & j'eſpere apprendre par celui même que je vous recommande, qu'il a trouvé en vous un pere, plutôt qu'un maître. Perſonne ne vous aime & ne vous honore plus que *le Card. Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres, ce 18 *Novembre* 1764.

LETTRE CXV.

Au R. P. COLLOZ, Prieur de Graffenthal, & Supérieur Général de l'Ordre des Guillelmites.

MON RÉVÉREND PERE,

Votre Lettre m'a fait voir combien vous avez été sensible, & à ma promotion au Cardinalat, & au choix que le Saint Pere a fait de ma personne, parmi tous les Membres du Sacré College, pour me confier la protection de votre Ordre. Je ne doutois point que tels fussent en effet vos sentiments; néanmoins ç'a été une vraie satisfaction pour moi, d'y voir l'empreinte de l'alégresse qui est dans vos cœurs, & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Assurément votre Ordre a perdu dans le Cardinal Guadagni, un grand & un puissant appui. Puissent les espérances que vous avez conçues de moi, faire renaître le calme & la paix dans vos ames! Au moins ferai-je tous mes efforts, mon Révérend Pere, pour que vous trouviez en moi, ainsi que tous les vôtres, un ami tendre, un protecteur vigilant, un défenseur zélé de vos privileges. J'entends souvent avec plaisir, le Procureur Général des Capu-

cins, me faire l'éloge de votre Révérence & de votre Ordre.

Il ne me reſte, mon Révérend Pere, qu'une choſe à deſirer, c'eſt que vous m'excuſiez, ſi cette réponſe vous eſt parvenue trop tard, ayant été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont preſque pas laiſſé le temps de reſpirer dans un changement d'état ſi nouveau, & ſi peu attendu de ma part. Je demande auſſi que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir ſi je puis vous être bon à quelque choſe. Je me ſuis entretenu de vous avec notre Saint Pere. Je lui parlerai de vos affaires toutes les fois que vous m'en donnerez commiſſion. Je me recommande fort aux prieres de votre Ordre : j'eſpere remplir les intentions de votre Révérence, de maniere à vous convaincre que vous avez tous en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je ſuis de tout mon cœur, mon Révérend Pere, &c.

A Rome, au Couvent des SS. Apôtres, le 20 *Mai* 1760.

LETTRE CXVI.

*A M. l'Abbé F***.*

VOUS ne liſez point aſſez les Peres de l'Egliſe, mon cher Abbé, & il eſt fa-

cile de le remarquer dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'ame de l'éloquence chrétienne ; & que semblables à ces arbres féconds, qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits.

L'Eglise se glorifie de produire leurs ouvrages, comme autant de monuments des victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis ; & tout Chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux : chaque Pere de l'Eglise a un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point ; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir ; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif, celui de S. Chrysostome, à l'or, dont le prix répond à la beauté ; celui de S. Léon, à ces décorations, qui marquent la grandeur ; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les fleches, ni les épées ; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant ; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît, celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoique universel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent parmi les Peres, M. Bossuet Evêque de Meaux, c'est un jugement précoce, auquel on ne peut se soumettre jusqu'à ce que l'Eglise universelle ait prononcé, d'autant plus qu'elle seule a droit d'assigner à ses Ecrivains le rang qui leur est dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de Pere de l'Eglise; & il n'est pas présumable que les Docteurs qui lui ont succédé, jouissent de cette prérogative; mais chaque Nation s'enthousiasme pour ses Auteurs, quoiqu'on soit forcé de convenir que le célebre Evêque de Meaux, fut une lampe ardente & luisante, dont la lumiere ne s'obscurcira jamais.

Je vous avoue que si je sais quelque chose, mon cher Abbé, je le dois à la lecture des Peres, & sur-tout à celle des ouvrages de S. Augustin : rien n'échappe à sa sagacité ; rien n'est au dessous de sa profondeur, rien n'est au dessus de sa sublimité : il se resserre, il s'étend, il s'isole, il se multiplie selon les sujets qu'il traite, toujours avec le même intérêt, toujours en élevant l'ame jusques dans le sein de Dieu; sanctuaire dont il paroît avoir la clef, & où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées. Je l'admire sur-tout dans les matieres de la Grace : eh! plût au Ciel que sa doctrine sur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les esprits? Des Ecrivains audacieux n'auroient pas voulu son-

der des abymes impénétrables, & la grace de Jesus-Christ eût conservé tous ses droits, & l'homme sa liberté.

Ce qui m'afflige, c'est qu'on ne lit presque plus les Peres de l'Eglise, & que ceux même qui ont besoin de les consulter, s'en rapportent à des extraits souvent infideles, & toujours trop abrégés. Un Prêtre, un Evêque se faisoient autrefois un devoir de lire les Peres de l'Eglise, comme de dire le Bréviaire; & aujourd'hui on ne les connoît, pour ainsi dire, que de nom, excepté néanmoins dans les Cloîtres, où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume : delà dans bien des pays, des Théologies décharnées, sans ame & sans vie, des Etudiants qui ne savent que syllogistiquer, des instructions qui ne contiennent que des mots; & où l'on ne trouve aucune substance.

Je dois cependant dire, à la louange du Sacré College, sans vouloir le louer, qu'il a toujours eu des membres qui ont persévéramment étudié les Peres, & qu'actuellement même on en peut citer qui préferent cette lecture à toute autre occupation; aussi nos Ecoles se ressentent-elles de cette influence ; on n'y enseigne que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas; moyen assuré d'éviter tout ce qui respire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des Peres : il ne s'agit que de com-

mencer, car vous ne pourrez plus les quitter : ils ſont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux, ſi vous vous nourriſſez journellement de leurs écrits : c'eſt lire l'Ecriture ſainte que de les lire ; car ils l'expliquent en maîtres, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon éxiſtence, ſi l'on m'ôtoit la conſolation de m'entretenir avec les SS. Peres : plus ils me ſont préſents, plus je me conſole, plus je me réjouis, & plus je me crois immenſe.

Profitez de mes leçons, ſi vous m'aimez, & ſi vous vous aimez vous-même ; car en liſant les Peres, vous ferez des acquiſitions mille fois plus précieuſes que celles de toutes les terres & de tous les titres. Un Eccléſiaſtique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'inſtruire & pour l'édifier. Je ſuis de tout mon cœur, & avec le plus ferme deſir de voir votre eſprit fructifier utilement, votre affectionné *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 13 *Décembre* 1768.

LETTRE CXVII.

*Au R. P.***, ſon ami.*

VOUS m'avez fait plaiſir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être myſtérieux,

térieux, j'aime beaucoup qu'on ſoit diſcret; & quoiqu'au Couvent des SS. Apôtres, depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir : on devine ſi l'on veut, ou ſi l'on peut, mais on ne ſait rien : *Secretum meum mihi.* (1)

J'ai vu derniérement les Cardinaux d'Yorck, Corſini, & Jean-François Albani, dont j'eſtime infiniment les rares qualités, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois ſavoir.

Je ſouſcris avec le plus grand plaiſir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini : il joint à l'aménité des François la ſagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grandes dignités.

Je n'ai rien appris des dernieres réſolutions du grand perſonnage dont vous me parlez ; je ne le vois que très-rarement, & d'une maniere très-réſervée : il ne me croit pas de ſes amis. A-t-il tort ? a-t-il raiſon ? c'eſt ce qu'il ne pourroit ſûrement pas lui-même décider, malgré toute la fineſſe qu'on lui ſuppoſe : mais très-certainement Dieu le ſait, je ne lui en veux point par la raiſon que je n'en ai jamais voulu à perſonne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentiſſimes Cardinaux Fantuzzi & Borromeo, qui ne reſpirent que la charité. Vous remettrez vous-

(1) Mon ſecret eſt pour moi.

même l'incluse que je vous fais passer à M.***, & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du Postillon aîlé, ce qui sera prompt & sûr. Depuis quelque temps mes correspondances me tuent; & cependant je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer tant de respect: j'aime que vous m'écriviez comme au Frere Ganganelli. Je suis toujours le même individu, quelques efforts qu'on fasse pour que je n'en croie rien : car, hélas! si je voulois écouter & les étiquettes & les flatteurs, l'on m'enivreroit d'un encens ridicule.

J'aime à être tout simplement moi-même, & à ne point m'environner de tous les accompagnements de la grandeur; ce sont pour l'ordinaire de très-grandes petitesses qui m'impatientent, & dont on n'est jaloux que lorsqu'on pense très-petitement.

Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puisse en revenir : il a une complication de maux dont chacun en particulier pourroit tuer l'homme le plus robuste.

Je mitonne pour votre neveu, une place qui lui conviendra, pourvu qu'il veuille se captiver, & qu'il sache entendre gronder; car le Seigneur dont je veux le faire Secretaire, a la malheureuse manie de s'emporter pour un rien, mais son cœur n'en est pas moins excellent : c'est un tic qu'il faut lui passer en faveur de sa belle ame.

Il ressemble à Benoît XIV, qui finissoit toujours par accorder quelque grace à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je suis en train de jaser, & que je n'ai point l'air d'un personnage affairé. Quand j'ai dit mon bréviaire, & fini mes occupations, je cause plus qu'on ne veut, parce qu'alors j'en ai besoin.

Je vous laisse avec vous-même, c'est-à-dire, avec la meilleure société que je connoisse ; & je suis comme à l'ordinaire, & pour toute la vie, votre affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 6 Décembre 1768.

LETTRE CXVIII.

*A M. D***.*

IL ne suffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout, il faut encore ne point vexer vos Fermiers, & ne point molester vos vassaux : on n'a point l'esprit de la Religion, quand on exige avec la derniere sévérité des minuties qu'on doit mépriser. Le Christianisme ne connoît point ce sordide intérêt qui s'occupe des plus petites choses ; & l'on n'en a que l'écorce, lorsqu'on est toujours sur le qui-vive avec ses Fermiers, dans la crainte d'être trompé : le cœur ne peut être que terrestre, quand on s'ap-

plique avec trop de contention à des détails terreſtres.

Eh! pourquoi vous tourmenter, Monſieur, auſſi vivement pour des biens périſſables? Le Royaume de Jeſus-Chriſt veut des adorateurs en eſprit & en vérité, dont le cœur ne ſoit pas rétreci par une conduite intéreſſée, & par des vues purement charnelles.

Je ſuis déſolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer; & qui ſouvent, quoique très-riches, ſont attachés à une vile piece d'argent, plus que ne le ſeroit un malheureux ouvrier.

J'oſe ajouter, Monſieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous ſeront abſolument inutiles, ſi vous n'êtes pas entiérement détaché des biens de ce monde, & ſi vous continuez à être le fléau de vos débiteurs par une trop grande avidité pour les richeſſes. Il faut ſavoir perdre plutôt que de vexer. L'eſprit de juſtice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes ſur l'avenir, & des tracaſſeries éternelles.

S'il y a quelques conteſtations entre vous & vos Fermiers, arrangez les choſes plus à leur avantage qu'au vôtre; cela eſt conforme aux conſeils de Jeſus-Chriſt, qui nous ordonne de donner notre robe, ſi l'on nous demande notre manteau. Tout votre ſuperflu, & même une partie de votre néceſſaire, dans des beſoins urgents,

appartiennent aux pauvres : ainsi vous serez coupable si vous amassez. Voilà des vérités dures, mais ce n'est pas moi qui ai fait la Loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monsignor Braschi : sa droiture répond à ses lumieres; & il n'y a point à craindre qu'il se laisse prévenir : cependant si vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je suis, Monsieur, avec les sentiments qui vous sont dus, &c. *le Card. Ganganelli.*

A Rome, ce 21 *du courant.*

LETTRE CXIX.

*A Milord ***.*

JE ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des sophismes qu'elle enfante, & qui nous réduisent à la triste condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une Religion. S'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, & aussi ancienne que le monde, comme émanant d'un Etre infini & éternel : & si elle a ces caracteres, c'est sans contredit le Christianisme; & si c'est le Christianisme, il faut

néceſſairement le reconnoître pour divin, & y acquieſcer de cœur & d'eſprit.

Eſt-il donc croyable que Dieu n'ait déployé l'Univers d'une maniere auſſi éclatante, que pour repaître les yeux d'un troupeau d'hommes & d'animaux, qu'on doit confondre enſemble, comme n'ayant tous qu'une même deſtinée; & que cette intelligence qui réſide en nous, qui combine, qui calcule, qui s'étend plus que la terre, qui s'éleve plus que le firmament, qui ſe rappelle tous les âges paſſés, qui pénetre dans les ſiecles à venir, qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer, ne rayonne un moment que pour ſe diſſiper enſuite comme une foible vapeur?

Quelle eſt cette voix qui crie en vous-même & à tout inſtant, que vous êtes né pour de grandes choſes? quels ſont ces deſirs qui ſe renouvellent continuellement, & qui vous font ſentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puiſſe remplir votre cœur?

L'homme eſt un malade qui ſe roule dans ſes propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu; & la lumiere de ſa raiſon qu'il étouffe, le laiſſe au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous aſſure de votre exiſtence, je veux dire ce témoignage intime de vous-même, nous aſſure de celle de Dieu; & elle ne peut vous en donner une vive idée, ſans vous imprimer celle de la Religion. Le culte que

nous rendons à l'Etre ſuprême, eſt tellement lié avec lui, que notre cœur n'eſt ſatisfait que lorſqu'il lui rend hommage, que lorſque nous nous conformons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu, il doit être néceſſairement bienfaiſant; & s'il eſt bienfaiſant, vous devez par la plus juſte conſéquence, le remercier de ſes bienfaits. Celui de l'exiſtence, comme celui de la ſanté, ne vient abſolument point de vous: vous n'étiez rien il y a vingt-ſept ans, & tout-à-coup vous êtes devenu un corps organiſé, enrichi d'un eſprit qui lui commande en maître, & qui le mene au gré de ſa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'Auteur de la vie; & vous le trouverez en vous-même, quand vous voudrez vous ſonder, & dans tout ce qui vous entoure, ſans qu'aucun de ces objets puiſſe ſe vanter d'être une parcelle de ſa ſubſtance; car Dieu eſt ſimple, indiviſible, ne pouvant abſolument s'identifier avec les éléments.

Si la Religion qu'il a établie a pris diverſes formes, ſi elle s'eſt perfectionnée depuis la venue du Meſſie, c'eſt que Dieu l'a traitée comme notre raiſon, qui d'abord n'eſt qu'une foible lumiere, & qui ſe développant enſuite peu-à-peu, paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs eſt-ce à l'homme à interroger Dieu ſur ſa conduite? Eſt-ce à lui à

régler ſes voies, à lui preſcrire ſa maniere d'opérer? Dieu ſe communique à nous, mais en ſe réſervant toujours le droit d'agir en maître, parce qu'il n'y a rien qui ne lui ſoit réellement ſoumis. S'il nous manifeſtoit clairement ici-bas ſes deſſeins, ſi les myſteres qui nous étonnent & qui nous atterrent, nous étoient développés, ce ſeroit la viſion intuitive qu'il nous réſerve après cette vie, & il ſeroit inutile de mourir. L'évidence n'eſt que pour le ciel, *cognoſcam, ſicut & cognitus ſum:* (1) & nous voulons anticiper ce moment, ſans penſer que tout eſt réglé par une ſageſſe infinie, & que nous n'avons autre choſe à faire qu'à nous ſoumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux deſſeins de Dieu, quand il oſe s'élever contre lui, il entre même dans ſon plan, ce plan vaſte où le mal concourt avec le bien, pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la Religion dérivent également de Dieu, & elles ont l'une & l'autre, quoique d'une maniere tout-à-fait différente, leurs myſteres & leurs incompréhenſibilités; & par la même raiſon qu'on ne nie pas l'exiſtence de la nature, quoique ſes opérations nous ſoient ſouvent cachées, on ne peut ni on ne doit nier celle de la Religion, malgré ſes obſcurités.

Il

(1) Alors je connoîtrai Dieu comme je ſerai moi-même connu de lui.

Il n'y a rien ici qui n'ait un côté ténébreux, parce que notre ame appesantie par un corps qui l'offusque & qui l'aggrave, ne seroit pas capable de tout voir. Elle est ici-bas dans une espece d'enfance, & il lui faut des jours proportionnés à la foiblesse de sa vue, jusqu'à ce que la mort la dégage du poids qui l'accable. C'est comme un tendre oiseau qui palpite & qui crie dans son nid, jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer dans les airs, & voler.

Les gradations de la Religion sont admirables aux yeux du vrai Philosophe. Il la voit d'abord comme un crépuscule qui sort du sein du chaos; ensuite comme l'aurore qui annonce le jour; enfin il apperçoit ce jour, mais environné de nuages, & il sent qu'il ne sera parfaitement serein & dans son midi, qu'au moment où les Cieux nous seront ouverts.

L'incrédule qui sans principe fronde la Révélation, en a-t-il donc une particuliere qui lui assure que celle que nous croyons, est absolument chimérique? Mais dans quel temps & dans quel lieu cette lumiere secrete est-elle venue l'éclairer? Est-ce au moment où ses passions le dominent & l'absorbent? est-ce au milieu des spectacles & des plaisirs où il passe ordinairement sa vie?

Il est étonnant, Milord, comment des hommes abandonnent toute l'autorité de la Tradition, éludent toute la force des plus grands témoignages, pour s'en rapporter aveuglément à deux ou trois per-

ſonnes qui leur donnent des leçons d'incrédulité. Ils ne veulent aucune inſpiration, & ils les regardent comme des gens inſpirés ; d'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'y a que les paſſions qui attachent à l'incrédulité. On abhorre une Religion qui gêne, quand on veut ſuivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le Chriſtianiſme eſt un ſuperbe tableau tracé de la main de Dieu, & qu'il préſenta lui-même aux hommes, lorſqu'il n'étoit encore qu'ébauché, juſqu'au moment où Jeſus-Chriſt vint l'achever, en attendant qu'il lui donne le luſtre & le coloris qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors la Religion ſera le ſeul objet qui fixera nos regards, parce qu'elle ſera dans l'eſſence de Dieu même, faiſant un tout avec lui, ſelon l'expreſſion de S. Auguſtin.

Cette marche eſt conforme au temps qui conſtitue cette vie, & qui n'exiſte que par ſucceſſion. Ainſi Dieu a varié les formes de la Religion, parce que nous ſommes dans un monde qui varie ; & il la fixera d'une maniere immuable dans le ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce ſont ces combinaiſons & ces proportions qui font éclater la ſageſſe de l'Etre ſuprême. La Religion étant pour l'homme, il a voulu qu'elle ſuivît les progreſſions de l'homme ſelon ſes différentes manieres d'exiſter.

On ne voit rien de tout cela, lorſqu'on eſt terreſtre; & vous en jugeriez comme moi, ſi vous étiez dégagé de tous ces plaiſirs, de toutes ces richeſſes qui vous matérialiſent malgré vous. Le Chriſtianiſme eſt eſprit & vie; & l'on s'en éloigne prodigieuſement, lorſqu'on ne s'occupe que de ce qui eſt corporel. Les ames ne deviennent lumineuſes à la mort, que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les aſſiegent & qui les offuſquent. La vraie Philoſophie fait ce que la mort fera, en dégageant l'homme de tout ce qui eſt charnel; mais ce n'eſt pas la Philoſophie moderne, qui ne connoît d'exiſtence que celle de la matiere, & qui regarde la métaphyſique comme une ſcience purement chimérique, quoiqu'elle ſoit plus certaine que la phyſique même, qui n'eſt appuyée que ſur les ſens.

Je n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elles ont été ſi ſouvent bien expoſées dans des Ouvrages immortels, que je ne ferois que répéter. Jeſus-Chriſt eſt le principe & la fin de toutes choſes, la clef de tous les myſteres de la grace & de la nature; de ſorte qu'il n'eſt point ſurprenant qu'on s'égare dans mille ſyſtêmes abſurdes, lorſqu'on n'a point cette ſublime bouſſole. *Je ne puis vous rendre raiſon de rien dans le phyſique, comme dans le moral*, écrivoit le célebre Cardinal Bembo à un Philoſophe de ſon temps, *ſi vous n'admettez Jeſus-Chriſt*. La créa-

tion de ce monde même est inexplicable, incompréhensible, même impossible, s'il n'a pas été fait pour le Verbe incarné : car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere, que ce qui est infini. Voilà pourquoi Jesus-Christ est appellé par saint Jean l'*Alpha* & l'*Omega*, & que l'Apôtre nous dit, que les siecles ont été faits par lui : *Per quem fecit & sæcula.*

Etudiez à fond cet Homme-Dieu, autant qu'une créature en est capable ; & vous trouverez en lui tous les trésors de la science & de la sagesse, & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choses visibles & invisibles, & vous le reconnoîtrez pour ce souffle divin qui fait germer dans les cœurs la justice & la sainteté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une maniere satisfaisante, quand on lui demandera ce que c'est que Jesus-Christ, cet homme tout-à-la-fois si simple & si divin, si sublime & si abject, si pur dans tout le cours de sa vie, si grand au moment de sa passion, & si magnanime à sa mort. Il faut cependant ici répondre sans tergiverser. Si ce n'est qu'un homme, il n'est plus qu'un imposteur ; car il a dit qu'il étoit Dieu, & dès-lors que deviennent ces sublimes vertus, que devient son Evangile, qui défend d'employer jusqu'au moindre équivoque ; & comment rendre raison de ses victoires & de celles de ses Dis-

ciples dans toutes les parties du monde? Et si c'est un Dieu, que doit-on penser de sa Religion, & de ceux qui osent la combattre?

Ah! Milord, voilà ce qu'il faut connoître, ce qu'il faut approfondir, plutôt que toutes les sciences profanes auxquelles vous vous livrez. Les sciences finiront: *Linguæ cessabunt, scientia destruetur;* (1) & il n'y aura que la connoissance de Jesus-Christ qui surnagera sur l'abyme où les temps & les éléments iront s'engloutir.

Considérez-vous vous-même; & cette vue vous conduira nécessairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu sur votre personne; cette action vous annonce une Providence, cette Providence vous avertit que vous êtes cher au Créateur; & cet avertissement vous conduira de vérités en vérités jusqu'à celles qui sont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre derniere fin, vous devez nécessairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh! que peut-il être, s'il n'est Dieu?

La Religion sera toujours sûre de gagner son procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il suffit de remonter à sa source, de l'analyser & de la sui-

(1) Les langues cesseront, & la science sera abolie.

vre jusqu'où elle doit aboutir, pour connoître sa véracité; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'est plus qu'un squelette que les impies mettent à sa place. Je ne suis donc plus surpris si ceux qui ne sont pas instruits, & qui jugent sur la réputation des esprits à la mode, en ont peur.

J'attends, Milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre esprit un jugement plus solide que celui que vous avez porté jusqu'ici du Christianisme. Défaites-vous de tous les systêmes & de toutes les opinions dont vous vous êtes malheureusement rempli : entrez, comme un homme tout nouveau, dans le chemin que la Tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment : appellez de vos préventions à vous-même; car ce n'est pas vous jusqu'ici qui avez prononcé. Pour moi, j'agis réellement d'après ce que me disent mon cœur & mon esprit, quand je vous assure de toute l'affection avec laquelle je serai toute la vie votre serviteur, &c. *Le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 29 *Novembre* 1768.

LETTRE CXX.

*A M. le Comte ***.*

LES réflexions que vous faites, Monsieur le Comte, sur l'état présent des dif-

férentes Cours de l'Europe, ſont très-judicieuſes. On voit que vous les connoiſſez parfaitement, & que ſans être dans les cabinets des Princes, vous ſavez au mieux ce qui s'y paſſe.

Il eſt beau d'être au niveau de ſon ſiecle pour bien le connoître, & pour appercevoir les reſſorts qui font agir les perſonnages qui brillent ſur la ſcene du monde.

L'homme dont vous me parlez eſt un homme de laine, ſans conſiſtance & ſans fermeté, ſur lequel par conſéquent on ne peut abſolument compter. Il eſt une autre perſonne que vous connoiſſez, zélée, comme on doit l'être, pour l'auguſte Maiſon de Bourbon; mais elle part de ſon Palais avec la réſolution la plus ferme de parler fortement au Saint Pere pour l'affaire de Parme; & à peine eſt-elle devant lui, qu'elle n'oſe plus rien dire. Quant au petit Prélat qui devoit agir & ſe conſtituer Médiateur, c'eſt une ame indéciſe, qui remet toujours les choſes au lendemain, & qui n'a point d'autre réponſe que *vederemo; nous verrons.*

On pourroit bien en dire un mot au Général des ***; mais il n'eſt pas à propos de le compromettre, & ſur-tout aujourd'hui que le ſecret même impoſé par le Saint-Office, n'eſt pas gardé. Quant à ſon Aſſiſtant, c'eſt bien un bon homme.

La France & l'Eſpagne ont ici beaucoup de Grands, qui avec raiſon leur ſont attachés; mais ils ſont tourmentés par tant

de personnes qui les assiegent, & qui font parler le Ciel comme elles veulent, qu'ils n'osent s'expliquer.

La dévotion peu éclairée, & qui malheureusement n'est que trop en usage, souffle à tout moment qu'on doit tout sacrifier pour soutenir les intérêts de Dieu? comme si Dieu exigeoit que son Premier Ministre sur terre se brouillât avec toutes les Puissances Catholiques, pour soutenir des droits seigneuriaux, & pour conserver bon gré, mal gré, un Corps qui ne peut plus faire de bien, dès qu'on est prévenu contre lui. Car, supposons pour un moment que ce ne fussent que des préventions, il est toujours vrai qu'on ne peut plus être utile, quand on est en butte à des Princes puissants; mais il est impossible de faire entendre raison sur cet objet à ceux qui ont adopté une maniere de penser conforme à leurs opinions.

Tout cela forme un labyrinthe, où l'on ne voit point d'issue; & le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de garder le silence, & d'attendre les moments de Dieu. Il saura bien, quand il voudra, éclairer les esprits, & leur faire connoître ses desseins.

Le mal est que plus on attend, & plus on s'aigrit. Je suis persuadé, Monsieur le Comte, malgré tout le talent que je vous connois, que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embarras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les

hauts cris, quand on parle d'accommodement; & il eſt impoſſible de leur rien dire, parce qu'ils ſe croient inſpirés.

Cela n'empêche pas que je ne ſois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'eſt jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, & que nous liſons dans l'Epître de S. Jude, que S. Michel n'oſa pas proférer des imprécations contre le démon même, mais qu'il ſe contenta de lui dire: Que Dieu te réprime : *Non eſt auſus judicium inferre blaſphemiæ, ſed dixit : Imperet tibi Dominus.*

D'où je conclus que la plupart des hommes, de quelque maniere qu'ils penſent, font plier la Religion devant leurs préjugés. Les uns ſont exceſſivement amis du Corps Religieux qui fait aujourd'hui le ſujet des conteſtations; les autres, exceſſivement ennemis : & il en réſulte qu'on ne voit point les choſes comme elles doivent être vues, & que ce n'eſt plus la vérité qu'on écoute, mais la paſſion. Pour moi qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes, & qui déteſtai toujours les cabales & les préjugés, je penſe qu'un Pape n'a rien de mieux à faire que d'examiner ſous les yeux de Dieu toutes les pieces pour & contre, ainſi que tous les inconvénients qui réſultent d'un côté ou de l'autre; & c'eſt alors qu'il peut & doit prononcer : car il eſt juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fût le ſimple exécu-

teur des volontés des Princes. Il n'y a que celui qui a établi un Ordre Religieux, qui puiſſe le détruire ; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être inſenſé pour le lui conteſter.

Ce qui me raſſure au milieu de tous ces maux, c'eſt que, quoique la barque de ſaint Pierre doive toujours être agitée, le Seigneur doit auſſi toujours la ſoutenir au milieu même des plus grandes tempêtes. Vous en êtes perſuadé mieux que perſonne, vous, Monſieur, qui toujours appliqué à méditer les vérités éternelles, ne voyez tout ce qui a rapport à la Religion qu'avec les yeux de la foi. Ce ſont ces yeux, bien différents des yeux philoſophiques, qui nous élevent au-deſſus de ce monde, & qui nous répandent dans l'immenſité de Dieu. Auſſi n'y a-t-il rien de plus abſurde que de dire avec les Philoſophes modernes, que le Chrétien n'a que des vues exceſſivement bornées. Une ame qui s'étend juſques dans l'éternité, & qui s'éleve au-deſſus de l'univers, pour arriver juſqu'à Dieu, eſprit purement immatériel, peut-elle être une ame rétrecie dans ſes idées ?

Quand on voudra faire le parallele de la Religion avec la Philoſophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immenſement toutes les facultés de l'eſprit, & que l'autre les reſſerre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde eſt le *nec plus ultrà* pour un Philoſophe du

temps; & ce monde n'est qu'un atôme pour le Chrétien. L'un en fait son bonheur & sa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui passe, & n'y donne qu'un simple coup-d'œil. L'un l'adore, parce qu'il est son tout & son Dieu; l'autre ne l'envisage que comme une vapeur qui va bientôt se dissiper.

Ne comptez point sur le Prélat ***, il est trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, &c.

Mes compliments à M. l'Abbé.

LETTRE CXXI.

A un Prélat.

VOUS m'avez obligé sensiblement d'avoir rendu service au Révérend Pere Aimé de Lamballe. C'est un Capucin que j'affectionne singuliérement, à raison de ses bonnes qualités. Il a les vertus de son état, c'est-à-dire qu'il est humble, doux, zélé & fort appliqué à maintenir la Regle dans toute sa vigueur.

J'attends avec impatience votre retour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit beaucoup, & sur ce qu'on ne fait rien. Chaque jour nous apporte les

nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les esprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires à traiter, chacun s'érige en politique & en nouvelliste, sur-tout dans Rome où nous avons un monde de spéculateurs & d'oisifs.

Les uns craignent, les autres esperent; cette vie n'étant qu'une succession d'inquiétudes & de desirs. On débitoit hier que le Roi de Naples faisoit défiler des troupes jusqu'à nous.

Saint Ignace qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfants. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrants : en ce cas il a été sûrement exaucé; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'ai été réellement très-touché de leurs maux; ils sont doublement mes freres, à titre d'hommes & de Religieux; &, si l'on traite ainsi le bois verd, que sera-ce du bois sec? *Quid in arido fiet?*

Vous ne trouverez plus ici votre Directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort qui vient toujours se présenter sans qu'on l'appelle, ne nous donne point de relâche. Elle fait sa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de sécurité, que si l'on étoit sûr qu'elle ne dût jamais passer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comp-

tez toujours sur mon estime & sur mon amitié; c'est tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 Avril 1768.

LETTRE CXXII.

Au Marquis CARACCIOLI.

JE vous rends mille actions de graces, Monsieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre : *les derniers Adieux de la Maréchale à ses Enfants* : c'est le Livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri : vous devriez nous le donner en Italien, d'autant plus que je le regarde comme un Traité d'éducation parfaitement complet.

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les Anecdotes intéressantes sur la Vie de Benoît XIV : vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorsqu'on veut mettre au jour l'Histoire d'un souverain Pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit; chacun s'empresse alors d'en donner; au-lieu qu'après sa mort, il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils sont.

Je vous exhorte, Monsieur, à continuer toujours vos travaux littéraires, si

utiles au Public, pourvu que ce ne soit pas au détriment de votre santé, & à me croire encore mieux que je ne puis dire, votre affectionné serviteur, *le Cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 13 *Septembre* 1768.

LETTRE CXXIII.

A M. l'Ambassadeur de ***.

(1) SI l'affaire de Parme comme celle des Jésuites, intéressoit la foi, alors il ne pourroit y avoir ni temporisation, ni accommodement, ni capitulation; parce que la réponse des Pontifes à celui qui voudroit altérer la foi, c'est de se laisser égorger.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on ne soit obligé de céder dans un instant où l'on rejettera toute soumission.

Rome n'est plus dans ces temps, où

(1) Ce qui précédoit cet *alinea* dans la premiere Edition, étoit une Lettre d'un Ambassadeur, à laquelle celle-ci est la réponse. Un copiste, par erreur, avoit confondu les deux Lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une. On supprime donc ici ce qui formoit la Lettre de l'Ambassadeur, pour ne laisser que la Réponse du Cardinal Ganganelli, par la raison qu'il n'y a dans ce Recueil aucune Lettre étrangere.

des hommes de tout rang venoient lui apporter des offrandes & des vœux. Et quand elle y feroit, pourroit-elle consciencieufement bleffer les droits des Couronnes ? Un Pape doit fans doute conferver les immunités; mais ce n'eft pas quand cela occafionne une fciffion, d'autant plus que Rome eft le centre d'unité, & qu'elle ne peut, pour des articles qui ne touchent, ni la morale, ni le dogme, expofer ceux qui vivent dans fon fein, à s'en féparer.

Si, lorfque les Souverains commencerent à fe plaindre des Jéfuites, le Général eût lui-même écrit aux Monarques pour fléchir leur courroux, pour leur demander qu'on punît févérement ceux qui avoient pu les offenfer; fi le Saint Pere lui-même eût fuivi ce plan, les Monarques auroient pu s'appaifer; & je penfe réellement qu'ils l'euffent fait, pourvu toutefois qu'on eût offert une réforme : mais on s'eft obftiné, & l'on s'obftine encore à foutenir la Société : & voilà ce qui fouleve tous les efprits.

Le Général des Carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorfqu'il écrivit lui-même au Roi de Portugal, pour le fupplier d'empêcher fes Religieux de commercer au Bréfil. Il confeilla au R. P. Ricci de faire la même démarche; mais celui-ci ne voulut pas s'y prêter.

Quel eft le Souverain qui ne foit pas maître de conferver dans fes Etats, ou

d'en expulser ceux qui lui déplaisent? J'ose dire que le Ministre actuel n'a pas bien saisi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les suites : *Il y a de beaux yeux qui ne voient rien.*

Avignon, Benevent & Ponte-Corvo nous annoncent que, si on ne s'accommode promptement, on prendra encore d'autres Pays; & voilà comment on perd insensiblement des domaines, dont une longue jouissance rend la possession très-légitime.

Benoît XIV, quoique timide, auroit satisfait les Souverains dans cette crise; & il est fâcheux que Clément XIII, dont nous respectons tous la piété, ainsi que celle du Cardinal son neveu, apperçoive les choses sous un autre point de vue. J'ai osé lui en parler, & il en a paru frappé; mais aussi-tôt les gens intéressés à l'entretenir dans la façon de penser qu'ils lui ont suggérée, se présentent, & lui font des raisonnements spécieux, pour qu'il persiste dans ses sentiments. On lui dit qu'un Corps Religieux, qui a rendu les plus grands services dans les deux Mondes, qui fait un vœu d'obéissance expresse au Saint Siege, doit être absolument conservé, & que ce n'est qu'en haine de la Religion qu'on cherche à le détruire; mais on ne lui dit pas que le Pere commun des Fideles ne doit point irriter les Princes les plus religieux & les plus obéissants au Saint Siege; mais on ne lui dit pas qu'il en peut

peut résulter une scission entre le Saint Siege & le Portugal, & qu'un Chef de l'Eglise doit trembler, quand il s'agit d'une séparation qui peut avoir les suites les plus funestes.

Ce n'est rien quand on ne perd que quelques portions de terre, en comparaison des ames qui se perdroient par le schisme. Quel tableau que l'Angleterre pour Clément VII, s'il vivoit aujourd'hui! on en frémit d'horreur. Certainement les Souverains qui regnent actuellement, ne penseroient jamais à se séparer; mais peut-on répondre de ceux qui leur succéderont? Ce n'est pas toujours ce qui se présente sous un air de piété, qui est le plus expédient. Un Pape est établi Chef de l'Eglise pour arracher comme pour planter: les bons Livres qu'auront laissé les Jésuites, subsisteront après eux. Les Ordres Religieux n'ont reçu en partage, ni l'infaillibilité, ni l'indéfectibilité : s'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui, ce seroit sans doute une grande perte; mais l'Eglise de Jesus-Christ n'en seroit ni moins sainte, ni moins apostolique, ni moins respectable. Les Sociétés Religieuses sont sur le pied des troupes auxiliaires; & c'est au grand Pasteur à examiner quand elles sont utiles, & quand elles ne le sont plus.

Les Humiliés, les Templiers même, firent du bien pendant quelque temps; parce qu'il n'y a point d'Ordre qui n'édifie, surtout dans les commencements de son ins-

titution; & ils ont été éteints quand les Rois & les Papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les Jésuites pouvoient opérer; mais je regretterois encore davantage les Royaumes qui pourroient se séparer. Ces Peres doivent sentir eux-mêmes la justesse de mes raisons; & j'ai la présomption de croire que je les en ferois convenir, si j'avois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien se dépouiller des préjugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur Général, ils n'auroient pas subi les orages qu'ils ont essuyés.

C'est ainsi que je pense, quoique Religieux, & j'en dirois autant de mon Ordre même, si (à Dieu ne plaise) il devenoit en butte aux Princes Catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événements selon la Religion & l'équité; & comme ce sont deux lumieres sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit point dans l'Eglise d'autre parti que celui de Jesus-Christ, chaque Fidele attendroit en paix les événements marqués par la Providence, sans se passionner pour Céphas & pour Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles; & parce qu'on aura connu un Religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de

très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni ne doit éteindre l'Ordre dont il est membre : ce n'est ni bien juger, ni bien raisonner.

Quand on n'a vu, ni l'instruction d'une affaire, ni les raisons sur lesquelles on doit juger, il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux, célebre par ses talents & par son crédit; & si l'on n'en connoît pas les motifs, on ne peut ni on ne doit en parler. Je ne prétends point, encore une fois, qu'on doive détruire les Jésuites; mais je pense qu'on doit écouter les plaintes des Souverains, & supprimer ces Religieux, s'il y a de fortes raisons pour le faire.

On ne sait point encore précisément pourquoi les Templiers furent détruits, & l'on veut déja savoir pourquoi les Jésuites pourroient l'être. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils se justifient, & qu'il n'y ait ni division, ni destruction; car j'ai l'ame vraiment pacifique, & incapable de haïr personne, encore moins un Ordre Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 Octobre 1768.

LETTRE CXXIV.

A M. le Marquis de ***.

NOUS voilà dans la plus grande crise qu'il y eût jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureusement nous n'avons rien à opposer à cette bruyante tempête. Le Pape se confie à la Providence; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en desire; & d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouisse d'un droit seigneurial sur le Duché de Parme?

Rome n'a qu'une administration purement spirituelle dans tous les Royaumes Catholiques, & son autorité temporelle n'existe que pour l'Etat Ecclésiastique, & encore est-ce par la concession des Souverains auxquels on veut résister.

La Cour de Rome ne peut oublier qu'elle doit à la France presque toutes ses richesses & toute sa splendeur; & si elle s'en souvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choses qu'il a droit d'exiger?

Je compare les quatre principaux Royaumes qui soutiennent le Saint Siege, aux Vertus Cardinales, la France à la Force, l'Espagne à la Prudence, &c.

Le Saint Siege ainsi environné, se mon-

tre redoutable à ſes ennemis; & c'eſt alors qu'on peut lui dire : *Cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis; ad te autem non appropinquabit.* (1)

Je gémis, je vous l'avoue, mon très-cher Monſieur, à la vue des maux que tout cela nous prépare, & je dirois volontiers : Que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, non parce qu'on nous ôte notre manteau, & qu'on peut nous ôter notre robe, mais parce que je crains une rupture; & combien de malheurs n'entraîneroit-elle pas, quoique la Religion ne puiſſe jamais périr?

Si le Saint Pere dont le cœur eſt la pureté même, vouloit ſeulement ſe faire repréſenter les actes de bienfaiſance des Monarques François envers le Saint Siege, il n'héſiteroit pas de déférer aux deſirs de Louis XV, touchant le Duché de Parme; mais vous ſavez que chaque choſe a deux faces, & que l'aſpect ſous lequel on préſente celle-ci au Saint Pere, eſt abſolument contraire aux vues des Souverains.

On ſentira la néceſſité de revenir ſur ſes pas; &, ſi ce n'eſt pas ce Pape-ci, ce ſera ſon ſucceſſeur, choſe d'autant plus fâcheuſe, que Clément XIII eſt un Pontife digne des premiers ſiecles de l'Egliſe par ſa piété, & qu'il mérite d'être béni

(1) Il en tombera mille à votre droite, & dix mille à votre gauche; & le mal n'approchera point de vous.

par tous les Royaumes qui reconnoiſſent ſon autorité.

Le Sacré College pourroit lui faire des repréſentations; mais, outre qu'il eſt partagé de ſentiments ſur l'affaire de Parme, & ſur celle des Jéſuites, le Pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit ſon Conſeil.

Je ne ſuis point étonné de ce que M. le Cardinal *** s'intéreſſe vivement à la Société & à ſon Général; il a des raiſons toutes naturelles pour lui être attaché: mais je ſuis ſurpris de ce qu'on l'a conſulté de préférence ſur cet objet, tout le monde ſachant quelle eſt ſa maniere de penſer. On ne doit jamais dans les circonſtances critiques, prendre conſeil que de ceux qui ſont entiérement déſintéreſſés; autrement on devient ſans le vouloir, & même ſans s'en défier, un homme de parti.

Il eſt beau de n'aimer que la vérité, & de la connoître telle qu'elle eſt: tant d'illuſions en prennent l'apparence, qu'on y eſt ſouvent trompé. Quand on veut la voir ſans nuage dans une affaire qui ſe préſente, il faut ſe dénuer de tout ce qu'on ſait, s'inſtruire comme ſi l'on ne ſavoit rien, enfin prendre conſeil des perſonnes qui voient & qui jugent ſans préoccupation.

Il faut outre cela avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumieres ſurnaturelles; car le Seigneur ſonde nos cœurs & nos reins; &, ſi ce n'eſt

pas l'amour de la justice qui nous anime dans nos recherches, il nous abandonne à nos propres ténebres.

Je suis de toute la plénitude de mon cœur, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1769.

LETTRE CXXV.

*A R. P.***, Religieux de son Ordre.*

La Providence, en m'élevant au Cardinalat, ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je suis sorti : c'est une perspective qui m'est toujours présente, & que je trouve admirable pour écarter l'amour-propre. La dignité que je possede, & pour laquelle je n'étois pas né, a plus d'épines que de roses, & en cela elle ressemble à toutes les places éminentes.

Je suis souvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la personne du monde que je respecte le plus, & qui mérite davantage toute ma reconnoissance. C'est le plus cruel combat que puisse éprouver mon cœur.

La charité, inséparable de la vérité, n'a pas toujours des choses gracieuses à dire : mais bien des personnes prennent le change sur cet objet, s'imaginant que la charité est toujours douce & toujours complaisante : en ce cas, elle ressemble

par tous les Royaumes qui reconnoi
son autorité.

Le Sacré College pourroit lui fair
représentations ; mais, outre qu'il e
tagé de sentiments sur l'affaire de F
& sur celle des Jésuites, le Pape n
roit toujours que ce que lui dir
Conseil.

Je ne suis point étonné de ce q
Cardinal *** s'intéresse vivemen
ciété & à son Général ; il a d
toutes naturelles pour lui être att
je suis surpris de ce qu'on l'a c
préférence sur cet objet, tout
sachant quelle est sa maniere
On ne doit jamais dans les c
critiques, prendre conseil que
sont entiérement désintéressé
on d... sans le vouloir, &
s'e... un homme de p



... de n'aimer que
...ître telle qu'elle
...rennent l'appar
...t trompé. Qua
... nuage dans un
...il faut se dénuer
...struire comme
...fin prendre con
... qui jug

roit à la flatterie. Il y a des circonſtances où la charité s'enflamme, où elle éclate, où elle tonne. Les Peres de l'Egliſe qui en furent remplis, ne parloient que par ſon organe, & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'Evêque de***, vous lui ferez mes compliments ſinceres, & vous lui direz qu'on a tout employé pour pacifier les choſes, & que tout eſt inutile. Dieu tôt ou tard manifeſtera ſes volontés; car c'eſt toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie, en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres ſont d'un grand ſecours pour ceux qui le conſultent. Il a le ſuprême talent de conduire, ſans avoir les petiteſſes de la plupart des Directeurs : car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes beſoin d'être dirigés; & ce ſont preſque toujours les femmes qui les perdent, en ayant pour eux des attentions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur ſemble, lorſqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que c'eſt au moins l'Archange Gabriel. Il eſt ſans doute à propos qu'on ait une véritable eſtime pour ceux qu'on conſulte, & qu'on écoute comme les oracles de la Loi; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute perſonne qui eſt dans un continuel enthouſiaſme de ſon Directeur, peut
ſe

ſe perſuader, qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle ſurpriſe pour une multitude de dévotes qui, croyant être ſincérement à Dieu, ne ſont qu'à leur Directeur, & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche ſuprême qui prononcera les derniers arrêts : Comme ce n'eſt pas moi que vous avez aimé, retirez-vous ; je ne vous connois pas : *Diſcedite, neſcio vos.*

C'eſt ce qui m'a long-temps fait trembler ſur le chapitre des Directeurs. J'aurois bien ſouhaité que celui qui fut jadis le mien à Rome, & qui eſt mort en odeur de ſainteté, eût rendu publique ſa maniere de diriger. Il étoit un homme céleſte qui élevoit au deſſus de l'humanité, & qui vouloit abſolument qu'on l'oubliât, pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu ſeul.

Il nous manque en Italie un bon livre ſur la Direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit pour le compoſer, premiérement, l'eſprit de Dieu ; ſecondement, une grande connoiſſance du cœur humain ; car on ne peut croire avec quelle adreſſe l'amour-propre & mille affections ſenſibles vont s'y placer, tandis qu'on ſe perſuade que ce ſont des ſentiments ſublimes & dignes des regards de l'Eternel. Voilà pourquoi il eſt ſi difficile de nous juger.

Je vous ſouhaite ce que vous pouvez

desirer, parce que je sais que vous ne desirez que d'excellentes choses, & je suis votre très-cher & très-affectionné serviteur, *le Card. Ganganelli.*

Au Couvent des SS. Apôtres.

LETTRE CXXVI.

*A M. le Comte ***.*

NOUS sommes enfin convoqués pour un Consistoire qui doit terminer de grandes choses. On s'y occupera des malheureuses affaires qui nous ont brouillés avec les Puissances depuis du temps. Il paroît que le Saint Pere se sentant enfin hors d'état de résister, acquiescera aux desirs de la Maison de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les causes de son mécontentement, & chacun donnera son avis.

Plût à Dieu qu'on eût suivi ce plan dès le commencement! Mais on ne voit souvent les suites d'une fâcheuse affaire, que lorsqu'on s'y est engagé.

Je vous conseille d'en conférer avec... Rome, quoique renommée pour sa politique, n'est pas toujours..... Vous m'entendez.

Les Ministres continuent de porter les plaintes les plus ameres; & les parties intéressées à ne rien terminer, forment des

circonvallations, des obſeſſions, &.... Votre eſprit vous dira le reſte.

Il y a tout lieu de préſumer que la France, l'Eſpagne & le Portugal auront, &c.

Je ne vous dirai rien, ſi l'on m'impoſe ſilence, & certainement vous m'approuverez. Je ne veux pas m'expoſer aux mêmes reproches que le petit homme en queſtion, pour avoir trahi le ſecret.

Outre la probité cardinaliſte, j'ai la probité naturelle qui fait l'eſſence de l'honnête homme, & c'eſt un double engagement pour être diſcret : mais nous ne le ſerons pas aſſez, pour que la choſe ne ſe divulgue ſur le champ : & je ne ſerois même pas ſurpris que les Gazetiers de Hollande en fuſſent inſtruits.

Je ne puis rien ſavoir d'avance, parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene eſt auſſi rembrunie que mon habit; & je ne me trouve pas conſéquemment dans les cercles brillants où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les choſes que par la voie de notre cher Abbé...... Mais ſait-il tout, & dit-il toujours vrai? Ce n'eſt pas qu'il veuille tromper; mais ſon imagination, mais ſa vivacité, &c.

J'ai revu le poſtillon aîlé..... il m'a remis les Lettres que j'attendois, & qui ne contiennent que de ſages réflexions ſur ce que je voulois ſavoir. Adieu ſans cérémonie, comme vous me l'avez ordonné.

A Rome, ce 31 Janvier 1769.

LETTRE CXXVII.

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le Consistoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une violente convulsion, jetta un grand cri, & expira. C'étoit aujourd'hui même que nous devions nous rassembler pour tirer à l'alambic ce qui tient toutes les Cours Catholiques en suspens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raisonnera diversement sur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonstance présente.

Je regrette sincérement le feu Pape, à raison de ses excellentes qualités, & de la reconnoissance que je lui dois. La Religion doit faire son éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, aussi pures que ses intentions, & par un zele à toute épreuve ; mais je dirai toujours : C'est dommage qu'il n'ait pas saisi les choses comme il devoit les envisager.

Il laisse des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & sur-tout le Cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puisse voir.

La grande difficulté sera maintenant de savoir qui l'on choisira. Je le plains d'a-

vance; & je ne m'aviserai point de vous dire : C'est tel ou tel; car c'est toujours celui auquel on ne pensoit pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra le savoir à la piété. Un Pape, comme Vicaire de Jesus-Christ, doit avoir une vraie dévotion; & comme Prince temporel, beaucoup de connoissances & de sagacité. Heureusement le Sacré College nous offre dans ses Membres de quoi choisir avec facilité. Priez pour que le Seigneur nous inspire, & qu'il nous donne un Chef selon son cœur, & selon celui des Rois.

J'ai vu depuis peu Monsignor Marefoschi : c'est un Prélat admirable pour la science & pour la candeur.

Le Conclave sera plus supportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie. Je vais tout simplement quitter une cellule, pour passer dans une autre; & si l'on intrigue, je vous proteste que je n'en saurai rien, étant l'homme qui se mêle le moins de faire des partis.

Vous connoissez mon cœur, & je n'ai pas besoin de vous dire que je suis, &c.

A Rome, ce 3 Février 1769.



LETTRE CXXVIII.

*Au R. P. ***, Religieux de ses amis.*

J'ENTRE au Conclave; priez le Seigneur qu'il bénisse nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une si longue tempête.

On m'a presqu'engagé à prendre un Conclaviste François. Outre que j'aime infiniment sa Nation, il a d'excellentes qualités : d'ailleurs je m'en rapporterai à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscrétion, au cas qu'il voulût parler : *secretum meum mihi.* (1)

Vous direz à notre Prélat que je n'ai pu répondre à sa Lettre, & que je l'attends lui-même au Couvent des SS. Apôtres, dès le jour même que le Conclave finira. Les esprits sont divisés, mais Dieu peut tout sur les cœurs, & c'est son ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, le Livre dont je vous ai parlé. Adieu. Je suis toujours votre serviteur & votre ami, *le Card. Ganganelli.*

A six heures du matin.

(1) Mon secret est pour moi.

LETTRE CXXIX.

*A Monsignor ***.*

VOILA quatre mois que je ne suis plus, ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes Eglises, dont, par la permission divine, je suis devenu le Chef, & à toutes les Cours Catholiques, dont plusieurs, comme vous savez, ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir Pape dans des temps plus litigieux ; & c'est précisément sur moi que la Providence a fait tomber un poids si accablant. J'espere qu'elle me soutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force, tout-à-la-fois si nécessaires, pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur, & qui ne peuvent se terminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu, aussi étranger aux grandeurs qui m'assiegent, que si je n'en savois pas même le nom ; & vous pourrez me parler avec la même franchise que

vous me parliez auparavant, parce que la Papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 Septembre.

LETTRE CXXX.

A un Seigneur Portugais.

VOUS ne devez pas douter, Monsieur, que je n'aie tout l'empressement possible pour resserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la Cour de Rome & celle de Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout temps la liaison intime qui régna entre ces deux Puissances, & je serai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied ; mais comme Pere commun des Fideles, comme Chef de tous les Ordres Religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider ! J'aurai déja un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché ; & c'en seroit un énorme, de proscrire tout un Ordre sur des rumeurs, sur des préventions, & même sur des soupçons. Je n'oublierai point qu'en rendant à César ce qui appartient à Cé-

ſar, je dois rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déja chargé quelqu'un de parcourir les Archives de la Propagande, & de me procurer la correſpondance de Sixte-Quint, mon illuſtre confrere & mon prédéceſſeur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accuſation, appuyés de témoignages qu'on ne puiſſe rejetter. Je deviendrai ſecrétement l'Avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les juſtifier, avant de rien prononcer.

Le Roi de Portugal eſt trop religieux, ainſi que les Rois de France, d'Eſpagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la Religion exige des ſacrifices, toute l'Egliſe m'entendra, &.....

Je voudrois bien que la Providence ne m'eût pas réſervé pour des temps auſſi calamiteux; car, de quelque maniere que j'agiſſe, je ferai des mécontents, j'occaſionnerai des murmures, & je me rendrai odieux à une multitude de perſonnes dont j'envie l'eſtime & l'amitié.

Je me regarde comme ces Prophetes que Dieu ſuſcitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur rang expoſe au combat, quoiqu'ils n'aient que des vues de paix, mais qui par leur poſte, ſe trouvent néceſſairement obligés d'agir.

Tout eſt entre les mains de Dieu; qu'il dirige ma plume, ma langue & mon cœur, je me ſoumettrai à tout, & je ferai tout ce qu'il faudra faire, ſans en redouter les ſuites, &c.

LETTRE CXXXI.

*Au R. P.***, Religieux de ſes amis.*

SI vous me croyez heureux, vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour, je me réveille ſouvent au milieu de la nuit, & je ſoupire après mon cloître, ma cellule & mes livres. Auſſi puis-je dire que je regarde avec envie votre poſition. Ce qui me raſſure, c'eſt que le Ciel lui-même m'a placé ſur la Chaire de Saint Pierre, au grand étonnement du monde entier; & que, s'il me deſtine à quelque œuvre importante, il me ſoutiendra.

Je donnerois tout mon ſang, Dieu le ſait, pour que tout fût pacifié, pour que tout le monde rentrât dans ſon devoir, pour que ceux qui ont déplu vouluſſent ſe réformer, & qu'il n'y eût ni diviſion, ni ſuppreſſion.

Je n'en viendrai aux dernieres extrêmités, que preſſé par de puiſſants motifs, afin que la poſtérité me rende au moins juſtice au cas que mon ſiecle vînt à me la refuſer. Ce n'eſt pas là ce qui m'oc-

cupe, mais bien l'Eternité redoutable pour tout le monde, & sur-tout pour les Papes.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que vous me demandez. Vous saurez que je n'oublie point mes amis, & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois, c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles : on les trouve à ma porte, dans ma chambre, dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié, qu'il n'avoit pas bien prophétisé, quand il disoit à nos camarades, que j'irois sûrement finir mes jours en France. Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise, ou je serois donc destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, CLÉMENT.

A Castelgandolfe.

LETTRE CXXXII.

Au R. P. AIMÉ DE LAMBALLE, Général des Capucins.

JE vous suis sincérement obligé des prieres que vous adressez au Ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin,

comme Particulier & comme Chef de l'Eglise. Je m'unis à toutes vos peines, à tous vos travaux, bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence, & d'une maniere agréable à Dieu.

Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui sera un jour la joie & l'honneur de l'Eglise. Je vous vois au milieu d'un monde, où il y a de grands vices & de grandes vertus; & où, par une providence toute particuliere, le zele du Roi Très-Chrétien & de toute la Famille Royale pour la Religion, & la grande piété du Prélat qui occupe le Siege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque Religieux François qui, par sa science, honore ici sa Nation. Les Dominicains penserent sagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de son Ordre par son érudition.

Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à Madame Louise, je vous charge de lui dire que je suis toujours dans l'admiration du sacrifice qu'elle a fait. Assurez tous vos confreres que je les aime sincérement dans notre Seigneur, que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre Fondateur,

Je parlerai au Cardinal de Bernis ſur ce que vous deſirez. On vous demande ſouvent en France de ſes nouvelles; car je ſais qu'il eſt auſſi cher aux François qu'aux Italiens.

Je ſouhaite vous revoir en bonne ſanté; & je ſuis tout à vous comme par le paſſé.

Signé CLÉMENT XIV.

A Rome, ce 2 *Avril* 1773.



LETTRE CIRCULAIRE DE CLÉMENT XIV,

A tous les Patriarches, Primats, Archevêques & Evêques, au sujet de son Exaltation.

CLÉMENT XIV.

A nos Vénérables Freres, Salut & Bénédiction Apostolique.

QUAND nous considérons les devoirs du suprême Apostolat, dont nous avons été revêtus, le poids d'un si grand fardeau nous accable; & il nous semble que tirés du repos d'une vie tranquille, nous avons été jettés en pleine mer, où nous sommes presque submergés par la violence des flots.

Mais c'est l'ouvrage du Seigneur, & nos yeux le voient avec admiration. Les jugements impénétrables de Dieu, & non les conseils humains, nous ont chargés des plus redoutables fonctions de l'Apostolat, lorsque nous étions bien éloignés d'y penser. Cette conviction nous donne une pleine confiance que celui qui nous a appellés aux soins pénibles du suprême Ministere, vien-

dra calmer nos craintes, aider notre foiblesse, & nous exaucer. Pierre qui doit être notre modele, fut rassuré par le Seigneur, qui lui reprocha son peu de foi, lorsqu'il croyoit enfoncer dans la mer. Il n'y a pas de doute que notre divin Chef, qui, dans la personne du Prince des Apôtres, nous a confié les clefs du Royaume des Cieux, & nous a commandé de paître ses brebis, n'ait voulu que nous éloignassions de nous toute incertitude d'obtenir du secours. Nous nous soumettons donc sans réserve à celui qui est notre force & notre soutien, nous abandonnant à sa puissance & à sa fidélité. Il achevera en nous, par sa bonté, l'œuvre qu'il a commencée ; & notre bassesse même ne servira qu'à faire briller sa miséricorde aux yeux de tous les hommes, avec plus d'éclat ; car s'il a résolu d'accomplir dans ces temps malheureux, quelque chose pour l'utilité de son Eglise, par le ministere d'un serviteur aussi inutile que nous, tous les hommes verront évidemment qu'il en est seul l'auteur & le consommateur, & que c'est à lui seul que la gloire en doit être rapportée. Mais plus le secours sur lequel nous comptons est puissant, plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer : plus l'honneur auquel nous avons été élevés est sublime, plus nous devons apporter de soins pour en remplir dignement les fonctions.

A mesure que nous jettons les yeux sur

toutes les contrées du monde chrétien ; nous vous appercevons, nos Vénérables Freres, comme partageant avec nous nos glorieux travaux, & cet aſpect nous remplit de conſolation. Nous reconnoiſſons en vous avec la plus grande joie, de dignes Coopérateurs, des Paſteurs fideles, des Ouvriers évangéliques. Auſſi eſt-ce à vous que nous nous empreſſons d'adreſſer la parole dès le commencement de notre Apoſtolat. C'eſt dans votre ſein que nous voulons répandre les ſentiments les plus intimes de notre ame ; & s'il paroît que nous vous faſſions quelque exhortation, & que nous vous donnions quelque avis, ne les attribuez qu'à la défiance de nous-mêmes, & penſez qu'ils ſont les effets de la confiance que nous inſpirent vos vertus, & votre amour filial envers nous.

D'abord Nous vous prions & ſupplions, nos Vénérables Freres, de demander continuellement à Dieu qu'il fortifie notre foibleſſe ; c'eſt un retour de tendreſſe que nous avons droit d'attendre de vous. Priez pour nos beſoins, comme nous prions pour les vôtres, afin que ſoutenus mutuellement, nous puiſſions être plus fermes & plus vigilants. Nous prouverons, par l'union des cœurs, cette unité par laquelle nous ne faiſons tous qu'un ſeul & même Corps ; car toute l'Egliſe n'eſt qu'un ſeul édifice, dont le Prince des Apôtres a poſé les fondements. Beaucoup de pierres ont été liées enſemble pour ſa conſtruction ; mais tou-

tes ſont appuyées ſur une ſeule qui eſt Jeſus-Chriſt même.

Chargés, comme ſon Vicaire, de l'adminiſtration de ſa puiſſance, nous ſommes élevés par ſa volonté à la place la plus éminente; mais unis avec nous, comme avec le Chef viſible de l'Egliſe, vous êtes les principales parties de ce même Corps. Il ne peut rien arriver aux uns, que les autres n'en ſoient affectés; de même qu'il n'eſt rien de tout ce qui peut vous intéreſſer, qui ne ſoit un objet de notre ſollicitude. C'eſt pourquoi, dans un parfait accord, animés du même Eſprit, qui, émané du Chef ſuprême, & répandu dans tous les membres, leur donne la vie, nous devons principalement travailler pour que tout le Corps de l'Egliſe ſoit ſain & entier, & que, ne contractant ni rides ni taches, il fleuriſſe par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. On peut y réuſſir avec le ſecours divin, ſi chacun ſelon ſon pouvoir s'enflamme de zele pour la garde du troupeau qui lui eſt confié, ſi chacun s'applique avec ſoin à le garantir de toute ſéduction, & à lui procurer des inſtructions ſolides, & des moyens propres à le ſanctifier.

Il n'y eut jamais un temps où il fut plus néceſſaire de veiller au ſalut des ames. Chaque jour voit les opinions les plus capables d'ébranler la Religion, ſe répandre de toutes parts, & des hommes en foule ſe laiſſer ſéduire par l'appas de la nouveauté.

C'eſt un poiſon mortel qui s'inſinue dans toutes les conditions, & qui cauſe les plus cruels ravages.

Nouveau motif, nos Vénérables Freres, pour travailler avec plus d'ardeur que jamais à réprimer la fureur qui oſe attaquer les Loix les plus ſaintes, & outrager la Divinité même.

Vous réuſſirez dans cette généreuſe entrepriſe, non par les ſecours de la ſageſſe humaine, mais par la ſimplicité de la parole de Dieu, plus perçante qu'une épée à deux tranchants. Vous repouſſerez ſans peine toutes les attaques de l'ennemi; vous émouſſerez aiſément tous ſes traits, lorſque vous ne préſenterez dans tous vos diſcours que Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié. Il a bâti ſon Egliſe, cette Cité ſainte, & l'a munie de ſes loix & de ſes préceptes. Il lui a confié la foi qu'il eſt venu établir, comme un dépôt qu'elle doit garder religieuſement & dans toute ſa pureté. Il a voulu qu'elle devînt le rempart inexpugnable de ſa doctrine & de ſa vérité, & que les portes de l'enfer ne prévaluſſent jamais contre elle. Prépoſés au gouvernement & à la garde de cette Cité ſainte, conſervons donc ſoigneuſement, nos Vénérables Freres, le précieux héritage de la foi de notre ſaint Fondateur, & divin Maître, que nos Peres nous ont tranſmis dans toute ſon intégrité, afin que nous le tranſmettions de même à nos deſcendants. Si nos actions & nos conſeils ſont

conformes à cette regle consignée dans les Livres saints, si nous marchons sur les traces de nos Peres qui ne peuvent nous égarer, assurons-nous que nous serons assez forts pour éviter toute fausse démarche, capable d'affoiblir la foi du peuple chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de l'Eglise. Ne puisons que dans l'Ecriture & dans la Tradition ce qu'il nous importe de connoître & d'observer; ce sont les sources sacrées de la divine sagesse, & c'est là qu'on trouve tout ce qu'on doit croire & pratiquer; ce qui concerne le culte, la discipline, la maniere de bien vivre, est renfermé dans ce double dépôt. Nous y verrons la profondeur de nos sublimes mysteres, les devoirs de la piété, les regles de la justice & de l'humanité. Nous nous y instruirons de ce qu'on doit à Dieu, à l'Eglise, à la patrie, au prochain, & nous reconnoîtrons qu'il n'y a point de loix qui établissent mieux que la vraie Religion le droit des Nations & des Sociétés. Aussi n'a-t-on jamais attaqué la Doctrine de Jesus-Christ, sans troubler la tranquillité des peuples, sans altérer l'obéissance due aux Souverains, & sans répandre de toutes parts le trouble & la confusion.

Il y a une telle liaison entre les droits de la Majesté divine & ceux des Princes de la terre, que, lorsqu'on observe les loix du Christianisme, on obéit aux Souverains sans réserve, on respecte leur puissance, & l'on chérit leur personne.

Nous vous exhortons en conséquence, nos Vénérables Freres, autant qu'il est en nous, à bien inculquer dans l'esprit des peuples qui vous sont confiés, l'obéissance & la soumission envers les Souverains; car parmi les Commandements de Dieu, celui-ci est spécialement nécessaire pour maintenir l'ordre & la paix. Les Rois n'ont été élevés au rang éminent qu'ils occupent, que pour veiller au salut & à la sûreté publique, que pour contenir les hommes dans les bornes de la sagesse & de l'équité. Ils sont les ministres de Dieu pour faire observer la justice, & ils ne portent le glaive, que pour exécuter la vengeance de Dieu, en punissant quiconque s'écarte de son devoir. Ils sont encore outre cela les enfants les plus chéris de l'Eglise, & ses Protecteurs; & c'est à eux qu'il appartient de maintenir ses droits, & de défendre ses intérêts. Ayez donc soin qu'on fasse comprendre aux enfants mêmes, dès qu'ils seront susceptibles de raison, que la fidélité envers les Souverains doit être inviolablement gardée, qu'on doit se soumettre à leur autorité, observer leurs loix, non-seulement par la crainte du châtiment, mais encore par le devoir de la conscience.

Quand vous aurez par votre application & par votre zele ainsi disposé l'esprit des sujets à obéir aux Rois, à les respecter & à les aimer de toute la plénitude de leur cœur, alors vous aurez travaillé effi-

cacement à la tranquillité des Citoyens, & à l'avantage de l'Eglise ; car l'un est inséparable de l'autre. Mais pour vous acquitter de ce devoir avec un succès infaillible, vous joindrez aux prieres que vous faites journellement pour les Peuples, des prieres particulieres pour les Rois, afin d'obtenir de Dieu leur conservation, leur prospérité, & la grace qui leur est nécessaire pour gouverner selon la sagesse & avec équité.

C'est ainsi qu'en travaillant au bonheur de tous les hommes, vous remplirez dignement les fonctions de votre saint ministere ; car il est juste & convenable que les Pontifes qui ont été établis pour les hommes, dans ce qui concerne le culte de Dieu, présentent à Dieu les vœux de tous les Fideles, suppliant sans cesse le Seigneur qu'il soutienne & qu'il affermisse celui qui veille à la tranquillité publique, & à la conservation de tous les Citoyens.

Il seroit sans doute superflu de rappeller ici toutes les autres obligations que vous impose la dignité pastorale. Vous êtes pleinement instruits de tous les devoirs qu'exige la Religion chrétienne, vivant dans l'heureuse pratique de toutes les vertus : car vous ne manquez pas d'avoir continuellement sous les yeux Jesus-Christ même notre Chef, le Prince de tous les Pasteurs, & d'exprimer en vous le parfait modele de charité, de sainteté, & d'humilité. Nos travaux, nos pensées ne peuvent avoir

Nous vous exhortons en conſéquence, nos Vénérables Freres, autant qu'il eſt en nous, à bien inculquer dans l'eſprit des peuples qui vous ſont confiés, l'obéiſſance & la ſoumiſſion envers les Souverains; car parmi les Commandements de Dieu, celui-ci eſt ſpécialement néceſſaire pour maintenir l'ordre & la paix. Les Rois n'ont été élevés au rang éminent qu'ils occupent, que pour veiller au ſalut & à la ſûreté publique, que pour contenir les hommes dans les bornes de la ſageſſe & de l'équité. Ils ſont les miniſtres de Dieu pour faire obſerver la juſtice, & ils ne portent le glaive, que pour exécuter la vengeance de Dieu, en puniſſant quiconque s'écarte de ſon devoir. Ils ſont encore outre cela les enfants les plus chéris de l'Egliſe, & ſes Protecteurs; & c'eſt à eux qu'il appartient de maintenir ſes droits, & de défendre ſes intérêts. Ayez donc ſoin qu'on faſſe comprendre aux enfants mêmes, dès qu'ils ſeront ſuſceptibles de raiſon, que la fidélité envers les Souverains doit être inviolablement gardée, qu'on doit ſe ſoumettre à leur autorité, obſerver leurs loix, non-ſeulement par [illegible] ment, mais enco[illegible] ſcience.

fait ſes délices de les aider de ſes bons offices & de ſes conſeils ; qu'enfin tout annonce en lui une parfaite diſpoſition à donner ſa vie pour le ſalut de ſon peuple : alors chacun frappé de ſes vertus, touché de ſes exemples, rentre en ſoi-même & ſe corrige de ſes défauts. Mais ſi un Paſteur, au contraire, uniquement attaché à ſes propres intérêts, préfere les biens de la terre à ceux du ciel, comment pourra-t-il engager ſes ouailles à n'aimer que Dieu, & à ſe rendre ſervice les uns aux autres ? S'il ſoupire après les richeſſes, après les plaiſirs, après les honneurs, comment pourra-t-il leur en inſpirer le mépris ? S'il eſt faſtueux, enflé d'orgueil, comment perſuadera-t-il la douceur & l'humilité ?

Puis donc que vous êtes chargés, nos Vénérables Freres, de former les peuples ſelon les maximes de Jeſus-Chriſt, votre premier devoir eſt de vivre dans la ſainteté, la douceur, l'innocence des mœurs dont il nous a donné l'exemple : aſſurez-vous bien que vous ne ferez un digne uſage de votre autorité, qu'en aimant mieux donner des preuves de modeſtie & de charité, qu'en faiſant oſtentation des marques de votre dignité. Ayez pour principe que ſi vous vous acquittez ſcrupuleuſement des devoirs qui vous ſont impoſés, vous ſerez comblés de gloire & de bonheur ; & qu'au contraire ſi vous les négligez, vous vous couvrirez de honte, & vo

vous préparerez les plus grands malheurs. Ne desirez donc point d'autres richesses que de gagner à Dieu des ames qu'il a rachetées de son propre sang : ne recherchez point d'autre gloire, que celle de vous consacrer totalement au Seigneur pour travailler sans relâche à étendre son culte, à relever la beauté de sa maison, à extirper les vices, à cultiver les vertus. Tel doit être le seul objet de vos pensées, de vos desirs, de vos actions, de votre ambition.

Et ne pensez pas, nos Vénérables Freres, qu'après avoir passé long-temps dans ces pénibles travaux, il ne vous restera plus de quoi exercer votre vertu : car la nature de notre ministere, & la condition d'un Evêque, exigent qu'il ne voie jamais de terme à ses sollicitudes & à ses soins; c'est qu'il ne peut jamais se permettre de repos; car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes, n'en doivent pas mettre à leur activité. L'attente d'une récompense éternelle est bien capable d'adoucir toutes leurs peines.

Eh! qu'est-ce qui pourroit paroître difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable que le Seigneur partagera avec tous ceux qui auront fidélement gardé & augmenté son troupeau, quand il viendra leur demander compte de leur administration? Outre cette espérance si précieuse & si douce, vous éprouverez dans les travaux mêmes de la vie épisco-

épiscopale, des joies & des consolations qu'on ne peut exprimer. Quand Dieu seconde nos efforts, nous voyons les peuples s'unir étroitement par le lien d'une charité réciproque, se distinguer par leur innocence, par leur candeur, par leur piété; nous voyons une multitude d'excellents fruits que nos veilles, nos fatigues, nos sueurs, font croître dans le champ de l'Eglise.

Puissions-nous, par un concert unanime de volonté, de zele, d'application, puissions-nous, nos très-chers & vénérables Freres, faire revivre dans le temps de notre Apostolat, cet état florissant de la Religion, & lui rendre toute la beauté de son premier âge! Puissions-nous vous en féliciter, & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur! Qu'il daigne, ce Dieu de miséricorde, nous soutenir par le secours de sa grace, & remplir nos cœurs de tout ce qui lui est agréable.

Nous vous donnons avec toute l'affection d'un Pere, à vous & à tous les Fideles de vos Eglises, la Bénédiction Apostolique, comme un gage de notre amour.

A Rome, à Sainte Marie-Majeure, le douzieme jour de Décembre, l'an 1769, & le premier de notre Pontificat.



LETTRE

A Louis *XV, Roi Très-Chrétien, sur l'Irréligion.*

Nous ne connoiſſons rien de plus propre à enflammer votre zele, que le motif qui nous engage à vous écrire. Il ne s'agit point ici de nos intérêts perſonnels, mais de ceux mêmes de la Religion. Si nous ſommes aſſurés de votre royale protection pour nous-mêmes, nous avons bien plus lieu de croire que vous l'accorderez à des inſtances qui n'ont d'autre objet que les avantages de l'Egliſe.

C'eſt la cauſe commune de Dieu, & du Chriſtianiſme, que nous vous déférons, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt. Nous ne voyons qu'avec la plus profonde douleur le culte établi par le Légiſlateur ſuprême attaqué depuis long-temps par des hommes impies, qui ne ceſſent de diriger contre lui les traits ſacrileges de leur eſprit pervers. On diroit qu'ils ont fait une conſpiration générale, pour renverſer de fond en comble, par les efforts les plus audacieux, ce qu'il y a de plus vénérable & de plus ſacré. Ils ne rougiſſent pas de produire chaque jour une foule d'écrits, monument éternel de leur folie, pour détruire juſqu'aux premiers principes des bonnes mœurs, pour rompre les liens de tou-

tes les sociétés, & pour séduire les ames simples, par le funeste talent qu'ils ont de semer avec intérêt leurs dogmes pervers.

L'étonnante rapidité de leurs progrès nous persuade qu'il n'y a pas d'affaire plus importante & plus pressée, que d'opposer une digue à ce torrent.

Il ne suffit pas d'ôter des mains des Lecteurs tous les ouvrages empoisonnés qui sortent de cette horrible école, il faut encore que le zele des Evêques, nos vénérables Freres, vienne à notre secours; afin que réunissant nos forces, nous puissions combattre d'un commun accord les différents ennemis de la Religion, & la venger des outrages qu'on lui fait journellement.

Nous voyons à cette occasion avec une joie inexprimable, que les Prélats du vaste & florissant Empire de Votre Majesté, maintenant assemblés à Paris pour les affaires du Clergé, entrent parfaitement dans nos vues, & que leur sollicitude Pastorale les engage à mettre tout en œuvre pour arrêter les ravages de l'incrédulité: nous avons une ferme confiance, qu'en travaillant comme ils vont faire pour la cause de Dieu, ils recevront abondamment l'esprit de conseil & de force. Ce n'est pas une petite consolation pour nous, de les voir se porter d'eux-mêmes avec la plus vive ardeur à remplir un devoir aussi intéressant.

Mais s'ils ont besoin de la protection

du Très-Haut, ils ont aussi droit d'attendre de vous, notre très-cher Fils, les secours nécessaires pour seconder & couronner leurs travaux. Aussi vous prions-nous, autant qu'il est en nous, de les favoriser dans tout ce qu'ils feront pour la Religion, & de les soutenir avec vigueur; alors ils donneront efficacement des preuves du zele qui les anime, non-seulement pour le salut des Fideles, mais pour l'avantage temporel de leur Patrie, ainsi que pour votre Personne sacrée; car la Religion étant le plus ferme appui des Trônes, on contient facilement dans l'obéissance due aux Rois, les Peuples qui obéissent à Dieu.

Il vous est facile de voir par-là que nos soins & nos sollicitudes ne tendent pas moins à affermir votre autorité Royale, qu'à maintenir les intérêts de Dieu. Les sociétés humaines sont bien plus redevables de leur conservation & de leur sûreté à l'exercice du vrai Culte & à la stabilité de la Doctrine révélée, qu'à la force des armes, ou à l'abondance des richesses.

Le vrai moyen d'attirer sur votre Personne sacrée, sur les Princes & Princesses de votre Sang, les effets les plus précieux de la miséricorde divine, c'est de maintenir publiquement la Foi & la Piété dans leur intégrité. En cela vous posséderez éminemment l'art de régner, cet art par lequel vos Ancêtres se montrerent toujours Rois Très-Chrétiens; & vous soutien-

drez votre gloire & la leur, en donnant ſans ceſſe, à leur exemple, les marques les plus éclatantes de votre religion.

Cet objet exigeroit ſans doute que nous en traitaſſions plus amplement; mais la haute opinion que nous avons de votre piété vraiment royale, nous fait regarder comme ſuperflu un plus long diſcours ſur ce ſujet.

Dans la ferme confiance que Votre Majeſté nous accordera ce que nous lui demandons, avec autant de zele que de juſtice, nous prions le Tout-Puiſſant par qui vous régnez, qu'il vous conſerve long-temps, ainſi que votre auguſte Famille, & nous vous donnons, avec toute la tendreſſe dont nous ſommes capables, notre Bénédiction Apoſtolique. Puiſſe-t-elle être un heureux préſage de la grace & de la félicité que nous vous ſouhaitons!

A Rome, ce 21 Mars 1770.



PREMIERE LETTRE

A Madame LOUISE DE FRANCE, *sur son entrée dans l'Ordre des Carmélites.*

CLÉMENT XIV.

A notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Salut.

IL nous semble que les travaux les plus pénibles de l'Apostolat, dont nous avons été revêtus, n'ont plus rien que de doux & de léger, depuis que nous avons appris votre sainte & généreuse résolution. Vous ne pouviez rien entreprendre de plus grand, rien de plus sublime que d'échanger la pompe d'une Cour Royale pour l'abjection d'une Maison Religieuse. Soit que nous considérions la pieuse condescendance de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Louis, votre auguste Pere le Roi Très-Chrétien, qui vous permet d'accomplir un pareil sacrifice; soit que nous envisagions les précieux avantages qui doivent en résulter pour le bien de l'Eglise, nous ne pouvons contenir notre joie & notre admiration.

Graces soient à jamais rendues à Dieu, l'auteur de tout bien, de ce qu'il a voulu donner dans votre Personne, un exem-

ple aussi frappant à tous les Princes, & à toutes les Nations; de ce qu'il a daigné consacrer notre Pontificat par une époque aussi glorieuse. C'est un sujet de félicitation pour nous-mêmes comme pour vous. Eh! comment ne serions-nous pas ravis à la vue des abondantes richesses dont le Seigneur vient de vous combler, & de cette force toute divine qui, après les plus mûres réflexions, vous fait embrasser un genre de vie, qu'on peut appeller une ébauche du Ciel? Il n'y a que Dieu lui-même, qui ait pu vous inspirer un si généreux dessein. Vous avez compris, à la faveur de sa lumiere, que toutes les grandeurs du monde ne sont que de foibles vapeurs; tous ses plaisirs, que des illusions; toutes ses promesses, que des mensonges; que l'ame enfin ne peut trouver sa paix que dans le doux exercice de l'amour de Dieu, & que vous ne régneriez qu'en ne vous attachant qu'à son service.

C'est maintenant, dans le port où vous êtes, qu'à l'abri des écueils & des naufrages vous allez jouir de la plus délicieuse tranquillité, goûter plus que jamais les saintes & divines voluptés, qui sont le partage des amis de Dieu. Quand on sait triompher du monde, on possede les plus grandes richesses au milieu de l'indigence. On trouve dans le renoncement à soi-même, la vraie liberté; la grandeur & la gloire dans les abaissements de la plus profonde humilité. Rien n'est comparable

au bonheur de concentrer toutes ses pensées, tous ses desirs dans le sein de Dieu; de vivre avec lui seul, de s'enflammer de son amour, de n'avoir d'autre espérance que celle de le posséder pour toujours.

Que votre courage augmente, notre très-chere Fille, à proportion des graces que le Seigneur verse sur vous à pleines mains. Persévérez de toutes vos forces dans le noble dessein que vous avez formé de tendre & de parvenir à la sainteté. Occupez-vous continuellement de celui que vous vous êtes proposé d'aimer, & de servir tous les jours de votre vie; pensez que la récompense qui fait l'objet de vos desirs est infinie, & que les fruits que vous attendez sont incorruptibles. Par-là vous changerez vos travaux en délices, & vous goûterez par avance les douceurs de la céleste patrie.

Plus nous réfléchissons sur la généreuse démarche que vous venez de faire, plus nous nous réjouissons, dans l'espoir que ce magnifique exemple fera naître chez plusieurs personnes l'envie de l'imiter. Vous ne manquerez pas de vous rappeller que le Roi, votre tendre Pere, ayant sacrifié jusqu'au plaisir qu'il avoit de vivre avec vous, pour ne pas s'opposer à votre vocation, vous devez mettre tout en œuvre, afin de lui témoigner un juste retour. Le seul moyen de vous en acquitter, sera de demander continuellement à Dieu, qu'il le rende heureux dans cette vie & dans l'autre.

Votre zele pour l'Eglise, qui nous eſt très-connu, ainſi que votre reſpectueux attachement pour le Saint Siege, ſont de nouveaux motifs de joie & de conſolation : car nous ſommes perſuadés que vous préſenterez continuellement à Dieu & nos beſoins particuliers & ceux de la Religion. Nous vous offrons en reconnoiſſance de ces bons offices, tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendreſſe paternelle. Rien ne peut répondre à l'extrême deſir que nous avons de ſeconder vos pieuſes intentions, & de favoriſer la ferveur avec laquelle vous marchez dans les ſentiers de la vertu. Ainſi, quoique nous ſoyons intimement convaincus de votre zele & de votre perſévérance, nous donnons volontiers à votre Confeſſeur, préſent & futur, le pouvoir d'adoucir votre Regle, & même de vous en diſpenſer, dans tous les cas où votre foibleſſe ne pourroit correſpondre à votre courage. Nous vous accordons outre cela, en vertu de notre autorité Apoſtolique, une Indulgence pleine & entiere, toutes les fois que vous approcherez de la Table ſacrée; &, pour vous témoigner encore plus notre affection, nous concédons la même grace à nos ſaintes Filles en Jeſus-Chriſt, vos dignes compagnes, & nous leur donnons, comme à vous, notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, le 9 Mai, 1770, la premiere année de notre Pontificat.

II. LETTRE

A Louis XV, Roi Très-Chrétien, au sujet de l'entrée de Madame Louise dans l'Ordre des Carmélites.

A notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

Il est juste qu'en même temps que nous écrivons à notre très-chere Fille en Jesus-Christ, la Princesse Louise-Marie, pour la féliciter sur la grandeur de son sacrifice, nous répandions notre joie dans le sein paternel de Votre Majesté. Vous nous causez des transports d'alégresse d'autant plus vifs, que vous avez la plus grande part à une action si éclatante & si admirable; mais ce qui remplit notre ame d'une satisfaction infinie, c'est qu'après avoir applaudi à la généreuse démarche de votre auguste Fille, vous avez encore montré un courage extraordinaire, en vous séparant d'elle, malgré ses précieuses qualités qui vous la rendoient si chere. Dès que vous avez cru entendre la voix de la Religion, vous avez étouffé le cri de la nature, & vous n'avez plus vu qu'une future épouse de Jesus-Christ dans celle qui étoit votre Fille bien-aimée. Ainsi vous avez ouvert vous-même le chemin du Ciel

à une pieuſe Princeſſe qui deſiroit y entrer avec ardeur, & vous avez contribué par votre généreux conſentement à la mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine, & des flots tumultueux qui l'agitent.

Je la vois, dans la ſainte retraite qu'elle s'eſt choiſie, apprendre au monde entier, qu'il n'y a rien de plus fragile & de plus vain que toutes les délices & toutes les grandeurs de cette vie; qu'il eſt néceſſaire de ne les regarder que comme des écueils, d'autant mieux qu'elles deviennent les cauſes lamentables d'une multitude de maux, en mettant obſtacle à l'acquiſition d'un bonheur éternel.

La part que vous avez à une ſi belle action, doit vous donner la plus grande confiance dans les prieres de votre illuſtre Fille; elle ne ceſſera de recommander au Seigneur votre auguſte Perſonne, votre Famille Royale, votre Royaume entier, &, ce qui doit ſinguliérement intéreſſer Votre Majeſté, le ſalut de votre ame. C'eſt une puiſſante interceſſion que vous vous êtes ménagée auprès du Tout-Puiſſant. Ainſi il vous importe extrêmement de retirer tout le fruit poſſible d'un événement que la Providence a permis pour votre propre bien.

Nous ſouhaitons de toute la plénitude de notre cœur, que vous receviez ici les témoignages de notre affection, comme les doux épanchements d'un Pere qui

vous aime tendrement, & qui n'eſt pas moins jaloux de votre gloire & de votre félicité, que de la ſienne propre. Pour vous en convaincre, nous vous donnons le plus affectueuſement qu'il eſt poſſible, notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, notre Bénédiction Apoſtolique, comme une preuve indubitable de l'amour ſingulier que, &c.

Donné à Rome, le 9 Mai 1770, la premiere année de nôtre Pontificat.

III. LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, ſur la priſe d'habit de Mme. LOUISE.

CLÉMENT XIV.

A notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, Salut.

APRÈS avoir félicité Votre Majeſté par notre Lettre du 9 Mai dernier ſur le courage héroïque avec lequel la Princeſſe Louiſe, votre auguſte Fille, deſire embraſſer la vie religieuſe ; après lui avoir témoigné toute la plénitude de notre joie à ce ſujet, nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer encore aujourd'hui, quelle eſt notre alégreſſe, & quels ſont nos tranſ-

ports à l'approche d'un pareil ſacrifice. Son zele eſt ſi ardent, qu'il ne peut plus ſouffrir aucun délai, & qu'elle ſe ſent embraſée du deſir de ſe voir revêtue du ſaint Habit des Carmélites, des mains de notre vénérable Frere Bernardin, Archevêque de Damas, notre Nonce ordinaire auprès de Votre Majeſté.

Dès la premiere nouvelle que nous eûmes de ſon généreux deſſein, nous reconnûmes que l'eſprit de Dieu agiſſoit d'une maniere toute merveilleuſe ſur l'ame de cette auguſte Princeſſe, & nous nous ſentîmes preſſés du plus grand deſir d'aller faire nous-mêmes en perſonne la cérémonie de la Vêture, dont notre Nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité d'un auſſi grand jour. Mais la diſtance des lieux nous rendant la choſe impoſſible, nous accompliſſons nos deſirs en partie, en chargeant le Nonce, notre ſuſdit Frere, de cette auguſte fonction: nous paroîtrons y aſſiſter en quelque ſorte nous-mêmes, & conduire notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt aux noces de ſon divin Epoux. Nous vous prions d'agréer les Lettres que nous avons adreſſées à ce ſujet au Nonce qui nous repréſentera; & nous nous perſuadons que vous y acquieſcerez d'autant plus volontiers, que ces diſpoſitions n'ont pas d'autre principe que notre zele & notre affection pour Votre Majeſté.

Recevez comme un gage certain de ces

ſentiments, & comme le préſage heureux des bénédictions divines, notre Bénédiction Apoſtolique. Nous vous la donnons avec toute la tendreſſe d'un Pere, ainſi qu'à tous vos auguſtes Enfants, & ſur-tout la pieuſe Princeſſe qui fait le ſujet mémorable de notre commune alégreſſe.

Donné à Rome, le 18 Juillet 1770, la ſeconde année de notre Pontificat.

BREF

A Mgr. BERNARDIN GIRAULT, Archevêque de Damas, Nonce auprès de Sa Majeſté Très-Chrétienne.

Sur la priſe d'habit de Mme. LOUISE.

CLÉMENT XIV.

A notre vénérable Frere, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

NOUS avons appris que la Princeſſe Louiſe-Marie de France, notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt, retirée au Monaſtere des Carmélites Déchauſſées de Saint-Denis, deſire avec la plus vive ardeur embraſſer leur ſaint Inſtitut, & que pour ſatisfaire plus pleinement ſa dévotion, elle doit re-

cevoir l'Habit de vos mains, comme étant Supérieur de l'Ordre.

Quand je me représente cette Princesse, née au milieu des délices & des grandeurs, enfin à la Cour la plus brillante de l'Univers, se dévouer à la vie la plus austere & la plus retirée, je ne puis qu'admirer & reconnoître l'impression de l'Esprit Saint, qu'on doit appeller un miracle du Très-Haut. Nous en sommes si vivement pénétrés, que pour répondre aux sentiments inexprimables du zele qui nous anime, & de la joie qui nous transporte, nous vous chargeons de faire cette cérémonie en notre nom.

Ainsi pour donner à cette sainte & célebre fonction tout l'éclat qu'elle mérite, & toute la solemnité dont elle est susceptible, nous vous députons spécialement, notre vénérable Frere, & nous vous commettons pour vous en acquitter en notre place.

Cela nous intéressera d'autant plus vivement, que nous croirons y être présents, & voir de nos propres yeux les saints transports avec lesquels notre très-chere Fille en Jesus-Christ s'unira de tout son cœur au céleste Epoux.

Desirant outre cela augmenter la joie commune de l'Ordre, & la rendre plus complette, en faisant part à toutes celles qui le composent, des trésors spirituels de l'Eglise, par un effet de notre bienveillance, nous accordons les Indulgeuces plé-



nieres à toutes les Carmélites Déchaussées du Royaume de France qui, au jour même de la Prise d'Habit, participeront aux Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie, & imploreront la Clémence du Tout-Puissant, pour l'exaltation de la sainte Eglise Catholique, pour notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Louis Roi de France Très-Chrétien; pour ses Enfants, pour la Famille Royale, & particuliérement pour la Princesse qui fait aujourd'hui le sujet de notre joie, & qui va commencer le Noviciat de l'état le plus austere & le plus sacré, afin que comblée de jour en jour de nouvelles graces, elle soit encore plus l'ornement de son Ordre par la régularité de sa vie, que par la splendeur de son nom; & vous, notre vénérable Frere, nous vous mandons d'informer en diligence toutes les personnes qui y sont intéressées, de la faveur salutaire dont nous voulons bien les gratifier; & pour marque de notre bienveillance Pontificale, nous vous donnons, &c.

A Rome, ce 18 Juillet 1770, la deuxieme année de notre Pontificat.



IV. LET-

IV. LETTRE

A LOUIS XV, Roi Très-Chrétien, au sujet de la Profession de Mme. LOUISE.

CLÉMENT XIV.

A notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut.

TOUTES les fois que nous pensons à votre illustre Fille, Louise-Marie de France, qui, en Jesus-Christ, est aussi la nôtre; nous bénissons Dieu de ce qu'il l'a si saintement inspirée : nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle donne à l'Univers; exemple qui fait l'honneur de ce siecle, & qui fera l'admiration de la postérité. Plus le moment du sacrifice approche, plus nous redoublons nos prieres, & plus nous desirons épancher dans votre cœur les sentiments qui nous attachent à votre Personne, en vous rendant le tribut de louanges qui vous est dû, pour la part que vous avez au grand événement dont l'Eglise va être le témoin.

Vous ne pouviez, sans doute, mieux faire, que de vous assurer un appui dans les prieres & les vœux de celle qui est totalement dévouée à votre Personne, & entiérement agréable à Dieu. C'est en cela



félicitons de tout notre
applaudissant nous-mêmes
tre liaison avec notre trè
Jesus-Christ va devenir pl
mais. Notre plus grand de
encore davantage
à la cérémonie do
, & en rece
vœux solemnels
va prononcer.
femmes d'auta
la plus
entretenir,
montrer su
yeux,
Alc
cha

que nous le chargeâmes de nous représenter à la cérémonie de la Prise d'Habit.

Instruits comme nous sommes que Votre Majesté fut alors satisfaite de la maniere dont nous avions disposé les choses pour la vêture de notre auguste Princesse, nous nous flattons que vous approuverez également aujourd'hui les mêmes dispositions.

Ainsi nous vous prions instamment de vous prêter à nos vues avec la bonté qui vous est ordinaire, en nous laissant la consolation de nous voir encore suppléer par celui qui nous représente. Recevez comme la meilleure preuve que nous puissions vous donner de notre attachement, notre Bénédiction Apostolique, qui, comme le gage de toutes les Bénédictions du Ciel, s'étendra sur toute votre auguste Race, & sur tout votre Royaume, si nos vœux sont exaucés.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le 14 Août 1771, la troisieme année de notre Pontificat.



II. LETTRE

A Madame LOUISE DE FRANCE, sur sa Profession dans l'Ordre des Carmélites.

CLÉMENT XIV.

A notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Salut.

ENFIN il approche ce jour, le plus glorieux & le plus fortuné de votre vie, jour où, par les liens les plus intimes & les plus sacrés, vous allez devenir l'épouse de Jesus-Christ même, & lui dévouer toutes vos actions, tous vos desirs & toutes vos pensées.

Nous fûmes transportés de joie, & nous applaudîmes à votre magnanimité, dès l'instant que foulant aux pieds les vanités du siecle, vous renonçâtes aux délices de la Cour la plus brillante, pour vous cacher dans l'obscurité du Cloître, & pour y faire l'apprentissage de la vie la plus humble & la plus mortifiée; mais votre Profession publique, par laquelle vous allez rendre le ciel & la terre témoins de votre généreux sacrifice, met le comble à notre joie. N'oubliez jamais que le Seigneur, en vous appellant du sein des grandeurs, pour vous faire vivre à l'ombre

de la Croix, vous avoit marquée du ſceau des Prédeſtinés. Plus vous occupiez dans le monde un rang éminent, plus ce bienfait eſt ſignalé, & plus votre ame doit être pénétrée d'amour & de reconnoiſſance.

Toutes les fêtes du ſiecle n'ont rien de comparable avec ce grand jour, où, docile aux inſpirations de la grace, vous allez vous abandonner toute entiere à la conduite de Dieu, & le prendre ſolemnellement pour votre héritage.

Plût au Ciel, notre très-chere Fille, qu'il nous fût poſſible d'aſſiſter en Perſonne à cette auguſte cérémonie, & d'être non-ſeulement le témoin, mais encore le miniſtre d'un ſacrifice auſſi héroïque! Cependant, quoique ce bonheur nous ſoit refuſé, nous ne laiſſerons pas d'en jouir autant qu'il nous ſera poſſible, en nous faiſant repréſenter par notre vénérable Frere l'Archevêque de Damas, notre Nonce ordinaire. Ce fut déja par ſes mains que nous vous revêtîmes de l'Habit ſacré; ce ſera encore par les ſiennes que nous recevrons vos Vœux; & pour que rien ne manque à la ſolemnité d'un ſi grand jour, nous le chargeons de vous faire part de tous les tréſors de l'Egliſe.

Nous ne doutons pas que vous ne répondiez à toutes les marques de notre tendreſſe paternelle, en avançant de plus en plus dans la carriere où vous êtes entrée, par la pratique conſtante de toutes les ver-

tus, & sur-tout celle de l'humilité. C'est elle qui vous apprendra que vous ne pouvez vous glorifier de rien; que vous tenez tout de Dieu; que vous devez vous défier continuellement de vos propres forces, ne point vous appuyer sur vos mérites, mais uniquement sur sa grace toute-puissante, & vous croire en même temps capable de tout en celui qui vous fortifie, ne cessant jamais de recourir à sa miséricorde infinie.

Ces sentiments profondément gravés dans votre ame, répandront la modestie chrétienne sur tout votre extérieur; & à l'ombre de cette humilité, l'amour divin s'enracinera dans votre cœur, & fera germer les fruits les plus utiles & les plus abondants.

Ce n'est point pour vous donner des avis que nous vous parlons de la sorte, (vous n'en avez pas besoin,) mais pour vous rendre encore plus précieux le genre de vie auquel Dieu vient de vous appeller.

Vous vous ferez sûrement un devoir capital de témoigner en toute occasion la plus vive reconnoissance à votre auguste Pere, lui qui vous aime si tendrement, & qui a tout fait pour vous; vous ne cesserez de demander à Dieu qu'il le conserve, qu'il fasse prospérer son Royaume, ainsi que son auguste Famille, & qu'il lui accorde sur-tout l'éternelle félicité.

Quant à nous, s'il nous est permis de réclamer les droits que nous donne notre

tendresse, nous vous conjurons d'attirer sur notre Personne, comme étant votre Pere en Jesus-Christ, les regards favorables du Seigneur, & de le prier sans cesse pour l'Eglise confiée à notre sollicitude & à nos soins. Maintenant que vous lui êtes plus intimement attachée, vous devez vous intéresser plus que jamais, à tout ce qui concerne son avantage & sa gloire. Soyez persuadée de votre côté, que nous demanderons continuellement à Dieu qu'il bénisse vos pieuses résolutions, & qu'il vous fasse croître de plus en plus dans son saint amour.

Recevez pour gage de notre affection paternelle notre Bénédiction Apostolique, nous vous la donnons de tout notre cœur, ainsi qu'à tout l'Ordre des Carmélites, auquel vous allez être pour toujours associée.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur, le quatorze Août mil sept cent soixante & onze, la troisieme année de notre Pontificat.

PREMIERE LETTRE

Au Duc de Parme.

Il nous seroit difficile de bien vous rendre toute la joie que nous a causé votre Lettre, où nous avons trouvé les sentiments de la plus tendre affection. Nous

ſommes d'autant plus charmés de recevoir aujourd'hui des marques de votre amitié, que nous vous avons toujours été ſinguliérement attachés, & que nous n'avons pas ceſſé de nous intéreſſer à tout ce qui vous concerne.

Nous nous félicitons en même temps de ce que vous avez reçu avec toute la bienveillance poſſible les témoignages de notre amitié, au ſujet de l'illuſtre rejetton qui ſera un jour l'héritier de vos vertus, & les marques de notre reconnoiſſance pour l'ardeur avec laquelle vous avez travaillé à notre réconciliation avec le Roi Très-Chrétien. Par-là vous avez mis le comble à votre piété envers le Saint Siege, & vous avez fait une démarche auſſi glorieuſe que méritante. La médiation que vous devez employer auprès de nos chers Fils en Jeſus-Chriſt, les Rois très-vertueux, vos Aïeul, Oncle, & Couſin, pour les engager à effacer juſqu'aux moindres traces des anciennes méſintelligences, & à nous remettre les Domaines d'Avignon, de Bénévent & de Ponte-Corvo, ne peut manquer d'être très-efficace. Vous nous avez rendu juſtice, en paroiſſant convaincu de notre amour extrême pour la paix & pour la concorde, particuliérement avec les auguſtes Souverains de la Maiſon de Bourbon, qui ont toujours ſi bien mérité de nous, de la Chaire de Saint Pierre, & de toute l'Egliſe en général. Nous n'avons jamais douté que la religion & la ſageſſe

ſageſſe de ces mêmes Souverains ne leur inſpiraſſent des ſentiments auſſi pacifiques que les nôtres. Nous concevons les plus fortes eſpérances de votre médiation, à raiſon de vos vertus royales, & de l'amour que vous portent avec raiſon vos auguſtes Parents. Ils ſe prêteront avec d'autant plus d'empreſſement à ſeconder vos bons deſſeins, qu'ils ſeront charmés de voir renaître la paix & l'harmonie de la ſource même d'où procédoit le ſujet de la méſintelligence & de la déſunion. Nous ſaiſirons en revanche toutes les occaſions de vous prouver la maniere la plus éclatante notre gratitude & notre affection. Nous vous donnons avec toute la tendreſſe d'un cœur paternel notre Bénédiction Apoſtolique, ainſi qu'à votre vertueuſe Epouſe, & à votre cher Fils nouveau-né; & nous prions le Dieu tout-puiſſant d'accroître de jour en jour vos vertus, & de vous faire acquérir la gloire qu'il réſerve à ſes Elus.

II. LETTRE

Au Duc de Parme.

AUSSI-TÔT que vous nous eûtes informés des ſoins que vous preniez pour nous réconcilier avec les Monarques, nos très-chers Fils en Jeſus-Chriſt, & pour faire rentrer le Saint Siege dans ſes anciennes

possessions, nous résolûmes de vous en rendre les plus sinceres actions de graces. Maintenant que par votre sagesse vous avez achevé ce grand ouvrage, nous ferons éclater notre reconnoissance & notre joie; nous vous assurons que nous n'oublierons jamais cette généreuse démarche qui nous a procuré les bienfaits les plus signalés, & que la tendresse paternelle que nous vous portons, égale vos rares vertus. Aussi desirons-nous de toute la plénitude de notre ame tout ce qui peut contribuer à votre gloire & à votre félicité. Le Marquis de Liano auquel nous sommes tendrement attachés, à raison de son mérite & des services qu'il nous rend, a dû vous marquer quels sont nos sentiments à votre égard. C'est pour les cimenter de plus en plus, que nous prions continuellement le Seigneur de seconder, par l'abondance de ses dons célestes, la Bénédiction Apostolique dont nous vous gratifions, comme du gage le plus certain de notre affection, &c.



BREF

Au R. P. Dom Pierre-François Boudier, alors Supérieur-Général des Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, & actuellement Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de Saint-Denis.

Clément XIV.

A notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apostolique.

Votre Lettre dictée par le respect, l'attachement & l'amour le plus tendre, fait bien voir toute la joie que vous avez ressentie vous & votre Congrégation, à notre élévation au souverain Pontificat. Mais vos sentiments, pour le Siege Apostolique nous étoient déja connus, & les nouveaux témoignages que vous nous en donnez, ont moins servi à nous prouver ces sentiments qu'à nous en assurer de plus en plus.

Aussi avons-nous été fort sensibles à ces démonstrations de zele, auxquelles vous & votre Congrégation ajoutez un nouveau prix, en suppliant, comme vous faites, le Pere des miséricordes, que dans l'administration d'un si important emploi,

il ſoutienne & fortifie lui-même notre foibleſſe par ſon puiſſant ſecours.

Quant au jugement que vous portez de notre Perſonne, nous n'y voyons que votre condeſcendance à notre égard, votre amour filial, & le zele ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous deſirons fort avoir quelque occaſion de vous témoigner officieuſement toute la bienveillance que nous avons pour vous & pour ceux qui vous ſont ſoumis. Cependant, pour gage de notre tendreſſe paternelle, nous vous donnons, notre cher Fils, & à vos Freres, de toute l'effuſion de notre cœur, notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à ſainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le onze Août mil ſept ſoixante-neuf, la premiere année de notre Pontificat.

BENOÎT STAY.



BREF

A notre cher Fils BODDAERT, *Prieur-Général de l'Ordre des Guillelmites.*

CLÉMENT XIV.

A notre cher Fils, Salut & Bénédiction Apoſtolique.

LA joie que vous nous témoignez de notre avénement au ſouverain Pontificat, répond à l'attachement que votre Ordre avoit pour nous depuis long-temps. Nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zele, vous ne joigniez auprès de Dieu le ſecours de vos prieres, pour qu'il daigne ſoutenir notre foibleſſe, & en conſéquence nous vous en demandons inſtamment la continuation comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos ſentiments à votre égard, les preuves que nous vous avons déja données ci-devant de notre bienveillance, vous montrent aſſez ce que vous pouvez en attendre. Soyez ſûr que notre nouvelle dignité, bien-loin d'affoiblir cette bienveillance, n'a fait que l'accroître & l'augmenter, ſur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez, qu'ayant viſité, avec ſoin les Monaſteres de votre Ordre, vous

les avez trouvés fideles aux regles de leur Inſtitut. Cette aſſurance de votre part nous a fait le plus grand plaiſir, elle redouble la tendreſſe que nous avions pour vous; & afin de vous en donner un gage, nous vous accordons, notre cher Fils, & à tout l'Ordre confié à vos ſoins, de toute l'effuſion de notre cœur, notre Bénédiction Apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, ſous l'Anneau du Pêcheur, le neuf Juillet mil ſept cent ſoixante-neuf, la premiere année de notre Pontificat.

BENOÎT STAY.



PREMIER DISCOURS

PRONONCÉ par CLÉMENT XIV dans le Consistoire secret, tenu le 24 Septembre 1770;

AU sujet de la Réconciliation du Portugal avec la Cour de Rome.

IL semble, nos vénérables Freres, que la Providence ait choisi ce jour, 24 de ce mois, pour que je vous notifie le grand événement qui nous rassemble dans ce lieu. Ce même jour, l'anniversaire de mon arrivée à Rome, de mon élévation à la Pourpre, quelqu'indigne que je fusse de cet honneur, est enfin celui où je vous annonce une réconciliation pleine & entiere avec le Portugal.

Nous venons de recevoir des preuves les plus sinceres & les plus éclatantes de la soumission & du zele de Sa Majesté Très-Fidelle à notre égard; elles ont même surpassé notre attente. Non-seulement les anciennes coutumes & les anciens égards qui subsistoient entre nous & cette Couronne sont renouvellés, mais encore confirmés de maniere qu'ils ont acquis une nouvelle force.

Quand nous prédisions ce qui vient d'arriver, nous fondions notre espoir sur la

foi & sur la piété de notre très-cher Fils en Jesus-Christ, qui donna dans tous les temps les marques les plus sûres de son zele pour la vraie Religion. Le jour où nous avons été instruits de sa réconciliation, a augmenté la gloire & les avantages du Saint Siege, en nous remplissant de consolation & de joie. Aussi n'y a-t-il rien que nous ne devions entreprendre, pour témoigner toute notre reconnoissance à Sa Majesté Très-Fidelle, & n'y a-t-il point de souhaits que nous ne devions former pour sa conservation, & pour celle de Marie-Anne-Victoire son auguste & chere Epouse, qui s'est rendue son émule, en travaillant elle-même avec le plus grand zele à cet accommodement. Le Comte d'Oyeras, Secretaire d'Etat, est aussi digne de notre reconnoissance & de nos éloges, sans oublier le Commandeur d'Almada, Ministre Plénipotentiaire auprès de notre Personne, & que nous avons souvent entendu avec la plus grande joie, nous déclarer les sentiments pieux & magnanimes du Roi Très-Fidele. Comme il n'y a pas de moyen plus propre à nous acquitter de notre gratitude envers un Prince si digne de nos éloges, que de prier Dieu pour qu'il le comble de ses prospérités : supplions-le sans interruption de nous accorder cette faveur, &c.

II. DISCOURS
DE
CLÉMENT XIV,
Prononcé dans le Consistoire secret, tenu le 6 Juin 1774,
Sur la mort de LOUIS XV.

Vénérables Freres,

Si quelque chose pouvoit nous consoler au milieu de nos pénibles travaux, c'étoit de savoir que Louis le Roi Très-Chrétien avoit les meilleures intentions & le plus grand attachement pour la Religion, ainsi que pour notre Personne; mais, hélas! cette consolation devient aujourd'hui le sujet de la plus vive douleur. Notre vie est remplie d'amertume depuis le funeste événement de sa mort arrivée à la suite de la plus cruelle maladie. Nous en sommes d'autant plus fortement consternés, que nous l'avons perdu au moment qu'il venoit de nous donner les preuves les plus éclatantes de sa justice, de sa magnanimité & de sa tendre affection envers nous & le Saint Siege Apostolique. Ce qui nous afflige encore plus, c'est que nous ne pouvons maintenant nous acquitter envers lui, que par des larmes & par des regrets.

Adorons néanmoins les décrets de la divine Providence, & en nous soumettant aux ordres du Tout-Puissant, de qui dépend absolument la destinée des Rois, reconnoissons que tout est dirigé par sa sagesse & pour sa plus grande gloire.

Il n'y a que cette résignation à la volonté divine qui puisse diminuer notre douleur. A peine eûmes-nous appris les dangers dont la vie du Roi étoit ménacée, que nous adressâmes au Ciel les plus ferventes prieres pour obtenir sa guérison. Toute la France éplorée s'unissoit alors à nous, & toute la Famille Royale versant des torrents de pleurs, s'acquittoit du même devoir, & particuliérement notre très-chere Fille en Jesus-Christ, Marie-Louise de France, qui de sa sainte retraite, élevoit les mains vers le Ciel, & poussoit les plus profonds soupirs.

Si nos vœux n'ont pas été exaucés, nous avons du moins une vive espérance que nos prieres pourront être utiles au repos de son ame, & lui procurer une gloire éternelle.

Notre espoir est fondé sur l'amour qu'il eut toujours pour la Religion Catholique, sur son attachement au Saint Siege, sur ses bonnes intentions pour nous, & dont il nous a donné des marques jusqu'au dernier soupir; enfin sur le repentir sincere qu'il a témoigné en présence de toute sa Cour, demandant pardon à Dieu & à son Royaume des égarements de sa vie,

& ne desirant plus vivre que pour les réparer.

Les mêmes prieres que nous avons faites en secret pour le repos de son ame, nous les ferons en public, sans que cela nous empêche de nous souvenir de lui devant Dieu, jusqu'à la derniere heure de notre vie.

Nous devons vous déclarer à cette occasion, nos vénérables Freres, que Louis-Auguste, notre très-cher Fils en Jesus-Christ, petit-Fils du feu Roi, succede aux Etats & Royaumes de son Aïeul, ayant en même temps hérité de toutes les vertus héroïques de l'auguste Maison des Bourbons.

Nous connoissons déja parfaitement son zele & son attachement pour la Religion, ainsi que son amour filial envers nous. Ses Lettres touchantes & remplies d'affection, jointes à la renommée qui publie déja de toutes parts ses rares qualités en sont la preuve la plus convaincante. Aussi n'avons-nous rien plus à cœur que de répondre, le plus qu'il nous sera possible, à de si louables sentiments.

Nous devons pareillement vous informer que notre vénérable Frere François-Joachim, Cardinal de Bernis, ci-devant Ministre du feu Roi auprès de notre Personne, a été confirmé en cette qualité par des Lettres de créance qu'il nous a présentées. En vous marquant à ce sujet notre pleine satisfaction, nous voyons écla-

ter la vôtre, ſachant que vous êtes auſſi perſuadés que nous, qu'il eſt le plus fidele interprete des intentions de ſon Roi & des nôtres, pour entretenir la plus heureuſe harmonie.

Conjurons, par les plus ardentes prieres, le Tout-Puiſſant de qui les Rois tiennent leur Couronne & leur empire, de répandre ſes plus abondantes bénédictions ſur notre très-cher Fils en Jeſus-Chriſt, Louis-Auguſte de France; afin que dans le cours de ſon regne, il jouiſſe de toutes les proſpérités, & qu'il vive d'une maniere auſſi utile au bien de la Religion, qu'avantageuſe à l'illuſtre Nation Françoiſe.



BULLE

POUR

LE JUBILÉ UNIVERSEL

de l'Année 1775.

CLÉMENT, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à tous les Fideles en Jesus-Christ, qui ces présentes Lettres verront, Salut & Bénédiction Apostolique.

L'AUTEUR de notre salut, Jesus-Christ notre Seigneur, ne s'est pas contenté de procurer aux hommes, par sa passion & par sa mort, la délivrance de l'ancienne servitude du péché, le retour à la vie & à la liberté, l'élévation au titre sublime de cohéritiers de sa gloire & d'Enfants de Dieu : mais à toutes ces faveurs, il en a ajouté une infiniment précieuse, & destinée pour ceux qui entraînés par la foiblesse humaine & par leur propre perversité, auroient le malheur de décheoir du droit qu'ils avoient à l'héritage divin. Dans le pouvoir qu'il a donné au Prince des Apôtres de remettre les péchés, lorsqu'il lui confia les clefs du Royaume cé-

leſte, il a procuré aux pécheurs un moyen d'expier leurs crimes, de recouvrer la premiere juſtice, & de recevoir les fruits de la rédemption. Comme c'eſt là le ſeul parti que puiſſent prendre ceux qui ſe ſont écartés de la loi du Seigneur, pour rentrer dans l'amitié de Dieu, & pour arriver au ſalut éternel; les Succeſſeurs de Saint Pierre, les héritiers de ſon pouvoir n'ont jamais rien eu de plus à cœur, que d'appeller tous les Pécheurs à ces divines ſources de miſéricorde, que d'offrir & de promettre le pardon aux vrais Pénitents, & d'inviter enfin à l'eſpérance de la rémiſſion, ceux-mêmes qui ſeroient retenus dans les plus peſantes chaînes du crime.

Quoique dans l'exercice d'une fonction de cette importance, ſi néceſſaire au ſalut des hommes, ils n'aient jamais interrompu les ſollicitudes de leur miniſtere apoſtolique; ils ont néanmoins jugé à propos de choiſir & de fixer dans la ſuite des ſiecles, certaines époques remarquables, où ils engageroient les Pécheurs à fléchir la colere divine, à embraſſer la pénitence, comme la ſeule planche qui reſte après le naufrage; & cela par l'eſpérance d'une plus ample moiſſon de graces & de pardons, & par la liberté publique & générale de participer aux tréſors des Indulgences dont ils ſont les dépoſitaires; & afin qu'aucune génération ne fût privée des précieux avantages attachés à ce temps de rélaxation, ils ont fait revenir tous les

vingt-cinq ans l'Année du Jubilé, l'Année Sainte, l'Année par excellence, de grace & de rémiffion, dont ils ont ordonné l'ouverture dans la Ville regardée comme le centre & le fiege de la Religion.

Nous conformant donc à une coutume fi falutaire, & touchant prefque à une de ces années privilégiées, nous nous empreffons de l'annoncer à vous tous, nos chers Enfants, qui êtes unis dans la profeffion d'une même foi avec nous & avec l'Eglife Sainte, Catholique & Romaine; & nous vous exhortons à travailler au falut de vos ames, & à profiter des moyens de fanctification qui peuvent être pour vous les plus efficaces, nous vous ferons part de tout ce qui nous a été confié des richeffes de la clémence & de la miféricorde divine; & d'abord de celles qui tirent leur origine du fang de Jefus-Chrift. Nous vous ouvrirons enfuite toutes les portes du riche réfervoir de fatisfactions, qui dérivent des mérites de la très-fainte Mere de Dieu, des faints Apôtres, du fang des Martyrs, & des bonnes œuvres de tous les Saints; tant eft vif & fincere le defir que nous avons de vous faciliter le recouvrement de la paix & de la réconciliation.

Or rien n'y contribue davantage que la multitude des fecours qu'on peut attendre de la communion des Saints. Unis à leur augufte fociété, nous compofons tous

ensemble le Corps de l'Eglise, qui est un, indivisible ; & celui de Jesus-Christ lui-même, dont le sang nous purifie, nous vivifie tous, & nous met en état d'être utiles les uns aux autres. Car pour donner plus d'éclat à l'immensité de son amour & de sa miséricorde, pour rendre plus sensibles la force & l'efficace infinie de sa Passion & de ses Mérites, le Rédempteur des hommes a voulu en faire rejaillir les effets sur tous les membres de son Corps mystique; afin qu'ils eussent toutes les facilités de s'entraider mutuellement, par la communication de leurs secours & de leurs avantages réciproques. Dans cette association si sagement ménagée, dont son sang précieux est le principe, & l'union des cœurs toute la force, son intention fut de porter la tendresse du Pere Eternel à user de clémence envers nous, en lui présentant les motifs les plus capables de l'y déterminer; le prix ineffable du sang de son Fils, les mérites des Saints, & le pouvoir de leurs suffrages.

Nous vous invitons donc à puiser dans ce vaste canal d'Indulgence, à vous enrichir dans ces inépuisables trésors de l'Eglise; & d'après l'usage & l'institut de nos Ancêtres, du consentement de nos vénérables Freres les Cardinaux, &c.

O VOUS tous, qui êtes les Enfants de l'Eglise, ne laissez donc pas échapper cette occasion si précieuse, ce temps si favorable,

ble, ces jours si salutaires, sans les employer à appaiser la Justice de Dieu, & à obtenir votre pardon : n'allez pas apporter, pour excuses à vos retardements, les fatigues du voyage, les embarras du transport. Quand il s'agit pour vous d'être comblés des largesses de la grace céleste, d'être introduits dans les Tabernacles du Seigneur, seroit-il convenable de vous laisser abattre par des incommodités; par des obstacles qui n'effrayerent jamais ceux que la curiosité & l'envie de s'enrichir conduisent tous les jours dans les régions les plus lointaines? Ces travaux mêmes que vous pourriez redouter, entrepris par un si noble motif, vous aideront infiniment à vous faire retirer de votre pénitence les fruits les plus abondants. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours regardé, comme singuliérement utile l'ancienne pratique des pélérinages, persuadée que les désagréments & les ennuis qui les accompagnent nécessairement, sont autant de compensations pour les péchés passés, & de preuves convaincantes d'un sincere repentir. Que si l'activité de votre zele, l'ardeur de votre amour pour Dieu, venoient à s'enflammer au point de vous faire oublier tout-à-fait vos fatigues, ou à les diminuer, ne vous alarmez pas pour cela : au contraire cette sainte alégresse accélérera votre réconciliation, & sera même une portion principale de la satisfaction dont vos péchés vous rendoient redevables

bles, *puisqu'il sera beaucoup remis à celui qui aura beaucoup aimé.*

Accourez donc à la Cité de Sion; venez donc vous rassasier de l'abondance qui regne dans la Maison du Seigneur. Tout ici vous portera à la pénitence; l'aspect même de cette Ville, le domicile ordinaire de la Foi & de la Piété, le sépulcre des Apôtres, les tombeaux des Martyrs. Quand vous verrez cette terre qui fut arrosée de leur sang, quand les nombreux vestiges & leur sainteté s'offriront de tous côtés à vos yeux, il vous sera impossible de vous refuser au repentir amer dont vous vous sentirez pressés, pour vous être tant éloignés des regles & des loix qu'ils ont suivies, & que vous avez promis de suivre comme eux. Vous trouverez dans la dignité du culte divin, dans la majesté des Temples, une voix puissante qui vous rappellera que vous êtes vous-mêmes le Temple du Dieu vivant; & qui vous animera à l'embellir, avec d'autant plus d'ardeur, que vous aviez eu autrefois de penchant à le profaner, & à contrister l'Esprit-Saint. Ce qui soutiendra encore vos résolutions, ce seront enfin les larmes & les gémissements d'un grand nombre de Chrétiens, à qui vous verrez déplorer leurs égarements, & en solliciter le pardon auprès de Dieu. Bientôt les sentiments de douleur & de piété dont vous serez témoins, passeront dans vos cœurs avec une facilité qui vous surprendra vous-mêmes.

Mais à cette ſainte triſteſſe, à ce deuil religieux, ſuccédera bientôt la plus tendre des conſolations, quand vous verrez une multitude de Peuples & de Nations accourir en foule pour pratiquer des œuvres de pénitence & de juſtice. En effet, pouvez-vous jamais eſpérer de voir un ſpectacle plus raviſſant, que celui qui donne à toute la terre une image ſenſible du glorieux triomphe de la Croix & de la Religion? Du moins de notre côté ſerons-nous au comble de la joie, lors de la réunion preſque univerſelle des Enfants de l'Egliſe, perſuadés que nous trouverons pour nous-mêmes dans les mutuels efforts de votre charité & de votre piété, une ample ſurabondance de ſecours & de reſſources: car lorſque vous aurez ſupplié avec nous le ſouverain Diſtributeur des graces, pour la conſervation de la Foi, pour le retour des Peuples qui ſe ſont ſéparés de ſon unité, pour la tranquillité de l'Egliſe & le bonheur des Princes Chrétiens, nous avons la pleine confiance que vous voudrez bien auprès de Dieu vous reſſouvenir de votre Pere commun, qui vous porte tous dans ſon cœur, & procurer par vos vœux & vos inſtances les forces néceſſaires à notre foibleſſe, pour ſoutenir le poids immenſe qui lui fut impoſé.

Pour vous, nos vénérables Freres, Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques, entrez dans notre ſollicitude; chargez-vous en même temps de nos fonctions & des vô-

tres; annoncez aux Peuples qui vous ſont confiés ce temps de pénitence & de propitiation; employez tous vos ſoins & toute votre autorité à faire fructifier, le plus qu'il eſt poſſible, pour le ſalut des ames, cette occaſion favorable d'obtenir le pardon, que notre amour paternel fait naître pour tout le Monde Chrétien, conformément à l'ancienne pratique de l'Egliſe. Qu'ils vous entendent expliquer quelles œuvres d'humilité & de charité chrétienne il leur faudra pratiquer, pour être mieux diſpoſés à recevoir les fruits de la grace céleſte qui s'offre à leurs beſoins : qu'ils comprennent & par vos préceptes & par vos exemples, que c'eſt ſur-tout aux jeûnes, aux prieres & aux aumônes qu'il leur faudra recourir.

S'il en eſt parmi vous, nos vénérables Freres, qui veulent prendre, pour ſurcroît de leurs fatigues paſtorales, celle de conduire eux-mêmes une partie de leur troupeau vers la Ville, qui eſt comme la citadelle de la Religion, & d'où ſortiront les ſources d'Indulgences, ils peuvent ſe promettre que nous les recevrons avec toute la ſenſibilité du plus tendre des Peres. Indépendamment du luſtre qu'ils procureront à notre ſolemnité, ils ſeront eux-mêmes à portée, après de ſi nobles fatigues, après des travaux ſi méritoires, de faire la plus ample moiſſon des largeſſes de la miſéricorde divine; & de retour avec le reſte de leur troupeau, ils auront la conſolation de lui diſtribuer cette précieuſe récolte.

Nous ne doutons pas non plus que nos très-chers Fils l'Empereur, les Rois, & tous les Princes Chrétiens ne nous aident de leur autorité dans les vœux que nous formons pour le ſalut des ames, afin qu'ils aient les heureux ſuccès que nous en attendons. Ainſi nous les exhortons de toute notre ame de concourir d'une maniere qui réponde à leur amour pour la Religion, au zele de nos vénérables Freres les Evêques, de favoriſer leurs entrepriſes, & de procurer aux Pélerins ſûreté & commodité ſur les routes. Ils n'ignorent pas que de pareils ſoins ne peuvent manquer de contribuer beaucoup à la tranquillité de leur regne; & que Dieu leur ſera d'autant plus propice & favorable à eux-mêmes, qu'ils ſe montreront plus attentifs à augmenter ſa gloire parmi leurs Peuples.

Mais afin que ces préſentes parviennent, &c.

Donné à Rome, à Sainte Marie-Majeure, &c. l'an de Notre-Seigneur mil ſept ſoixante-quatorze, le douzieme jour de Mai, & la cinquieme année de notre Pontificat.

CETTE Bulle, par laquelle je termine ce Recueil, peut être regardée comme le Teſtament de Clément XIV. La mort qui travailloit dès-lors dans ſon ſein, l'avertiſſoit intérieurement que ſa fin étoit proche; qu'il parloit à tous les Fideles pour la derniere fois, & que Dieu exigeoit de lui le ſacrifice de ſa vie.

Chacun partageoit un tel malheur; & toutes les Communions, quoique entiérement divisées dans leur croyance, se réunissoient pour demander au Seigneur la conservation d'un Pontife agréable à toutes les Couronnes, & cher au monde entier. Les uns se rappelloient la bonté avec laquelle il les avoit reçus; les autres, son esprit de sagesse & de pacification, tandis qu'étranger lui-même à l'atrocité des maux qu'il souffroit, il n'employoit sa respiration entrecoupée que pour pousser des soupirs vers le ciel, afin d'obtenir sur la terre le regne de la Concorde & de la Vérité, & de laisser après lui des vestiges de son amour pour la justice & pour la paix.

Je desirois avoir quelques-unes des Lettres qu'il écrivit pendant les six derniers mois de sa vie, qui furent un temps d'épreuve & de douleur; mais il ne m'a pas été possible d'en obtenir. Du reste nous en avons assez pour être convaincus que ce grand Pontife tenoit essentiellement au fond de la Religion, sans tenir à aucune opinion, & sans avoir aucun esprit de parti; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut se refuser d'être son panégyriste que par prévention, & que la postérité qui l'appréciera selon ses mérites, s'affligera sincérement de ne l'avoir pas connu. Il n'y aura alors ni passions, ni cabales, ni préjugés capables d'obscurcir sa gloire, & ce sera la Vérité seule qui présentera son portrait.

Fin du second Volume.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce second Volume.

A

C

D

E

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

Fin de la Table des Matieres.

TABLE

DES NOMS de toutes les personnes dont il est parlé dans ce second Volume.

Fin de la Table des Noms.

SI malgré les recherches faites en Italie & en France, pour se procurer des Lettres de CLÉMENT XIV, il y avoit des Personnes qui en eussent; mais dont l'authenticité fût constatée de la maniere la plus évidente, elles sont priées de vouloir bien les communiquer.

On donnera ces Lettres par supplément, avec la plus grande exactitude, & telles qu'on les aura reçues.

Il faudra les adresser à Paris, au Libraire LOTTIN le jeune, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une nouvelle Edition *des Lettres du Pape Clément XIV*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Montmorenci, ce 5 Mai 1776.

L'Abbé BRUTÉ, Cenſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur LOTTIN le jeune, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, pluſieurs Ouvrages ayant pour titre, *Lettres intéreſſantes de Clément XIV, Manuel des Champs & Economie ruſtique : Dictionnaire Domeſtique portatif, & de Cuiſine* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis

& permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du pré-

ſent Privilege : qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quinzieme jour du mois de Novembre,

l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 447, fol. 60, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 6 Décembre 1775.

SAILLANT, *Syndic.*







